LLI







THÉATRE
COMPLET
DE M. DE VOLTAIRE;

NOUVELLE ÉDITION,

*Revue & corrigée par l'*AUTEUR.

TOME CINQUIÈME,

CONTENANT

LE TRIUMVIRAT, ROME SAUVÉE, LE DUC DE FOIX, L'ORPHELIN DE LA CHINE.





[redacted]

A AMSTERDAM,

chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXVII.

OCTAVE
ET
LE JEUNE POMPEE;
OU
LE TRIUMVIRAT,
TRAGÉDIE.



AVERTISSEMENT.

C*ETTE pièce fut imprimée à Paris en* 1766, *& débitée au commencement de* 1767. *Monsieur* de Voltaire *ne voulut pas s'en déclarer l'auteur. Il n'avait composé cet ouvrage que pour avoir occasion de développer dans des notes les caractères des principaux Romains, au tems du Triumvirat, & pour placer convenablement l'histoire de tant d'autres proscriptions, qui effraient & qui déshonorent la nature humaine; depuis la proscription de vingt-trois mille Hébreux en un jour à l'occasion du veau d'or, & de vingt-quatre mille en un autre jour pour une fille Madianite, jusqu'aux proscriptions des Vaudois du Piémont.*



PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR DE PARIS.

CETTE tragédie aſſez ignorée, m'étant tombée entre le mains, j'ai été étonné d'y voir l'hiſtoire preſqu'entièrement falſifiée; & cependant les mœurs des Romains du tems du Triumvirat repréſentées avec le pinceau le plus fidèle.

Ce contraſte ſingulier m'a engagé à la faire imprimer avec des remarques que j'ai faites ſur ces tems illuſtres & funeſtes d'un empire qui, tout détruit qu'il eſt, attirera toujours les regards de vingt royaumes élevés ſur ſes débris, & dont chacun ſe vante aujourd'hui d'avoir été une province des Romains, & une des pièces de ce grand édifice. Il n'y a point de petite ville qui ne cherche à prouver qu'elle a eu l'honneur autrefois d'être ſaccagée par quelque conſul Romain; & on va même juſqu'à ſuppoſer des titres de cette eſpèce de vanité humiliante. Tout vieux château dont on ignore l'origine a été bâti par *Céſar*, du fond de l'Eſpagne au bord du Rhin : on voit partout une tour de *Céſar*, qui ne fit élever aucune tour dans les pays qu'il ſubjugua, & qui préférait ſes camps retranchés à des ouvrages de pierres & de ciment, qu'il n'avait pas le tems de conſtruire dans la rapidité de ſes expéditions.

Enfin les tems des *Scipions*, de *Sylla*, de *César*, d'*Auguste* sont beaucoup plus présens à notre mémoire que les premiers événemens de nos propres monarchies. Il semble que nous soyons encor sujets des Romains.

J'ose dire dans mes notes ce que je pense de la plupart de ces hommes célèbres, tels que *César*, *Pompée*, *Antoine*, *Auguste*, *Caton*, *Cicéron*, en ne jugeant que par les faits, & en ne me préoccupant pour personne. Je ne prétends point juger la pièce. J'ai fait une étude particulière de l'histoire, & non pas du théâtre que je connais assez peu, & qui me semble un objet de goût plutôt que de recherches. J'avoue que j'aime à voir dans un ouvrage dramatique les mœurs de l'antiquité, & à comparer les héros qu'on met sur le théâtre, avec la conduite & le caractère que les historiens leur attribuent. Je ne demande pas qu'ils fassent sur la scène ce qu'ils ont réellement fait dans leur vie; mais je me crois en droit d'exiger qu'ils ne fassent rien qui ne soit dans leurs mœurs : c'est là ce qu'on appelle là vérité théâtrale.

Le public semble n'aimer que les sentimens tendres & touchans, les emportemens & les craintes des amantes affligées. Une femme trahie intéresse plus que la chûte d'un empire. J'ai trouvé dans cette pièce des objets qui se rapprochent plus de ma manière de penser & de celle de quelques lecteurs, qui sans exclure aucun genre, aiment les peintures des grandes révolutions ou plutôt des hommes qui les ont faites. S'il n'avait été question que des amours d'*Octave* & du jeune

Pompée dans cette pièce, je ne l'aurais ni commentée, ni imprimée. Je m'en suis servi comme d'un sujet qui m'a fourni des réflexions sur le caractère des Romains, sur ce qui intéresse l'humanité & sur ce qu'on peut découvrir de vérités historiques.

J'aurais desiré qu'on eût commenté ainsi les tragédies de *Pompée*, de *Sertorius*, de *Cinna*, des *Horaces*, & qu'on eût démêlé ce qui appartient à la vérité & ce qui appartient à la fable. Il est certain, par exemple, que *César* ne tint à *Ptolomée* aucun des discours que lui prête le sublime & inégal auteur de la mort de *Pompée*, & que *Cornélie* ne parla point à *César* comme on l'a fait parler, puisque *Ptolomée* était un enfant de douze à treize ans, & *Cornélie* une femme de dix-huit, qui ne vit jamais *César*, qui n'aborda point en Egypte, & qui ne joua aucun rôle dans les guerres civiles. Il n'y a jamais eu d'*Emilie* qui ait conspiré avec *Cinna*; tout cela est une invention du génie du poëte. La conspiration de *Cinna* n'est probablement qu'un sujet fabuleux de déclamation, inventé par *Sénèque*, comme je le dis dans mes notes.

De toutes les tragédies que nous avons, celle qui s'écarte le moins de la vérité historique & qui peint le cœur le plus fidèlement, feroit *Britannicus*, si l'intrigue n'était pas uniquement fondée sur les prétendus amours de *Britannicus* & de *Junie*, & sur la jalousie de *Néron*. J'espère que les éditeurs qui ont annoncé les commentaires des ouvrages de *Racine* par souscription, n'oublieront pas de remarquer comment ce grand-

homme a fondu & embelli *Tacite* dans sa pièce. Je pense que si *Néron* n'avait pas la puérilité de se cacher derrière une tapisserie pour écouter l'entretien de *Britannicus* & de *Junie*, & si le cinquième acte pouvait être plus animé, cette pièce serait celle qui plairait le plus aux hommes d'état & aux esprits cultivés.

En un mot, on voit assez quel est mon but dans l'édition que je donne. Le manuscrit de cette tragédie est intitulé *Octave & le jeune Pompée*, j'y ai ajouté le titre de *Triumvirat*. Il m'a paru que ce titre réveille plus l'attention & présente à l'esprit une image plus forte & plus grande. Je fais gré à l'auteur d'avoir supprimé *Lépide*, & de n'avoir parlé de cet indigne Romain, que comme il le méritait.

Encor une fois, je ne prétends point juger de la pièce. Il faut toujours attendre le jugement du public; mais il me semble que l'auteur écrit plus pour les lecteurs que pour les spectateurs. Sa pièce m'a paru tenir beaucoup plus du terrible que du genre qui attendrit le cœur & qui le déchire.

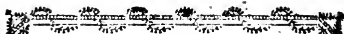
On m'assure même que l'auteur n'a point prétendu faire une tragédie pour le théâtre de Paris, & qu'il n'a voulu que rendre odieux la plupart des personnages de ces tems atroces; c'est en quoi il m'a paru qu'il avait réussi. La pièce est peut-être dans le goût Anglais. Il est bon d'avoir des ouvrages dans tous les genres.

Il m'importe peu de connaître l'auteur. Je ne me suis occupé que de faire sur cet ouvrage des notes qui peuvent être utiles. Les gens de lettre

qui aiment ces recherches, & pour qui seuls j'écris, en feront les juges.

J'ai employé la nouvelle orthographe. Il m'a paru qu'on doit écrire, autant qu'on le peut, comme on parle ; & quand il n'en coûte qu'un *a* au lieu d'un *o*, pour distinguer les *Français de St. François d'Assise*, comme dit l'auteur de la *Henriade* ; & pour faire sentir qu'on prononce *Anglais* & *Danois* ; ce n'est ni une grande peine, ni une grande difficulté de mettre un *a* qui indique la vraie prononciation à la place de cet *o* qui vous trompe.





ACTEURS.

OCTAVE, surnommé depuis AUGUSTE.

MARC-ANTOINE.

LE JEUNE POMPÉE.

JULIE, fille de Lucius César.

FULVIE, femme de Marc-Antoine.

ALBINE, suivante de Fulvie.

AUFIDE, Tribun militaire.

Tribuns, Centurions, Licteurs, Soldats.



LE

TRIUMVIRAT,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.



SCÈNE PREMIÈRE.

(Le théâtre représente l'île où les Triumvirs firent les proscriptions & le partage du monde. La scène est obscurcie, on entend le tonnerre, on voit des éclairs. La scène découvre des rochers, des précipices & des tentes dans l'éloignement.)

FULVIE, ALBINE.

ALBINE.

QUELLE effroyable nuit ! Que le courroux céleste
Éclate avec justice en cette île funeste !

ALBINE.

Ces tremblemens ſoudains, ces rochers renverſés,
Ces volcans infernaux juſqu'au ciel élancés,
Ce fleuve ſoulevé roulant ſur nous ſon onde,
Ont fait craindre aux humains les derniers jours du monde.
La foudre a dévoré ce déteſtable airain,
Ces tables de vengeance, où le fatal burin
Épouvantait nos yeux d'une liſte de crimes,
De l'ordre du carnage, & des noms des victimes.
Vous voyez en effet que nos proſcriptions
Sont en horreur au ciel, ainſi qu'aux nations.

FULVIE.

Tombe ſur nos tyrans cette foudre égarée,
Qui frappant vainement une terre abhorrée,
A détruit dans les mains de nos maîtres cruels
Les inſtrumens du crime & non les criminels!
Je voudrais avoir vu cette île anéantie
Avec l'indigne affront dont on couvre Fulvie.
Que font nos trois tyrans dans ce déſordre affreux?
Quelques remords au moins ont-ils approché d'eux?

ALBINE.

Dans cette île tremblante aux éclats du tonnerre,
Tranquilles dans leur tente ils partageaient la terre;
Du Sénat & du peuple ils ont réglé le ſort,
Et dans Rome ſanglante ils envoyaient la mort.

FULVIE.

Antoine me la donne; ô jour d'ignominie!
Il me quitte, il me chaſſe, il épouſe Octavie;

D'un divorce odieux j'attends l'infame écrit ;
Je suis répudiée, & c'est moi qu'on proscrit.

ALBINE.

Il vous brave à ce point ! il vous fait cette injure !

FULVIE.

L'assassin des Romains craint-il d'être parjure ?
Je l'ai trop bien servi : tout barbare est ingrat ;
Il prétexte envers moi l'intérêt de l'État ;
Mais ce grand intérêt n'est que celui d'un traître,
Qui ménageant Octave en est trompé peut-être.

ALBINE.

Octave vous aima. Se peut-il qu'aujourd'hui
Vos malheurs, vos affronts ne viennent que de lui ?

FULVIE.

Qui peut connaître Octave ? Et que son caractère
Est différent en tout du grand cœur de son père !
Je l'ai vu dans l'erreur de ses égaremens,
Passer Antoine même en ses emportemens.
Je l'ai vu des plaisirs chercher la folle ivresse,
Je l'ai vu des Catons affecter la sagesse.
Après m'avoir offert un criminel amour,
Ce Protée à ma chaîne échappa sans retour.
Tantôt il est affable, & tantôt sanguinaire.
Il adore Julie, il a proscrit son père ;
Il hait, il craint Antoine, & lui donne sa sœur ;
Antoine est forcené, mais Octave est trompeur.
Ce sont là les héros qui gouvernent la terre ;
Ils font en se jouant & la paix & la guerre ;
Du sein des voluptés ils nous donnent des fers.
À quels maîtres ! grands Dieux ! livrez-vous l'univers ?

Albine, les lions au fortir des carnages
Suivent en rugiffant leurs campagnes fauvages;
Les tigres font l'amour avec férocité;
Tels font nos Triumvirs. Antoine enfanglanté
Prépare de l'hymen la déteftable fête.
Octave a de Julie entrepris la conquête;
Et dans ce jour de fang, de trifteffe & d'horreur,
L'amour de tous côtés fe mêle à la fureur.
Julie abhorre Octave: elle n'eft occupée
Que de livrer fon cœur au fils du grand Pompée.
Si Pompée eft écrit fur le livre fatal,
Octave en l'immolant frappe en lui fon rival.
Voilà donc les refforts du deftin de l'Empire,
Ces grands fecrets d'état que l'ignorance admire!
Ils étonnent de loin les vulgaires efprits:
Ils infpirent de près l'horreur & le mépris.

ALBINE.

Que de baffeffe, ô ciel! & que de tyrannie!
Quoi, les maîtres du monde en font l'ignominie!
Je vous plains: je penfais que Lépide aujourd'hui
Contre ces deux ingrats vous fervirait d'appui.
Vous unîtes vous-même Antoine avec Lépide.

FULVIE.

A peine eft-il compté dans leur troupe homicide;
Subalterne tyran, pontife méprifé,
De fon faible génie ils ont trop abufé;
Inftrument odieux de leurs fanglans caprices;
C'eft un vil fcélérat foumis à fes complices;
Il figne leurs décrets fans être confulté,
Et penfe agir encor avec autorité.

Mais si dans mes chagrins quelques douceurs me restent,
C'est que mes deux tyrans en secret se détestent.
Cet hymen d'Octavie & ses faibles appas
Éloignent la rupture & ne l'empêchent pas.
Ils se connaissent trop; ils se rendent justice.
Un jour je les verrai préparant leur supplice,
Allumer la discorde avec plus de fureur,
Que leur fausse amitié n'étale ici d'horreur.

SCÈNE II.

FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

FULVIE.

AUFIDE, qu'a-t-on fait? Quelle est ma destinée?
A quel abaissement suis-je enfin condamnée?

AUFIDE.

Le divorce est signé de cette même main,
Que l'on voit à longs flots verser le sang Romain;
Et bientôt vos tyrans viendront sous cette tente
Partager des proscrits la dépouille sanglante.

FULVIE.

Puis-je compter sur vous?

AUFIDE.

Né dans votre maison;
Si je sers sous Antoine & dans sa légion,

Je ne ſuis qu'à vous ſeule. Autrefois mon épée
Aux champs Theſſaliens ſervit le grand Pompée :
Je rougis d'être ici l'eſclave des fureurs
Des vainqueurs de Pompée & de vos oppreſſeurs.
Mais que réſolvez-vous ?

FULVIE.

De me venger.

AUFIDE.

Sans doute,
Vous le devez, Fulvie.

FULVIE.

Il n'eſt rien qui me coûte,
Il n'eſt rien que je craigne, & dans nos factions
On a compté Fulvie au rang des plus grands noms.
Je n'ai qu'une reſſource, Aufide, en ma diſgrace,
Le parti de Pompée eſt celui que j'embraſſe ;
Et Lucius Céſar a des amis ſecrets.
Qui ſauront à ma cauſe unir ſes intérêts.
Il eſt, vous le ſavez, le père de Julie ;
Il fut proſcrit ; enfin tout me le concilie.
Julie eſt-elle à Rome ?

AUFIDE.

On n'a pu l'y trouver.
Octave tout-puiſſant l'aura fait enlever :
Le bruit en a couru.

FULVIE.

Le rapt & l'homicide,
Ce ſont là ſes exploits ! voilà nos loix, Aufide.
Mais le fils de Pompée eſt-il en ſureté ?
Qu'en avez-vous appris ?

AUFIDE.

Son arrêt est porté ;
Et l'infame avarice au pouvoir asservie
Doit trancher à prix d'or une si belle vie.
Tels sont les vils Romains.

FULVIE.

Quoi ! tout espoir me fuit ?
Non, je défie encor le sort qui me poursuit ;
Les tumultes des camps ont été mes asiles :
Mon génie était né pour les guerres civiles,
Pour ce siècle effroyable où j'ai reçu le jour.
Je veux .... Mais j'aperçois dans ce sanglant séjour
Les licteurs des tyrans, leurs lâches satellites,
Qui de ce camp barbare occupent les limites.
Vous, qu'un emploi funeste attache ici près d'eux,
Demeurez ; écoutez leurs complots ténébreux ;
Vous m'en avertirez ; & vous viendrez m'apprendre
Ce que je dois souffrir, ce qu'il faut entreprendre.

(*Elle sort avec Albine.*

AUFIDE.

Moi le soldat d'Antoine ! À quoi suis-je réduit ?
De trente ans de travaux quel exécrable fruit !

(*Tandis qu'il parle, on avance la tente où Octave & Antoine vont se placer. Les licteurs l'entourent & forment un demi-cercle. Aufide se range à côté de la tente.*)

*

SCÈNE III.

OCTAVE, ANTOINE *debout dans la tente, une table derrière eux.*

ANTOINE.

Octave, c'en est fait, & je la répudie.
Je resserre nos nœuds par l'hymen d'Octavie.
Mais ce n'est pas assez pour éteindre ces feux
Qu'un intérêt jaloux allume entre nous deux.
Deux chefs toujours unis sont un exemple rare;
Pour les concilier il faut qu'on les sépare.
Vingt fois votre Agrippa, vos confidens, les miens,
Depuis que nous régnons ont rompu nos liens.
Un compagnon de plus, ou qui du moins croit l'être,
Sur le trône avec nous affectant de paraître,
Lépide, est un fantôme aisément écarté,
Qui rentre de lui-même en son obscurité.
Qu'il demeure pontife, & qu'il préside aux fêtes
Que Rome en gémissant consacre à nos conquêtes.
La terre n'est qu'à nous & qu'à nos légions.
Il est tems de fixer le sort des nations;
Réglons sur-tout le nôtre; & quand tout nous seconde,
Cessons de différer le partage du monde.

(*Ils s'asseyent à la table où ils doivent signer.*)

OCTAVE.

Mes desseins dès long-tems ont prévenu vos vœux.
J'ai voulu que l'empire appartînt à tous deux.
Songez que je prétends la Gaule & l'Illirie,
Les Espagnes, l'Afrique, & sur-tout l'Italie:
L'Orient est à vous.

ANTOINE.

Telle est ma volonté;
Tel est le sort du monde entre nous arrêté.
Vous l'emportez sur moi dans ce nouveau partage;
Je ne me cache point quel est votre avantage;
Rome va vous servir: vous aurez sous vos loix
Les vainqueurs de la terre, & je n'ai que des rois.
Je veux bien vous céder. J'exige en récompense
Que votre autorité secondant ma puissance
Extermine à jamais les restes abattus
Du parti de Pompée & du traître Brutus;
Qu'aucun n'échappe aux loix que nous avons portées.

OCTAVE.

D'assez de sang peut-être elles sont cimentées.

ANTOINE.

Comment? vous balancez! je ne vous connais plus.
Qui peut troubler ainsi vos vœux irrésolus?

OCTAVE.

Le ciel même a détruit ces tables si cruelles.

ANTOINE.

Le ciel qui nous ſeconde en permet de nouvelles.
Craignez-vous un augure ?

OCTAVE.

Et ne craignez-vous pas
De révolter la terre à force d'attentats ?
Nous voulons enchaîner la liberté Romaine,
Nous voulons gouverner; n'excitons plus la haine.

ANTOINE.

Nommez-vous la juſtice une inhumanité ?
Octave, un triumvir par Céſar adopté,
Quand je venge un ami, craint de venger un père !
Vous oublierez ſon ſang pour flatter le vulgaire !
A qui prétendez-vous accorder un pardon,
Quand vous m'avez vous-même immolé Cicéron ?

OCTAVE.

Rome pleure ſa mort.

ANTOINE.

Elle pleure en ſilence.
Caſſius & Brutus réduits à l'impuiſſance
Inſpireront peut-être aux autres nations
Une éternelle horreur de nos proſcriptions.
Laiſſons-les en tracer d'effroyables images,
Et contre nos deux noms révolter tous les âges.
Aſſaſſins de leur maître & de leur bienfaiteur,
C'eſt leur indigne nom qui doit être en horreur :
Ce ſont les cœurs ingrats qu'il eſt tems qu'on puniſſe ;
Seuls ils ſont criminels, & nous faiſons juſtice.

Ceux qui les ont servis, qui les ont approuvés,
Aux mêmes châtimens seront tous réservés.
De vingt mille guerriers péris dans nos batailles,
D'un œil sec & tranquille on voit les funérailles;
Sur leurs corps étendus victimes du trépas
Nous volons sans pâlir à de nouveaux combats;
Et de la trahison cent malheureux complices
Seroient au grand César de trop chers sacrifices!

OCTAVE.

Dans Rome en ce jour même on venge encor sa mort;
Mais sachez qu'à mon cœur il en coûte un effort.
Trop d'horreur à la fin peut souiller sa vengeance;
Je serais plus son fils, si j'avais sa clémence.

ANTOINE.

La clémence aujourd'hui peut nous perdre tous deux.

OCTAVE.

L'excès des cruautés serait plus dangereux.

ANTOINE.

Redoutez-vous le peuple?

OCTAVE.

Il faut qu'on le ménage!
Il faut lui faire aimer le frein de l'esclavage.
D'un œil d'indifférence il voit la mort des grands;
Mais quand il craint pour lui, malheur à ses tyrans!

ANTOINE.

J'entends; à mes périls vous cherchez à lui plaire,
Vous voulez devenir un tyran populaire.

OCTAVE.

Vous m'imputez toujours quelques ſecrets deſſeins.
Sacrifier Pompée, eſt-ce plaire aux Romains?
Mes ordres aujourd'hui renverſent leur idole.
Tandis que je vous parle on le frappe, on l'immole :
Que voulez-vous de plus?

ANTOINE.

Vous ne m'abuſez pas;
Il vous en coûta peu d'ordonner ſon trépas :
A nos vrais intérêts ſa mort fut néceſſaire.
Mais d'un rival ſecret vous voulez vous défaire;
Il adorait Julie, & vous étiez jaloux :
Votre amour outragé conduiſait tous vos coups.
De nos engagemens rempliſſez l'étendue.
De Lucius Céſar la mort eſt ſuſpendue;
Oui, Lucius Céſar contre nous conjuré....

OCTAVE.

Arrêtez.

ANTOINE.

Ce coupable eſt-il pour nous ſacré?
Je veux qu'il meure...

OCTAVE (*ſe levant.*)

Lui? le père de Julie!

ANTOINE.

Oui, lui-même.

OCTAVE.

Écoutez, notre intérêt nous lie
L'hymen éteint ces nœuds : mais ſi vous perſiſtez
A demander le ſang que vous perſécutez,

Dés ce jour entre nous je romps toute alliance.

ANTOINE.

Octave, je fais trop que notre intelligence
Produira la discorde & trompera nos vœux.
Ne précipitons point des tems si dangereux.
Voulez-vous m'offenser ?

OCTAVE.

Non : mais je suis le maître
D'épargner un proscrit qui ne devait pas l'être.

ANTOINE.

Mais vous-même avec moi vous l'aviez condamné.
De tous nos ennemis c'est le plus obstiné.
Qu'importe si sa fille un moment vous fut chère ?
A notre fureté je dois le sang du père.
Les plaisirs inconstans d'un amour passager
A nos grands intérêts n'ont rien que d'étranger ;
Vous avez jusqu'ici peu connu la tendresse ;
Et je n'attendais pas cet excès de faiblesse.

OCTAVE.

De faiblesse ! ... & c'est vous qui m'oseriez blâmer !
C'est Antoine aujourd'hui qui me défend d'aimer !

ANTOINE.

Nous avons tous les deux mêlé dans les alarmes
Les fêtes, les plaisirs à la fureur des armes ;
César en fit autant ; mais par la volupté
Le cours de ses exploits ne fut point arrêté.
Je le vis dans l'Egypte amoureux & févère,
Adorer Cléopatre en immolant son frère.

OCTAVE.

Ce fut pour la servir. Je peux vous voir un jour
Plus aveuglé que lui, plus faible à votre tour.

Je vous connais assez : mais quoi qu'il en arrive ;
J'ai rayé Lucius, & je prétends qu'il vive.

ANTOINE.

Je n'y consentirai qu'en vous voyant signer
L'arrêt de ces proscrits qu'on ne peut épargner.

OCTAVE.

Je vous l'ai déjà dit, j'étais las du carnage
Où la mort de César a forcé mon courage.
Mais puisqu'il faut enfin ne rien faire à demi ;
Que le salut de Rome en doit être affermi,
Qu'il me faut consommer l'horreur qui nous rassemble ;
Je cède, je me rends... J'y souscris... Ma main tremble.

(Il s'assied & signe.)

Allez, Tribuns, portez ces malheureux édits :

(à Antoine qui s'assied & signe.)

Et nous, puissions-nous être à jamais réunis !

ANTOINE.

Vous, Aufide, demain vous conduirez Fulvie ;
Sa retraite est marquée aux champs de l'Apulie :
Que je n'entende plus ses cris séditieux.

OCTAVE.

Écoutons ce Tribun qui revient en ces lieux.
Il arrive de Rome, & pourra nous apprendre
Quel respect à nos loix le sénat à dû rendre.



SCÈNE IV.

OCTAVE, ANTOINE, AUFIDE, un Tribun, Licteurs.

ANTOINE (*au Tribun.*)

A-T-ON des Triumvirs accompli les desseins ?
Le sang assure-t-il le repos des humains ?

LE TRIBUN.

Rome tremble & se tait au milieu des supplices.
Il nous reste à frapper quelques secrets complices,
Quelques vils ennemis d'Antoine & des Césars,
Restes des conjurés de ces ides de Mars,
Qui dans les derniers rangs cachant leur haine obscure,
Vont du peuple en secret exciter le murmure.
Paulus, Albin, Cotta, les plus grands sont tombés ;
A la proscription peu se sont dérobés.

OCTAVE.

A-t-on de l'univers affermi la conquête ?
Et du fils de Pompée apportez-vous la tête ?
Pour le bien de l'état j'ai dû la demander.

LE TRIBUN.

Les Dieux n'ont pas voulu, Seigneur, vous l'accorder.
Trop chéri des Romains ce jeune téméraire
Se parait à leurs yeux des vertus de son père ;

Et lorsque par mes soins des têtes des proscrits
Aux murs du capitole on affichait le prix,
Pompée à leur salut mettait des récompenses;
Il a par des bienfaits combattu vos vengeances:
Mais quand vos légions ont marché sur nos pas,
Alors fuyant de Rome & cherchant les combats,
Il s'avance à Césène, & vers les Pyrénées
Doit aux fils de Caton joindre ses destinées;
Tandis qu'en Orient Cassius & Brutus,
Conjurés trop fameux par leurs fausses vertus,
A leur faible parti rendant un peu d'audace,
Osent vous défier dans les champs de la Thrace.

ANTOINE.

Pompée est échappé!

OCTAVE.

Ne vous alarmez pas.
En quelques lieux qu'il soit la mort est sur ses pas.
Si mon père a du sien triomphé dans Pharsale,
J'attends contre le fils une fortune égale;
Et le nom de César dont je suis honoré,
De sa perte à mon bras fait un devoir sacré.

ANTOINE.

Préparons donc soudain cette grande entreprise;
Mais que notre intérêt jamais ne nous divise.
Le sang du grand César est déjà joint au mien;
Votre sœur est ma femme; & ce double lien
Doit affermir le joug où nos mains triomphantes
Tiendront à nos genoux les nations tremblantes.



SCÈNE V.

SCÈNE V.

OCTAVE, le Tribun *éloigné.*

OCTAVE.

QUE feront tous ces nœuds ? nous ſommes des tyrans !
Puiſſances de la terre, avez-vous des parens ?
Dans le ſang des Céſars Julie a pris naiſſance,
Et loin de rechercher mon utile alliance,
Elle n'a regardé cette triſte union
Que comme un des arrêts de la proſcription.

(*Au Tribun.*)

Revenez.... Quoi ! Pompée échappe à ma vengeance !
Quoi ! Julie avec lui ſerait d'intelligence !
On ignore en quels lieux elle a porté ſes pas ?

LE TRIBUN.

Son père en eſt inſtruit ; & l'on n'en doute pas.
Lui-même de ſa fille a préparé la fuite.

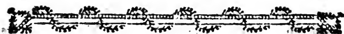
OCTAVE.

De quoi s'informe ici ma raiſon trop ſéduite ?
Quoi ! lorſqu'il faut régir l'univers conſterné,
Entouré d'ennemis, du meurtre environné,

Teint du ſang des proſcrits que j'immole à mon
père ,
Déteſté des Romains, peut-être d'un beau-frère;
Au milieu de la guerre, au ſein des factions,
Mon cœur ſerait ouvert à d'autres paſſions!
Quel mêlange inouï! Quelle étonnante ivreſſe
D'amour, d'ambition, de crimes, de faibleſſe!
Quels ſoucis dévorans viennent me conſumer!
Deſtructeur des humains t'appartient-il d'aimer?

Fin du premier Acte.





ACTE II.



SCÈNE PREMIÈRE.

FULVIE, AUFIDE.

AUFIDE.

OUI, j'ai tout entendu ; le fang & le carnage
Ne coûtaient rien, Madame, à votre époux volage,
Je fuis toujours furpris que ce cœur effréné,
Plongé dans la licence, au vice abandonné,
Dans les plaifirs affreux qui partagent fa vie,
Garde une cruauté tranquille & réfléchie.
Octave même, Octave, en paraît indigné ;
Il regrettait le fang où fon bras s'eft baigné ;
Il n'était plus lui-même : il femble qu'il rougiffe
D'avoir eu fi long-tems Antoine pour complice.
Peut-être aux yeux des fiens il feint un repentir,
Pour mieux tromper la terre & mieux l'affujettir.
Ou peut-être fon ame en fecret révoltée
De fa propre furie était épouvantée.
J'ignore s'il eft né pour éprouver un jour
Vers l'humaine équité quelque faible retour.
Mais il a difputé fur le choix des victimes ;
Et je l'ai vu trembler en fignant tant de crimes.

FULVIE.

Qu'importe à mes affronts ce faible & vain remord ?
Chacun d'eux tour à tour me donne ici la mort.
Octave que tu crois moins dur & moins féroce,
Sous un air plus humain cache un cœur plus atroce ;
Il agit en barbare, & parle avec douceur.
Je vois de fon efprit la profonde noirceur ;
Le fphinx eft fon emblême, & nous dit qu'il préfère
Ce fymbole du fourbe aux aigles de fon père.
A tromper l'univers il mettra tous fes foins,
De vertus incapable, il les feindra du moins ;
Et l'autre aura toujours dans fa vertu guerrière
Les vices forcenés de fon ame groffière.
Ils ofent me bannir, c'eft là ce que je veux.
Je ne demandais pas à gémir auprès d'eux,
A refpirer encor un air qu'ils empoifonnent.
Rempliffons fans tarder les ordres qu'ils me donnent ;
Partons. Dans quels pays, dans quels lieux ignorés
Ne les verrons-nous pas comme à Rome abhorrés ?
Je trouverai par-tout l'aliment de ma haine.



SCÈNE II.

FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

ALBINE.

MADAME, efpérez tout ; Pompée eft à
Céfène ;
Mille Romains en foule ont devancé fes pas ;
Son nom & fes malheurs enfantent des foldats.
On dit qu'à la valeur joignant la diligence ;
Dans cette île barbare il porte la vengeance ;
Que les trois affaffins à leur tour font profcrits,
Que de leur fang impur on a fixé le prix.
On dit que Brutus même avance vers le Tibre,
Que la terre eft vengée, & qu'enfin Rome eft
libre.
Déjà dans tout le camp ce bruit s'eft répandu ;
Et le foldat murmure, ou demeure éperdu.

FULVIE.

On en dit trop, Albine : un bien fi defirable
Eft trop prompt & trop grand pour être vraifem-
blable ;
Mais ces rumeurs au moins peuvent me confoler,
Si mes perfécuteurs apprennent à trembler.

AUFIDE.

Il eft des fondemens à ce bruit populaire.
Un peu de vérité fait l'erreur du vulgaire.

Pompée a su tromper le fer des assassins,
C'est beaucoup ; tout le reste est soumis aux destins.
Je sais qu'il a marché vers les murs de Césène,
De son départ au moins la nouvelle est certaine ;
Et le bruit qu'on répand nous confirme aujourd'hui
Que les cœurs des Romains se sont tournés vers lui.
Mais son danger est grand ; des légions entières
Marchent sur son passage & bordent les frontières.
Pompée est téméraire, & ses rivaux prudens.

FULVIE.

La prudence est sur-tout nécessaire aux méchans.
Mais souvent on la trompe : un heureux téméraire
Confond en agissant celui qui délibère.
Enfin Pompée approche. Unis par la fureur
Nos communs intérêts m'annoncent un vengeur.
Les révolutions fatales, ou prospères,
Du sort qui conduit tout sont les jeux ordinaires ;
La fortune à nos yeux fit monter sur son char
Sylla, deux Marius, & Pompée & César ;
Elle a précipité ces foudres de la guerre ;
De leur sang tour à tour elle a rougi la terre.
Rome a changé de loix, de tyrans & de fers.
Déjà nos Triumvirs éprouvent des revers.
Cassius & Brutus ménacent l'Italie.
J'irai chercher Pompée aux sables de Lybie.
Après mes deux affronts indignement soufferts,
Je me consolerais en troublant l'univers.

Rappelons & l'Espagne & la Gaule irritée
A cette liberté que j'ai persécutée.
Puissai-je dans le sang de ces monstres heureux,
Expier les forfaits que j'ai commis pour eux !
Pardonne, Cicéron, de Rome heureux génie,
Mes destins t'ont vengé, tes bourreaux m'ont punie :
Mais je mourrai contente en des malheurs si grands,
Si je meurs comme toi le fléau des tyrans !

(*Au Aufide.*)

Avant que de partir tâchez de vous instruire,
Si de quelque espérance un rayon peut nous luire.
Profitez des momens où les soldats troublés
Dans le camp des tyrans paraissent ébranlés.
Annoncez-leur Pompée ; à ce grand nom peut-être
Ils se repentiront d'avoir un autre maître.)
Allez.

(*Ici on voit dans l'enfoncement Julie couchée entre des rochers.*)

SCÈNE III.

FULVIE, ALBINE.

FULVIE.

QUE vois-je au loin dans ces rochers déserts,
Sur ces bords escarpés d'abîmes entr'ouverts ?

Que présente à mes yeux la terre encor tremblante ?

ALBINE.

Je vois, ou je me trompe, une femme expirante.

FULVIE.

Est-ce quelque victime immolée en ces lieux ?
Peut-être les tyrans l'exposent à nos yeux ;
Et par un tel spectacle ils ont voulu m'apprendre
De leur triumvirat ce que je dois attendre
Allez, j'entends d'ici ses sanglots & ses cris ;
Dans son cœur oppressé rappelez ses esprits.
Conduisez-la vers moi.

SCÈNE IV.

FULVIE *sur le devant du théâtre*, JULIE *au fond, vers un des côtés, soutenue par* ALBINE.

JULIE.

Dieux vengeurs que j'adore !
Écoutez-moi, voyez pour qui je vous implore !
Secourez un héros, ou faites-moi mourir!

FULVIE.

De ses plaintifs accens je me sens attendrir.

JULIE.

Où suis-je? Et dans quels lieux les flots m'ont-ils jetée ?
Je promène en tremblant ma vue épouvantée,

Où marcher ? . . . Quelle main m'offre ici fon
fecours,
Et qui vient ranimer mes miférables jours ?

FULVIE.

Sa gémiffante voix ne m'eft point inconnue.
Avançons... Ciel ! que vois-je ! en croirai-je ma
vue ?
Deftins qui vous jouez des malheureux mortels,
Amenez-vous Julie en ces lieux criminels ?
Ne me trompai-je point ?... N'en doutons plus ;
c'eft elle.

JULIE.

Quoi ! d'Antoine, grand Dieu ! c'eft l'époufe
cruelle !
Je fuis perdue !

FULVIE.

Hélas ! que craignez-vous de moi ?
Eft-ce aux infortunés d'infpirer quelque effroi ?
Voyez-moi fans tembler ; je fuis loin d'être à
craindre ;
Vous êtes malheureufe, & je fuis bien à plaindre.

JULIE.

Vous !

FULVIE.

Quel événement & quels Dieux irrités
Ont amené Julie en ces lieux déteftés ?

JULIE.

Je ne fais où je fuis : un déluge effroyable,
Qui femblait engloutir une terre coupable,
Des tremblemens affreux, des foudres dévorans
Dans les flots débordés ont plongé mes fuivans.

Avec un seul guerrier de la mort échappée ;
J'ai marché quelque tems dans cette île escarpée.
Mes yeux ont vû de loin des tentes, des soldats ;
Ces rochers ont caché ma terreur & mes pas.
Celui qui me guidait a cessé de paraître.
A peine devant vous puis-je me reconnaître ;
Je me meurs.

FULVIE.

Ah ! Julie !

JULIE.

Eh quoi, vous soupirez ?

FULVIE.

De vos maux & des miens mes sens sont déchirés.

JULIE.

Vous souffrez comme moi ! quel malheur vous opprime ?
Hélas ! où sommes-nous ?

FULVIE.

Dans le séjour du crime ;
Dans cette île exécrable où trois monstres unis
Ensanglantent le monde, & restent impunis.

JULIE.

Quoi ! c'est ici qu'Antoine & le barbare Octave
Ont condamné Pompée & font la terre esclave !

FULVIE.

C'est sous ces pavillons qu'ils réglent notre sort.
De Pompée ici même ils ont signé la mort.

JULIE.

Soutenez-moi, grands Dieux !

FULVIE.

De cet affreux repaire
Les tigres sont sortis. Leur troupe sanguinaire

Marche en ce même inſtant au rivage oppoſé.
L'endroit où je vous parle eſt le moins expoſé ;
Mes tentes ſont ici ; gardez qu'on ne vous voie.
Venez, calmez ce trouble où votre ame ſe noie.

JULIE.

Et la femme d'Antoine eſt ici mon appui !

FULVIE.

Graces à ſes forfaits je ne ſuis plus à lui.
Je n'ai plus déſormais de parti que le vôtre.
Le deſtin par pitié nous rejoint l'une à l'autre.
Qu'eſt devenu Pompée ?

JULIE.

Ah ! que m'avez-vous dit ?
Pourquoi vous informer d'un malheureux proſcrit ?

FULVIE.

Eſt-il en ſûreté ? Parlez en aſſurance :
J'atteſte ici les Dieux, & Rome & ma vengeance,
Ma haine pour Octave, & mes tranſports jaloux,
Que mes ſoins répondront de Pompée & de vous;
Que je vais vous défendre au péril de ma vie.

JULIE.

Hélas ! c'eſt donc à vous qu'il faut que je me fie :
Si vous avez auſſi connu l'adverſité,
Vous n'aurez pas ſans doute aſſez de cruauté
Pour achever ma mort & trahir ma miſère.
Vous voyez où des Dieux me conduit la colère.
Vous avez dans vos mains par d'étranges haſards
Le deſtin de Pompée & du ſang des Céſars.

J'ai réuni ces noms. L'intérêt de la terre
A formé notre hymen au milieu de la guerre.
Rome, Pompée & moi, tout eſt prêt à périr :
Aurez-vous la vertu d'oſer les ſecourir ?

FULVIE.

J'oſerai plus encor : s'il eſt ſur ce rivage,
Qu'il daigne ſeulement ſeconder mon courage ;
Oui, je crois que le ciel ſi long-tems inhumain,
Pour nous venger tous trois l'a conduit par la main ;
Oui, j'armerai ſon bras contre la tyrannie.
Parlez.

JULIE.

Que vous dirai-je ? Errante, pourſuivie ;
Je fuyais avec lui le fer des aſſaſſins,
Qui de Rome ſanglant inondaient les chemins ;
Nous allions vers ſon camp : déjà ſa renommée
Vers Céſène aſſemblait les débris d'une armée ;
A travers les dangers près de nous renaiſſans
Il conduiſait mes pas incertains & tremblans.
La mort était par-tout : les ſanglans ſatellites
Des plaines de Céſène occupaient les limites :
La nuit nous égarait vers ce funeſte bord
Où régnent les tyrans, où préſide la mort.
Notre fatale erreur n'était point reconnue,
Quand la foudre a frappé notre ſuite éperdue.
La terre en mugiſſant s'entr'ouvre ſous nos pas.
Ce ſéjour en effet eſt celui du trépas.

FULVIE.

Eh bien, eſt-il encor en cette île terrible ?
S'il oſe ſe montrer, ſa perte eſt infaillible ;
Il eſt mort.

JULIE.

Je le fais.

FULVIE.

Où dois-je le chercher ?
Dans quel ſecret aſyle a-t-il pu ſe cacher ?

JULIE.

Ah ! Madame....

FULVIE.

Achevez ; c'eſt trop de défiance ;
Je pardonne à l'amour un doute qui m'offenſe.
Parlez, je ferai tout.

JULIE.

Puis-je le croire ainſi ?

FULVIE.

Je vous le jure encor.

JULIE.

Eh bien..... Il eſt ici.

FULVIE.

C'en eſt aſſez ; allons.

JULIE.

Il cherchait un paſſage ;
Pour ſortir avec moi de cette île ſauvage ;
Et ne le voyant plus dans ces rochers déſerts,
Des ombres du trépas mes yeux ſe ſont couverts.
Je mourais, quand le ciel une fois favorable.
M'a préſenté par vous une main ſecourable,



SCÈNE V.

FULVIE, JULIE, ALBINE, un Tribun.

LE TRIBUN.

Madame, une étrangère est ici près de vous.
De leur autorité les Triumvirs jaloux
De l'île à tout mortel ont défendu l'entrée.

JULIE.

Ah! j'atteste la foi que vous m'avez jurée?

LE TRIBUN.

Je la dois amener devant leur tribunal.

FULVIE, (*à Julie.*)

Gardez-vous d'obéir à cet ordre fatal.

JULIE.

Avilirais-je ainsi l'honneur de mes ancêtres?
Soldats des Triumvirs, allez dire à vos maîtres
Que Julie entraînée en ce séjour affreux
Attend pour en sortir des secours généreux;
Que par-tout je suis libre, & qu'ils peuvent connaître
Ce qu'on doit de respect au sang qui m'a fait naître,
A mon rang, à mon sexe, à l'hospitalité,
Aux droits des nations & de l'humanité.

Conduisez-moi chez vous, magnanime Fulvie.

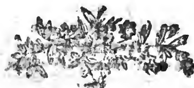
FULVIE.

Votre noble fierté ne s'est point démentie;
Elle augmente la mienne; & ce n'est pas en vain
Que le sort vous conduit sur ce bord inhumain.
Puissai-je en mes desseins ne m'être point trompée!

JULIE.

O Dieux! prenez ma vie, & veillez sur Pompée!
Dieux! si vous me livrez à mes persécuteurs,
Armez-moi d'un courage égal à leurs fureurs!

Fin du second Acte.





ACTE III.



SCÈNE PREMIÈRE.

SEXTUS POMPÉE, *seul.*

JE ne la trouve plus : quoi ! mon destin fatal
L'amène à mes tyrans, la livre à mon rival !
Les voilà, je les vois ces pavillons horribles
Où nos trois meurtriers retirés & paisibles
Ordonnent le carnage avec des yeux sereins,
Comme on donne une fête & des jeux aux Romains.
O Pompée ! ô mon père ! infortuné grand-homme !
Quel est donc le destin des défenseurs de Rome !
O Dieux, qui des méchans suivez les étendards,
D'où vient que l'Univers est fait pour les Césars !
J'ai vu périr Caton leur juge & votre image.
Les Scipions sont morts aux déserts de Carthage ;
Cicéron, tu n'es plus, & ta tête & tes mains
Ont servi de trophée aux derniers des humains.
Mon sort va me rejoindre à ces grandes victimes,
Le fer des Achillas & celui des Septimes,
D'un vil Roi de l'Égypte instrumens criminels,
Ont fait couler le sang du plus grand des mortels.
Ce n'est que par sa mort que son fils lui ressemble.
Des brigands réunis que la rapine assemble,

Un prétendu Céfar, un fils de Cépias,
Qui commande le meurtre & qui fuit les combats,
Dans leur tranquille rage ordonnent de ma vie :
Octave eft maître enfin du monde & de Julie.
De Julie ! ah ! tyran, ce dernier coup du fort
Atterre mon efprit luttant contre la mort.
Déteftable rival, ufurpateur infame,
Tu ne m'affaffinais que pour ravir ma femme ;
Et c'eft moi qui la livre à tes indignes feux !
Tu régnes, & je meurs, & je te laiffe heureux !
Et tes flatteurs tremblans fur un tas de victimes,
Déjà du nom d'Augufte ont décoré tes crimes !
Quel eft cet affaffin qui s'avance vers moi ?

SCÈNE II.

POMPÉE, AUFIDE.

POMPÉE (*l'épée à la main.*)

APPROCHE, & puiffe Octave expirer avec toi !

AUFIDE.

Jugez mieux d'un foldat qui fervit votre père.

POMPÉE.

Et tu fers un tyran.

AUFIDE.

Je l'abjure, & j'efpère
N'être pas inutile, en ce féjour affreux,
Au fils, au digne fils d'un héros malheureux.

Seigneur, je viens à vous de la part de Fulvie.

POMPÉE.

Eſt-ce un piége nouveau que tend la tyrannie ?
A ſon barbare époux viens-tu pour me livrer ?

AUFIDE.

Du péril le plus grand je viens pour vous tirer.

POMPÉE.

L'humanité, grands Dieux! eſt-elle ici connue?

AUFIDE.

Sur ce billet, au moins daignez jeter la vue.

(Il lui donne des tablettes.)

POMPÉE.

Julie! ô ciel, Julie! eſt-il bien vrai?

AUFIDE.

Liſez.

POMPÉE.

O fortune! ô mes yeux! êtes-vous abuſés?
Retour inattendu de mes deſtins proſpères!
Je mouille de mes pleurs ces divins caractères.

(*Il lit.*)

„ Le ſort paraît changer, & Fulvie eſt pour nous;
„ Écoutez ce Romain, conſervez mon époux.
Qui que tu ſois, pardonne : à toi je me confie;
Je te crois généreux ſur la foi de Julie.
Quoi! Fulvie a pris ſoin de ſon ſort & du mien!
Qui l'y peut engager? Quel intérêt?

AUFIDE.

Le ſien.

D'Antoine abandonnée avec ignominie,
Elle eſt des trois tyrans la plus grande ennemie.

Elle ne borne pas sa haine & ses desseins
A dérober vos jours au fer des assassins ;
Il n'est point de péril que son courroux ne brave ;
Elle veut vous venger.

POMPÉE.

Oui, vengeons-nous d'Octave.
Élevé dans l'Asie au milieu des combats,
Je n'ai connu de lui que ses assassinats ;
Et dans les champs d'honneur qu'il redoute peut-être,
Ses yeux qu'il eut baissés, ne m'ont point vu paraître.
Antoine d'un soldat a du moins la vertu.
Il est vrai que mon bras ne l'a point combattu ;
Et depuis que mon père expira sous un traître,
Nous fûmes ennemis sans jamais nous connaître.
Commençons par Octave ; allons, & que ma main
Au bord de mon tombeau se plonge dans son sein.

AUFIDE.

Venez donc chez Fulvie, & sachez qu'elle est prête
D'Octave, s'il le faut, à vous livrer la tête.
De quelques vétérans je tenterai la foi ;
Sous votre illustre père ils servaient comme moi.
On change de parti dans les guerres civiles.
Aux desseins de Fulvie ils peuvent être utiles.
L'intérêt qui fait tout les pourrait engager
A vous donner retraite, & même à vous venger.

POMPÉE.

Je pourrais arracher Julie à ce perfide !
Je pourrais des Romains immoler l'homicide !
Octave périrait !

AUFIDE.

Seigneur, n'en doutez pas.

POMPÉE.

Marchons.

SCÈNE III.

POMPÉE, AUFIDE, JULIE.

JULIE.

QUE faites-vous? Où portez-vous vos pas?
On vous cherche, on poursuit tous ceux que cet orage
Put jeter comme moi sur cet affreux rivage.
Votre père, en Égypte aux assassins livré,
D'ennemis plus sanglans n'était pas entouré.
L'amitié de Fulvie est funeste & cruelle;
C'est un danger de plus qu'elle traîne après elle.
On l'observe, on l'épie, & tout me fait trembler;
Dans ces horribles lieux je crains de vous parler.
Regagnons ces rochers & ces cavernes sombres,
Où la nuit va porter ses favorables ombres.
Demain les trois tyrans aux premiers traits du jour,
Partent avec la mort de ce fatal séjour.
Ils vont loin de vos yeux ensanglanter le Tibre.
Ne précipitez rien; demain vous êtes libre.

POMPÉE.

Noble & tendre moitié d'un guerrier malheureux,
O vous! ainsi que Rome objet de tous mes vœux!

Laiſſez-moi m'oppoſer au deſtin qui m'outrage.
Si j'étais dans des lieux dignes de mon courage,
Si je pouvais guider nos braves légions,
Dans les camps de Brutus, ou dans ceux des
Catons,
Vous ne me verriez pas attendre de Fulvie
Un ſecours incertain contre la tyrannie.
Les Dieux nous ont conduits dans ces ſanglans
déſerts ;
Marchons aux ſeuls ſentiers que ces Dieux m'ont
ouverts.

JULIE.

Octave en ce moment doit entrer chez Fulvie ;
Si vous êtes connu, c'eſt fait de votre vie.

AUFIDE.

Seigneur, craignez plutôt d'être ici découvert ;
Aux tribuns, aux ſoldats ce paſſage eſt ouvert ;
Entre ces deux dangers que prétendez-vous faire ?

JULIE.

Pompée, au nom des Dieux, au nom de votre
père,
Dont le malheur vous ſuit, & qui ne s'eſt perdu
Que par ſa confiance & ſon trop de vertu,
Ayez quelque pitié d'une épouſe alarmée !
Avons-nous un parti, des amis, une armée?
Trois monſtres tout-puiſſans ont détruit les
Romains ;
Vous êtes ſeul ici contre mille aſſaſſins....
Ils viennent, c'en eſt fait, & je les vois paraître.

AUFIDE.

Ah ! laiſſez-vous conduire ; on peut vous recon-
naître.

Le tems preſſe, venez, vous vous perdez ſans fruit.

JULIE.

Je ne vous quitte pas.

POMPÉE.

A quoi ſuis-je réduit !

SCÈNE IV.

POMPÉE, JULIE, AUFIDE, *ſur le devant.* OCTAVE, Licteurs, *au fond.*

OCTAVE.

Je prétends vous parler ; ne fuyez point, Julie.

JULIE.

Aufide me ramène aux tentes de Fulvie.

OCTAVE, (*à Aufide.*)

Demeurez. Je le veux.... Vous, quel eſt ce Romain ?
Eſt-il de votre ſuite ?

JULIE.

Ah ! je ſuccombe enfin.

AUFIDE.

C'eſt un de mes ſoldats dont l'utile courage
S'eſt diſtingué dans Rome en ces jours de carnage :
Et de Rome à mon ordre il arrive aujourd'hui.

OCTAVE, (*à Pompée.*)

Parle, que fait Pompée ? Où Pompée a-t-il fui ?

POMPÉE.

Il ne fuit point, Octave ; il vous cherche, & peut-être
Avant la fin du jour vous le verrez paraître.

OCTAVE.

Tu sais en quel état il faut le présenter :
C'est sa tête, en un mot, qu'il me faut apporter ;
Et tu dois être instruit quelle est la récompense.

POMPÉE.

Elle est publique assez.

JULIE.

O terreur !

POMPÉE.

O vengeance !

SCÈNE V.

Les Personnages précédens, un TRIBUN militaire.

LE TRIBUN.

Vous êtes obéi, grace à votre heureux sort,
Pompée en ce moment est ou captif ou mort.

OCTAVE.

Que dis-tu ?

LE TRIBUN.

Ses suivans s'avançaient dans la plaine
Qui s'étend de Pisaure aux remparts de Césène ;

Les rebelles bientôt entourés & surpris,
De leurs témérités ont eu le digne prix.

POMPÉE.

Ah ciel !

LE TRIBUN.

A la valeur que tous ont fait paraître,
On croit qu'ils combattaient sous les yeux de leur maître.

POMPÉE, (*à part.*)

Je perds tous mes amis !

LE TRIBUN.

S'il est parmi les morts,
Vos soldats à vos pieds vont apporter son corps.
S'il est vivant, s'il fuit, il va tomber sans doute
Aux piéges que nos mains ont tendus sur sa route.
Il ne peut échapper au trépas qui l'attend.

OCTAVE.

Allez, continuez ce service important.
Vous, Aufide, en tout tems j'éprouvai votre zèle.
Je sais qu'Antoine en vous trouve un guerrier fidèle.
Allez : si ce soldat peut servir aujourd'hui,
Souvenez-vous sur-tout de répondre de lui.
Vous, licteurs, arrêtez le premier téméraire
Qui viendrait sans mon ordre en ce lieu solitaire.

POMPÉE, (*à Aufide.*)

Viens guider mes fureurs.

JULIE.

O Dieux qui m'écoutez,
Dans quel péril nouveau vous nous précipitez !

SCÈNE VI.

SCÈNE VI.

OCTAVE, JULIE.

OCTAVE (*arrêtant Julie.*)

Je vous ai déjà dit que vous deviez m'entendre.
Votre abord en cette île a droit de me ſurprendre;
Mais ceſſez de me craindre, & calmez votre cœur.

JULIE.

Seigneur, je ne crains rien; mais je frémis d'horreur.

OCTAVE.

Vous changerez peut-être en connaiſſant Octave.

JULIE.

J'ai le ſort des Romains, il me traite en eſclave.
Vous pouviez reſpecter mon nom & mon malheur.

OCTAVE.

Sachez que de tous deux je ſuis le protecteur.
Les reſpects des humains & Rome vous attendent.
Ce nom que vous portez & leurs vœux vous demandent;
Je dois vous y conduire, & le ſang des Céſars
Ne doit plus qu'en triomphe entrer dans ſes remparts.
Pourquoi les quittez-vous? Ne pourrai-je connaître
Qui vous dérobe à Rome où le ciel vous fit naître?

JULIE.

Demandez-moi plutôt, dans ces horribles tems,
Pourquoi dans Rome encor il eſt des habitans ?
La ruine, la mort, de tous côtés s'annonce ;
Mon père était proſcrit ; & voilà ma réponſe.

OCTAVE.

Mes ſoins veillent ſur lui ; ſes jours ſont aſſurés ;
Je les ai défendus, vous les rendez ſacrés.

JULIE.

Ainſi je dois bénir vos loix & votre empire.
Lorſque vous permettez que mon père reſpire.

OCTAVE.

Il s'arma contre moi ; mais tout eſt oublié.
Ne lui reſſemblez point par ſon inimitié.
Mais enfin, près de moi qui vous a pû conduire ?

JULIE.

La colère des Dieux obſtinés à me nuire.

OCTAVE.

Ces Dieux ſe calmeront. Ma ſévère équité
A vengé le héros qui m'avait adopté.
Il n'appartient qu'à moi d'honorer dans Julie
Le ſang, l'auguſte ſang dont vous êtes ſortie.
Je dois compte de vous à Rome, aux demi-Dieux
Que le monde à genoux révère en vos aïeux.

JULIE.

Vous !

OCTAVE.

Un fils de Céſar ne doit jamais permettre
Qu'en d'étrangères mains on oſe vous remettre.

JULIE.

Vous son fils !.... ô héros ! ô généreux vainqueur !
Quel fils as-tu choisi ? Quel est ton successeur ?
César vous a laissé son pouvoir en partage ;
Sa magnanimité n'est pas votre héritage.
S'il versa quelquefois le sang du citoyen,
Ce fut dans les combats en répandant le sien.
C'est par d'autres exploits que vous briguez l'Empire.
Il savait pardonner, & vous savez proscrire.
Prodigue de bienfaits, & vous d'assassinats,
Vous n'êtes point son fils, je ne vous connais pas.

OCTAVE.

Il vous parle par moi : Julie, il vous pardonne
Les noms injurieux que votre erreur me donne.
Ne me reprochez plus ces arrêts rigoureux
Qu'arrache à ma justice un devoir malheureux.
La paix va succéder aux jours de la vengeance.

JULIE.

Quoi ! vous me donneriez un rayon d'espérance !

OCTAVE.

Vous pouvez tout.

JULIE.

Qui ? moi !

OCTAVE.

Vous devez présumer.
Quel est le seul moyen qui peut me désarmer,
Et qui de ma clémence est la cause & le gage.

JULIE.

Vous parlez de clémence au milieu de carnage !

Hélas ! si tant de sang, de supplices, de morts ;
Ont pû laisser dans vous quelque accès aux remords,
Si vous craignez du moins cette haine publique,
Cette horreur attachée au pouvoir tyrannique :
Ou si quelques vertus germent dans votre cœur,
En les mettant à prix n'en souillez point l'honneur;
N'en avilissez pas le caractère auguste.
Est-ce à vos passions à vous rendre plus juste ?
Soyez grand par vous-même.

OCTAVE.

Allez, je vous entens ;
Et j'avais bien prévu vos refus insultans.
Un rival criminel, une race ennemie....

JULIE.

Qui ?

OCTAVE.

Vous le demandez ! vous savez trop, Julie,
Quel est depuis long-tems l'objet de mon courroux ;
Et Pompée.....

JULIE.

Ah ! cruel, quel nom prononcez-vous ?
Pompée est loin de moi : qui vous dit que je l'aime ?

OCTAVE.

Qui me le dit ? vos pleurs ; qui me le dit ? Vous-même.
Pompée est loin de vous, & vous le regrettez !
Vous pensez m'adoucir lorsque vous m'insultez !
Lorsque de Rome enfin votre imprudente fuite
Du sein de vos parens vous entraîne à sa suite.

JULIE.

Ainſi vous ajoutez l'opprobre à vos fureurs.
Ah ! ce n'eſt pas à vous à m'enſeigner les mœurs.
Je ne ſuis point réduite à tant d'ignominie ;
Et ce n'eſt pas pour vous que je me juſtifie.
J'ai quitté mon pays que vous enſanglantez,
Mes parens & mes Dieux que vous perſécutez.
J'ai dû ſortir de Rome où vous alliez paraître ;
Mon père l'ordonnait ; vous le ſavez peut-être,
C'eſt vous que je fuyais ; mes funeſtes deſtins
Quand je vous évitais, m'ont remiſe en vos mains.
Commandez, s'il le faut, à la terre aſſervie ;
Mon cœur ne dépend point de votre tyrannie.
Vous pouvez tout ſur Rome, & rien ſur mon devoir.

OCTAVE.

Vous ignorez mes droits, ainſi que mon pouvoir.
Vous vous trompez, Julie, & vous pourrez apprendre
Que Lucius ſans moi ne peut choiſir un gendre ;
Que c'eſt à moi ſurtout que l'on doit obéir.
Déjà Rome m'attend ; ſoyez prête à partir.

JULIE.

Voilà donc ce grand cœur, ce héros magnanime,
Qui du monde calmé veut mériter l'eſtime !
Voilà ce règne heureux de paix & de douceur !
Il fut un meurtrier, il devient raviſſeur !

OCTAVE.

Il eſt juſte envers vous : mais quoi qu'il en puiſſe être,
Sachez que le mépris n'eſt pas fait pour un maître.

Que vous aimiez Pompée, ou qu'un autre rival
Encouragé par vous cherche l'honneur fatal
D'oser un seul moment disputer ma conquête,
On sait si je me venge; il y va de sa tête;
C'est un nouveau proscrit que je dois condamner;
Et je jure par vous de ne point pardonner.

JULIE.

Moi j'atteste ici Rome & son divin génie;
Tous ces héros armés contre la tyrannie,
Le pur sang des Césars, & dont vous n'êtes pas,
Qu'à vos proscriptions vous joindrez mon trépas,
Avant que vous forciez cette ame indépendante
A joindre une main pure à votre main sanglante.
Les meurtres que dans Rome ont commis vos fureurs,
De celui que j'attends sont les avant-coureurs.
Un nouvel Appius a trouvé Virginie;
Son sang eut des vengeurs; il fut une patrie;
Rome subsiste encor. Les femmes en tout tems
Ont servi dans nos murs à punir les tyrans.
Les Rois, vous le savez, furent chassés pour elles.
Nouveau Tarquin, tremblez!

(*Elle sort.*)



SCÈNE VII.

OCTAVE *seul.*

Que d'injures nouvelles !
Quel reproche accablant pour mon cœur oppressé !
Ce cœur m'en a dit plus qu'elle n'a prononcé.
Le cruel est haï ; j'en fais l'expérience.
Je suis puni déjà de ma toute-puissance.
A peine je gouverne, à peine j'ai goûté
Ce pouvoir qu'on m'envie & qui m'a tant coûté.
Tu veux régner, Octave, & tu chéris la gloire ;
Tu voudrais que ton nom vécût dans la mémoire ;
Il portera ta honte à la postérité.
Être à jamis haï ! quelle immortalité !
Mais l'être de Julie, & l'être avec justice !
Entendre cet arrêt qui fait seul ton supplice !
Le peux-tu supporter ce tourment douloureux
D'un esprit emporté par de contraires vœux,
Qui fait le mal qu'il hait, & qui fuit le bien qu'il aime,
Qui cherche à se tromper & qui se hait lui-même ?
Faut-il donc que l'amour ajoute à mes fureurs ?
Ah ! l'amour était fait pour adoucir nos mœurs.

D'indignes voluptés corrompaient mon jeune âge.
L'ambition ſuccède avec toute ſa rage.
Par quel nouveau torrent je me laiſſe emporter !
Que d'ennemis à vaincre ! Et comment les dompter !
Mânes du grand Céſar ! ô mon maître ! ô mon père,
Que Brutus immola, mais que Brutus révère;
Héros terrible & doux à tous tes ennemis,
Tu m'as laiſſé l'Empire à ta valeur ſoumis.
La moitié de ce faix accable ma jeuneſſe;
Je n'ai que tes défauts, je n'ai que ta faibleſſe;
Et je ſens dans mon cœur de remords combattu,
Que je n'oſe avec toi diſputer de vertu.

Fin du troiſième Acte.





ACTE IV.



SCÈNE PREMIÈRE.

FULVIE, ALBINE.

ALBINE.

QUAND ſous vos pavillons de ſa crainte occupée,
Invoquant en ſecret l'ombre du grand Pompée,
Les ſanglots à la bouche & la mort dans les yeux,
Julie appelle en vain les enfers & les Dieux,
Vous la laiſſez, Fulvie, à ſa douleur mortelle.

FULVIE.

Qu'elle ſe plaigne aux Dieux; je vais agir pour elle.
J'attends ici Pompée.

ALBINE.

Eh! ne pouviez-vous pas
De cette île avec eux précipiter vos pas?

FULVIE.

Non; de nos ennemis la fureur attentive
Couvre de meurtriers & l'une & l'autre rive.
Rien ne peut nous tirer de ce gouffre d'horreur.
J'y reſte encor un jour, & c'eſt pour leur malheur.

ALBINE.

Qu'espérez-vous d'un jour ?

FULVIE.

La mort ; mais la vengeance.

ALBINE.

Eh peut-on se venger de la toute puissance ?

FULVIE.

Oui, quand on ne craint rien.

ALBINE.

Dans nos vaines douleurs
D'un sexe infortuné les armes sont les pleurs.
Le puissant foule aux pieds le faible qui menace,
Et rit en l'écrasant de sa débile audace.

FULVIE.

Désormais à Fulvie ils n'insulteront plus.
Ils ne se joueront pas de mes pleurs superflus.
Je sais que ces brigands affamés de rapine,
En comblant mon opprobre ont juré ma ruine.
Prodigues ravisseurs & bas intéressés,
Ils m'enlèvent les biens que mon père a laissés.
On les donne pour dot à ma fière rivale.
Mais, Albine, crois-moi, la pompe nuptiale
Peut se changer encor en un trop juste deuil ;
Et tout usurpateur est près de son cercueil.
J'ai pris le seul parti qui reste à ma fortune.
De Pompée & de moi la querelle est commune.
Je l'attends ; il suffit.

ALBINE.

Il est seul, sans secours.

FULVIE.

Il en aura dans moi.

ALBINE.

Vous hafardez fes jours.

FULVIE.

Je prodigue les miens. Va, retourne à Julie.
Soutiens fon défefpoir & fa force affaiblie,
Porte-lui tes confeils, fon âge en a befoin ;
Et de mon fort affreux laiffe-moi tout le foin.

ALBINE.

L'état où je vous vois, m'épouvante & m'afflige.

FULVIE.

Porte ailleurs ton effroi ; va, laiffe-moi, te dis-je.
Pompée arrive enfin, je le vois. Dieux vengeurs,
Ainfi que nos affronts, uniffez nos fureurs !

SCÈNE II.

POMPÉE, FULVIE.

FULVIE.

Etes-vous affermi ?

POMPÉE.

J'ai confulté ma gloire ;
J'ai craint qu'elle ne vît une action trop noire
Dans le meurtre inouï qui nous tient occupés.

FULVIE.

Elle parle avec Rome, elle vous dit : frappez.
Ils partent dès demain, ces deftructeurs du monde ;
Ils partent triomphans ; & cette nuit profonde,

Eſt le tems, le ſeul tems, où nous pouvons tous deux
Sans autre appui que nous, venger Rome ſur eux.
Seriez-vous en ſuſpens ?

POMPÉE.

Non : mes mains ſeront prêtes.
Je voudrais de cette hydre abattre les trois têtes.
Je ne peux immoler qu'un de mes ennemis,
Octave eſt le plus grand ; c'eſt lui que je choiſis.

FULVIE.

Vous courez à la mort.

POMPÉE.

Elle annoblit ma cauſe.
De cet indigne ſang c'eſt peu que je diſpoſe ;
C'eſt peu de me venger ; je n'aurais qu'à rougir
De frapper ſans péril, & ſans ſavoir mourir.

FULVIE.

Vous faites encor plus, vous vengez la patrie,
Et le ſang inoncent qui s'élève & qui crie ;
Vous ſervez l'univers.

POMPÉE.

J'y ſuis déterminé.
L'aſſaſſin des Romains doit être aſſaſſiné.
Ainſi mourut Céſar : il fut clément & brave,
Et nous pardonnerions à ce lâche d'Octave !
Ce que Brutus a pû, je ne le pourrais pas !
Et j'irais pour ma cauſe emprunter d'autres bras !
Le ſort en eſt jeté. Faites venir Auſide.

FULVIE.

Il veille près de nous dans ce camp homicide ;

Qu'on l'appelle.... Déjà (1) les feux ſont preſque éteints,
Et le ſilence règne en ces lieux inhumains.

SCÈNE III.

POMPÉE, FULVIE, AUFIDE.

FULVIE (*à Aufide.*)

Approchez : que fait-on dans ces tentes coupables ?

AUFIDE.

Le ſommeil y répand ſes pavots favorables,
Lorſque les murs de Rome au carnage livrés
Retentiſſent au loin des cris déſeſpérés
Que jettent vers les cieux les filles & les mères,
Sur les corps étendus des enfans & des pères.
Le ſang ruiſſelle à Rome ; Octave dort en paix.

POMPÉE.

Vengeance, éveille-toi! Mort, punis ſes forfaits!
Dites-moi dans quels lieux ſes tentes ſont dreſſées?

FULVIE.

Vous avez remarqué ces roches entaſſées
Qui laiſſent un paſſage à ces vallons ſecrets
Arroſés d'un ruiſſeau que bordent des cyprès.

(1) On voit dans l'éloignement des reſtes de feux faiblement allumés autour des tentes, & le théâtre repréſente une nuit.

Le pavillon d'Antoine est auprès du rivage;
Passez, & dédaignez de venger mon outrage.
Vous trouverez plus loin l'enceinte & les pâlis
Où du clément César est le barbare fils.
Avancez, vengez-vous.

AUFIDE.

Une troupe sanglante
Dans la nuit, à toute heure, environne sa tente.
Des plaisirs de leurs chefs, affreux imitateurs,
Ils dorment auprès d'eux dans le sein des horreurs.

POMPÉE.

Vous avez préparé votre fidèle esclave?

FULVIE.

Il vous attend; marchez jusques au lit d'Octave.

POMPÉE (*à Fulvie.*)

Je laisse entre vos mains, dans ce cruel séjour,
L'objet, le seul objet pour qui j'aimai le jour;
Le seul qui pût unir deux familles fatales,
Deux races de héros en infortunes égales,
Le sang des vrais Césars. Ayez soin de son sort,
Enseignez à son cœur à supporter ma mort.
Qu'elle envisage moins ma perte que ma gloire.
Que mort pour la venger, je vive en sa mémoire;
C'est tout ce que je veux. Mais en portant mes coups,
Je vous laisse exposée, & je frémis pour vous;
Antoine est en ces lieux maître de votre vie,
Il peut venger sur vous le frère d'Octavie.

FULVIE.

Qui! lui! qui? ce mortel sans pudeur & sans foi?
Cet oppresseur de Rome & du monde & de moi!

Lui qui m'ose exiler ? Quoi ! dans mon entreprise
Vous pensez qu'un tyran, qu'une mort me suffise ?
Aviez-vous soupçonné que je ne saurais pas
Porter, ainsi que vous, & souffrir le trépas ?
Que je dévorerais mes douleurs impuissantes ?
Voyez de ces tyrans les demeures sanglantes :
C'est l'école du meurtre, & j'ai dû m'y former,
De leur esprit de rage ils ont su m'animer.
Leur loi devient la mienne ; il faut que je la suive.
Il faut qu'Antoine meure, & non pas que je vive.
Il périra, vous dis-je.

POMPÉE.

Et par qui ?

FULVIE.

Par ma main.

POMPÉE.

Osez-vous bien remplir un si hardi dessein ?

FULVIE.

Osez-vous en douter ? le destin nous rassemble,
Pour délivrer la terre & pour mourir ensemble.
Que le Triumvirat par nous deux aboli,
Dans la tombe avec nous demeure enseveli.
J'ai trop vécu comme eux, le terme de ma vie
Est conforme aux horreurs dont les Dieux l'ont remplie ;
Et Pompée aux enfers descendant sans effroi,
Y va traîner Octave avec Antoine & moi.

AUFIDE.

Non, espérez encor ; les soldats de ces traîtres
Ont changé quelquefois de drapeaux & de maîtres ;

Ils ont trahi Lépide ; ils pourront aujourd'hui
Vendre au fils de Pompée un mercénaire appui.
Pour gagner les Romains, pour forcer leur hommage,
Il ne faut qu'un grand nom, de l'or & du courage.
On a vu Marius entraîner fur fes pas
Les mêmes aſſaſſins payés pour fon trépas.
Nous féduirons les uns, nous combattront le refte.
Ce coup défefpéré peut vous être funefte,
Mais il peut réuſſir. Brutus & Caſſius
N'avaient pas après tout des projets mieux conçus.
Téméraires vengeurs de la caufe commune,
Ils ont frappé Céfar & tenté la fortune.
Ils devaient mille fois périr dans le Sénat :
Ils vivent cependant, ils partagent l'État ;
Et dans Rome avec vous je les verrai peut-être.
Mes guerriers fur vos pas à l'inftant vont paraître.
Nous vous fuivrons de près ; il en eft tems, marchons.

POMPÉE.

Je t'invoque, Brutus ! je t'imite ; frappons !
(*Il fort avec Aufide.*)



SCÈNE IV.

FULVIE, JULIE, ALBINE.

JULIE.

Il m'échappe, il me fuit, ô ciel ! m'a-t-il trompée ?
Autel ! fatal autel ! mânes du grand Pompée !
Votre fils devant vous m'a-t-il fait prosterner
Pour trahir mes douleurs & pour m'abandonner ?

FULVIE.

S'il arrive un malheur, armez-vous de courage ;
Il faut s'attendre à tout.

JULIE.

Quel horrible langage !
S'il arrive un malheur ! Est-il donc arrivé ?

FULVIE.

Non, mais ayez un cœur plus grand, plus élevé.

JULIE.

Il l'est ; mais il gémit : vous haïssez, & j'aime.
Je crains tout pour Pompée, & non pas pour moi-même.
Que fait-il ?

FULVIE.

Il vous sert.... Les flambeaux dans ces lieux
De leur faible clarté ne frappent plus mes yeux. (1)

(1) Les flambeaux qui éclairent les tentes s'éteignent.

Sommeil ! ſommeil de mort ! favoriſe ma rage !

JULIE.

Où courez-vous ?

FULVIE.

Reſtez ; j'ai pitié de votre âge,
De vos triſtes amours, & de tant de douleurs.
Gémiſſez ; s'il le faut ; laiſſez-moi mes fureurs.

SCÈNE V.

JULIE, ALBINE.

JULIE.

Que veut-elle me dire ? Et qu'eſt-ce qu'on prépare ?
Séjour des meurtriers, île affreuſe & barbare,
Je l'avais bien prévu, tu ſeras mon tombeau.
Albine, inſtruiſez-moi de mon malheur nouveau.
Pompée eſt-il connu ? voit-il ſa dernière heure ?
N'eſt-il plus d'eſpérance ? eſt-il tems que je meure ?
Je ſuis prête, parlez.

ALBINE.

Dans cette horrible nuit
J'ignore ainſi que vous s'il ſuccombe ou s'il fuit,
Si Fulvie au trépas aura pu le ſouſtraire :
Elle ſuit les conſeils d'une aveugle colère,
Qu'en ſes tranſports ſoudains rien ne peut captiver.
Elle expoſe Pompée au lieu de le ſauver.

JULIE.

Je m'y suis attendue ; & quand ma destinée
Dans cet orage affreux m'a près d'elle amenée,
Je ne me flattais pas d'y rencontrer un port.
Je sais que c'est ici le séjour de la mort.
Je suis perdue, Albine, & ne suis point trompée.
La fille d'un César, la veuve d'un Pompée,
Sera digne du moins, dans ces extrémités,
Du sang qu'elle a reçu, des noms qu'elle a portés.
On ne me verra point déshonorer sa cendre
Par d'inutiles cris qu'on dédaigne d'entendre,
Rougir de lui survivre, & tromper mes douleurs
Par l'espoir incertain de trouver des vengeurs.
Pour affronter la mort, il échappe à ma vue ;
Il a craint ma faiblesse ; il m'a trop mal connue ;
S'il prétend que je vive, il m'outrage en effet.
Allons.

SCÈNE VI.

JULIE, ALBINE, POMPÉE.

JULIE.

O Dieux ! Pompée !

POMPÉE.

Il est mort, c'en est fait.

JULIE.

Qui ?

POMPÉE.

L'univers est libre.

JULIE.

Ô Rome ! ô ma patrie !
Octave eſt mort par vous !

POMPÉE.

Oui, je vous ai ſervie.
De la terre & de vous j'ai puni l'oppreſſeur.

JULIE.

Ô ſuccès inoui ! trop heureuſe fureur !

POMPÉE.

Ses gardes aſſoupis dans leur infâme ivreſſe,
Laiſſaient un accès libre à ma main vengereſſe.
Un de ſes favoris, un de ſes aſſaſſins,
Un miniſtre odieux de ſes affreux deſſeins,
Seul auprès du tyran repoſait dans ſa tente;
J'entre; un Dieu me conduit; une idée effrayante
De la mort que j'apporte, un ſonge avant-coureur,
Dans ſon profond ſommeil excitant ſa terreur,
De ſes proſcriptions lui préſentait l'image.
Quelques ſons mal formés de ſang & de carnage
S'échappaient de ſa bouche, & ſon perfide cœur
Juſque dans le repos déployait ſa fureur.
De funèbres accens ont prononcé *Pompée*;
Dans ſon cœur à ce nom j'ai plongé cette épée;
Mon rival a paſſé du ſommeil au trépas,
Trépas encor trop doux pour tant d'aſſaſſinats.
Il aurait dû périr par un ſupplice inſigne.
Je ſais que de Pompée il eût été plus digne
D'attaquer un Céſar au milieu des combats;
Mais un Céſar tyran ne le méritait pas.

Le silence & la mort ont servi ma retraite.

JULIE.

Je goûte en frémissant une joie inquiète.
L'effroi qui me saisit corrompant mon espoir,
Empoisonne en secret le bonheur de vous voir.
Pourrez-vous fuir du moins de cette île exécrable?

POMPÉE.

Moi, fuir!

JULIE.

Il reste encor un tyran redoutable.

POMPÉE.

Si le ciel nous seconde, il n'en restera plus.

JULIE.

Et comment rassurer mes esprits éperdus?
Antoine va venger la mort de son complice.

POMPÉE.

D'Antoine en ce moment les Dieux vous font justice;
Et je mourrai du moins heureux dans mes malheurs
Sur les corps tout sanglans de nos deux oppresseurs.
Venez, il n'est plus tems d'écouter vos alarmes.

JULIE.

Ciel, pourquoi ces flambeaux, ces cris, ce bruit des armes?

POMPÉE.

Je ne vois plus l'esclave à qui j'étais remis,
Et qui me conduisant parmi mes ennemis,
Jusques au lit d'Octave a guidé ma furie.



SCÈNE VII.

POMPÉE, JULIE, ALBINE, AUFIDE.

AUFIDE.

TOUT ferait-il perdu ? L'esclave de Fulvie
Saisi par les soldats est déjà dans les fers.
De César dans le camp le nom remplit les airs.
On marche, on est armé. Le reste je l'ignore.
J'ai des soldats. Allons.

JULIE (*à Aufide.*)

Ah ! c'est toi que j'implore ;
C'est toi qui de Pompée es devenu l'appui.

AUFIDE.

Je vous réponds du moins de mourir près de lui.

POMPÉE.

Mettez votre courage à supporter ma perte.
La tente de Fulvie à vos pas est ouverte ;
Rentrez, attendez-y les derniers coups du sort ;
Confondez vos tyrans encor après ma mort.
Conservez pour eux tous une haine éternelle ;
C'est ainsi qu'à Pompée il faut être fidelle.
Pour moi, digne de vivre & mourir votre époux,
Je leur vendrai bien cher des jours qui sont à vous.
Le lâche fuit en vain ; la mort vole à sa suite ;
C'est en la défiant que le brave l'évite.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.



SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, FULVIE, Gardes *dans le fond.*

JULIE.

Vous me l'aviez bien dit qu'il me fallait tout craindre.
Voilà donc nos ſuccès !

FULVIE.

Vous êtes ſeule à plaindre ;
Vous aviez devant vous un avenir heureux ;
Vous perdez de beaux jours, & moi des jours affreux.
Vivez, ſi vous l'oſez : je déteſte la vie ;
Ma main n'a pu ſuffire à mon ame hardie.
Ces monſtres que le ciel veut encor protéger,
Sont plus heureux que nous dans l'art de ſe venger.
Pompée en s'approchant de ce perfide Octave,
En croyant le punir n'a frappé qu'un eſclave,
Qu'un des vils inſtrumens de ſes ſanglans complots,
Indigne de mourir ſous la main d'un héros.
D'un plus grand ennemi j'allais purger le monde :
Je marchais, j'avançais dans cette nuit profonde,

Mon bras était levé, lorſque de toutes parts
Les flambeaux rallumés ont frappé mes regards.
Octave tout ſanglant a paru dans la tente.
De leurs lâches licteurs une troupe inſolente
Me conduit en ces lieux captive auprès de vous.
Fléchiſſez vos tyrans ; je brave ici leurs coups.
Qu'on me laiſſe le jour, ou bien qu'on me puniſſe;
Ma vengeance eſt perdue, & voilà mon ſupplice.
Ciel! ſi tu veux encor prolonger mes deſtins,
Que ce ſoit ſeulement pour mieux armer mes mains,
Pour mieux ſervir ma haine & ma fureur trompée.

JULIE.

Hélas! avez-vous ſu ce que devient Pompée?
Eſt-il vivant ou mort en ces déſerts ſanglans?
Aufide aura-t-il pu dérober aux tyrans
Ce héros tant proſcrit que la terre abandonne?

FULVIE.

Je n'oſe m'en flatter : mais aucun ne ſoupçonne
Que Pompée en effet ſoit errant ſur ces bords.
Vers Céſène aujourd'hui tous ſes amis ſont morts;
Le bruit de ſon trépas commence à ſe répandre.
Les tyrans ſont trompés ; & vous pouvez comprendre
Que ce bruit peut ſervir encor à le ſauver.
C'eſt un ſoin que mes mains n'ont pu ſe réſerver.
Vous êtes libre au moins ; ſon ſalut vous regarde :
Vous me voyez captive, on m'arrête, on me garde.
Je ne puis rien pour vous, ni pour lui, ni pour moi.
J'attends la mort.

SCÈNE II.

SCÈNE II.

JULIE, FULVIE, OCTAVE, ANTOINE; Tribuns, Licteurs.

ANTOINE.

TRIBUNS, exécutez ma loi;
Gardez cette coupable, & répondez-moi d'elle.
Suivez de ses complots la trame criminelle;
Qu'on l'observe; & sur-tout que nous soyions instruits
Des complices secrets par son ordre introduits.

FULVIE.

Je n'ai point de complice; & ces noms méprisables
Sont faits pour vos suivans, sont faits pour vos semblables,
Pour ces Romains nouveaux, qui formés pour servir
Se sont déshonorés jusqu'à vous obéir.
Traîtres, ne cherchez point la main qui vous menace,
La voici, vous deviez connaître mon audace.
L'art des proscriptions que j'apprenais sous vous,
M'enseignait à vous perdre & dirigeait mes coups.
Je n'ai pu sur vous deux assouvir ma vengeance;
Je l'attends de vous seuls & de votre alliance;
Je l'attends des forfaits qui vous ont fait amis.
Ils vont vous diviser comme ils vous ont unis.

Il n'eſt point d'amitiés entre les parricides.
L'un de l'autre jaloux, l'un vers l'autre perfides;
Vous déteſtant tous deux, du monde déteſtés,
Traînant de mers en mers vos infidélités,
L'un par l'autre écraſés, & bourreaux & victimes,
Puiſſent vos maux ſans nombre être égaux à vos crimes!
Citoyens révoltés, prétendus ſouverains,
Qui vous faites un jeu du malheur des humains,
Qui paſſant du carnage aux bras de la molleſſe,
Du meurtre & du plaiſir goûtez en paix l'ivreſſe.
Mon nom deviendra cher aux ſiècles à venir,
Pour avoir ſeulement tenté de vous punir.

AUFIDE.

Qu'on la ramène, allez.

SCÈNE III.

JULIE, OCTAVE, ANTOINE, Gardes.

JULIE (*à Octave.*)

Ah! ſouffrez que Julie
Loin de ſes oppreſſeurs accompagne Fulvie.
Mon bras n'eſt point armé, je n'ai contre vous trois
Que mon cœur, ma miſère, & nos Dieux & nos loix:
Vous les mépriſez tous; mais ſi Céſar encore,
Ce nom ſacré pour vous, ce nom que Rome honore,

Sur vos cœurs endurcis a quelque autorité,
Ofez-vous à fon fang ravir la liberté ?
Penfait-il qu'en ces lieux fa nièce fugitive,
Du fils qu'il adopta deviendrait la captive ?

OCTAVE.

Penfait-il que Julie avec tant de fureur
Du fang qui la forma pourrait trahir l'honneur ?
Je ne crois point votre ame encor aflez hardie
Pour ofer partager les crimes de Fulvie.
Mais fans vous imputer fes forfaits infenfés
L'amante de Pompée eft criminelle aflez.

JULIE.

Oui, je l'aime, Céfar, & vous l'avez dû croire.
Je l'aime, je le dis, j'en fais toute ma gloire.
J'ai préféré Pompée errant, abandonné,
A Céfar tout-puiflant, à Céfar couronné.
Caton contre les Dieux prit le parti du père;
Je mourrai pour le fils : cette mort m'eft plus chère,
Que ne l'eft à vos yeux tout le fang des profcrits;
Sa main les rachetait, mon cœur en fut le prix.
Ne lui difputez pas fa noble récompenfe;
Céfar, contentez-vous de la toute-puiflance.
S'il honora dans Rome, & furtout aux combats,
Un nom dont il eft digne, & qu'il n'ufurpe pas;
Si vous êtes jaloux du nom qu'il fait revivre,
Songez à l'égaler, plutôt qu'à le pourfuivre.

OCTAVE.

Oui, Céfar eft jaloux comme il eft irrité.
Je crois valoir Pompée, & j'en fuis peu flatté.
Et vous.... Mais nous allons approfondir le crime.

SCÈNE IV.

OCTAVE, ANTOINE, JULIE, un Tribun, Gardes.

ANTOINE.

EH bien, qu'avez-vous fait ?

LE TRIBUN.

On conduit la victime.

JULIE.

Quelle victime, ô ciel !

OCTAVE.

Quel est ce malheureux?
Où l'a-t-on retrouvé ?

LE TRIBUN.

Vers ces antres affreux,
Au milieu des rochers qu'a frappé le tonnerre;
Du sang de nos soldats il a rougi la terre.
Aufide, de Fulvie un secret confident,
A côté de ce traître est mort en combattant.
Il n'a cédé qu'à peine au nombre, à ses blessures.
Nos soins multipliés dans ces roches obscures
Ont du sang qu'il perdait arrêté les torrens,
Et rappelé la vie en ses membres sanglans.
On a besoin qu'il vive, & que dans les supplices.
Il vous instruise au moins du nom de ses complices.

ANTOINE.

C'eſt quelqu'un des proſcrits qui frappant au haſard
Nous rapportait la mort aux lieux dont elle part.
On l'aura pu choiſir dans une foule obſcure.
Caſca fit à Céſar la première bleſſure.
Je reconnais Fulvie & ſes vaines fureurs,
Qui toujours contre nous armeront des vengeurs;
Mais je la forcerai de nommer ce perfide.

LE TRIBUN.

Il n'en eſt pas beſoin; ſa fureur intrépide
De ce grand attentat ſe fait encor honneur;
Il n'en cachera pas le motif & l'auteur.

OCTAVE.

Vous pâliſſez, Julie.

LE TRIBUN.

Il vient.

JULIE.

Ciel implacable;
Vous nous abandonnez!



SCÈNE V.

Les Acteurs précédens, POMPÉE *blessé & soutenu*. Gardes.

OCTAVE.

QUEL es-tu? misérable!
A ce meurtre inouï, qui pouvait t'engager?

POMPÉE.

Est-ce Octave qui parle, & m'ose interroger?

LE TRIBUN.

Réponds au Triumvir.

POMPÉE.

Eh bien, ce nom funeste,
Eh bien, ce titre affreux que la terre déteste,
Devaient t'apprendre assez mon devoir, mes desseins.

JULIE.

Je me meurs!

OCTAVE.

Qui sont-ils?

POMPÉE.

Ceux de tous les Romains.

ANTOINE.

Dans un simple soldat quelle étrange arrogance!
Sa fermeté m'étonne ainsi que sa vaillance.

OCTAVE.

Qu'es-tu donc?

POMPÉE.

—. Un Romain digne d'un meilleur fort.

OCTAVE.

Qui t'amenait ici ?

POMPÉE.

Ton châtiment, ta mort;.

Tu fais qu'elle était jufte.

JULIE.

Enfin la nôtre eft fure!

POMPÉE.

Du monde entier fur toi j'ai dû venger l'injure.
Apprenez, Triumvirs, oppreffeurs des humains,
Qu'il eft des Scévola comme il eft des Tarquins.
Même erreur m'a trompé . . . Licteurs, qu'on me préfente
Le feu qui doit punir ma main trop imprudente;
Elle eft prête à tomber dans le brafier vengeur,
Ainfi qu'elle fut prête à te percer le cœur.

OCTAVE.

Lui ! le foldat d'Aufide ! A ce nouvel outrage,
A ces difcours hardis, & fur-tout au courage
Que ce Romain déploie à mes yeux confondus,
A ces traits de grandeur fur fon front répandus,
Si je n'étais inftruit que Pompée en fa fuite
Au pied de l'Apennin brave encor ma pourfuite,
Je croirais.... Mais déjà vous me tirez d'erreur,
Vous pleurez, vous tremblez; c'eft Pompée.

JULIE.

Ah, Seigneur!

POMPÉE.

Tu ne t'es pas trompé : le Romain qui te brave,
Qui vengeait fa patrie & d'Antoine & d'Octave,
Poffède un nom trop beau, trop cher à l'univers,
Pour ne s'en pas vanter dans l'opprobre des fers.
De Pompée en ces lieux je t'ai promis la tête :
Frappez, Maîtres du monde, elle eft votre conquête.

JULIE.

Malheureufe !

OCTAVE.

O deftins !

JULIE.

O pur fang des héros !

POMPÉE.

Je n'ai pu de mon père égaler les travaux;
Je cède à des tyrans ainfi que ce grand-homme ;
Et je meurs comme lui le défenfeur de Rome.

JULIE.

Octave, es-tu content ? tu tiens entre tes mains,
Et Julie, & Pompée, & le fort des humains.
Prétends-tu qu'à tes pieds mes lâches pleurs s'épuifent ?
Le faible les répand, les tyrans les méprifent.
Je me reprocherais jufqu'au moindre foupir,
Qui ferait inutile & le ferait rougir.
Je ne te parle plus du vainqueur de Pharfale.
Si ton père a du fien pleuré la mort fatale,
Celui qui des Romains n'eft plus que le bourreau,
N'eft pas digne de fuivre un exemple fi beau.

Tes édits l'ont profcrit, arrache-lui la vie ;
Mais commence par moi, commence par Julie :
Tandis que je vivrai, tes jours font en danger.
Va, ne me laiffe point un héros à venger.
Toi qui m'ofas aimer, apprends à me connaître ;
Tyran, tu vois fa femme, elle eft digne de l'être.

OCTAVE.

Par un crime de plus fléchit-on mon courroux ?
Il n'eft que plus coupable en étant votre époux.
Antoine, vous voyez ce que nos loix demandent.

ANTOINE.

Son fupplice : il le faut ; nos légions l'attendent.
Je ne balance point ; Céfar a pardonné ;
Mais Céfar bienfaifant eft mort affaffiné.
Les intérêts, les tems, les hommes, tout diffèrent.
Je combattis long tems, & j'honorai fon père ;
Il s'arma noblement pour le Sénat Romain.
Je ne connais fon fils que pour un affaffin.

POMPÉE.

Lâches ! par d'autres mains vous frappez vos victimes.
J'ai fait une vertu de ce qui fait vos crimes.
Je n'ai pu vous frapper au milieu des combats.
Vous aviez vos bourreaux, je n'avais que mon bras.
J'ai fauvé cent profcrits ; & je l'étais moi-même :
Vous l'êtes par les loix. Votre grandeur fuprême
Fut votre premier crime, & méritait la mort.
Par le droit des brigands arbitres de mon fort,

Vous croyez m'abaiſſer ! vous ! dans votre inſolence
Sachez qu'aucun mortel n'aura cette puiſſance.
Le ciel même, le ciel, qui me laiſſe périr,
Peut accabler Pompée, & non pas l'avilir.

ANTOINE.

Vous voyez ſa fureur, elle nous juſtifie;
Aſſurez notre empire, aſſurez votre vie.

JULIE.

Barbares !

OCTAVE.

Je connais ſon courage effréné;
Et Julie en l'aimant l'a déjà condamné.

ANTOINE.

Sa mort depuis long-tems fut par nous préparée,
Elle eſt trop légitime, elle eſt trop différée.
C'eſt vous qu'il attaquait, c'eſt vous ſeul qui devez
Annoncer le deſtin que vous lui réſervez.

OCTAVE.

Vous approuvez ainſi l'arrêt que je vais rendre ?

ANTOINE.

Prononcez, j'y ſouſcris.

POMPÉE.

Je ſuis prêt à l'entendre;
A le ſubir.

OCTAVE (*après un long ſilence.*)

Je ſuis le maître de ſon ſort;
Si je n'étais que juge, il irait à la mort.

Je fuis fils de César, j'ai fon exemple à fuivre.
C'eft à moi d'en donner... Je pardonne, il doit
vivre.
Antoine, imitez-moi : j'annonce aux nations
Que je finis le meurtre & les profcriptions;
Elles ont trop duré; je veux que Rome apprenne...

ANTOINE.

Que vous voulez fur moi laiffer tomber la haine,
Ramener les efprits pour m'en mieux éloigner,
Séduire les Romains, pardonner pour régner.

OCTAVE.

Non, je veux vous apprendre à vaincre la vengeance;
L'amour eft plus terrible, a plus de violence.
A mon âge, peut-être, il devait m'emporter;
Il me combat encor, & je veux le dompter.
Commençons l'un & l'autre un empire plus jufte.
Que l'on oublie Octave, & qu'on chériffe Augufte.
Soyez jaloux de moi : mais pour mieux effacer
Jufqu'aux traces du fang qu'il nous fallut verfer,
Pardonnons à Fulvie, à ces malheureux reftes
Des profcrits échappés à nos ordres funeftes :
Par les cris des humains laiffons-nous défarmer;
Et puiffe Rome un jour apprendre à nous aimer!

(*à Julie.*)

Je vous rends à Pompée en lui rendant la vie.
Il n'aurait rien reçu s'il vivait fans Julie.

(*à Pompée.*)

Sois pour ou contre nous, brave ou fubis nos loix,
Sans te craindre ou t'aimer je t'en laiffe le choix.

Soutenons à l'envi les grands noms de nos pères ;
Ou généreux amis, ou nobles adverfaires.
Si du peuple Romain tu te crois le vengeur,
Ne fois mon ennemi que dans les champs d'honneur.
Loin du Triumvirat va chercher un refuge.
Je prends entre nous deux la victoire pour juge.
Ne verfons plus de fang qu'au milieu des hafards ;
Je m'en remets aux Dieux, ils font pour les Céfars.

JULIE.

Octave, eft-ce bien vous ! eft-il vrai ?

POMPÉE.

Tu m'étonnes !
En vain tu deviens grand, en vain tu me pardonnes,
Rome, l'état, mon nom nous rendent ennemis ;
La haine qu'entre nous nos pères ont tranfmis
Eft par eux commandée, & comme eux immortelle.
Rome par toi foumife à fon fecours m'appelle.
J'emploierai tes bienfaits, mais pour la délivrer ;
Va, je la dois fervir : mais je dois t'admirer.

Fin du cinquième & dernier Acte.



CATILINA,

OU

ROME SAUVÉE,

TRAGÉDIE;

Représentée à Paris en février 1752.





AVERTISSEMENT.

Cette pièce est fort différente de celle qui parut en 1752 à Paris sous le même titre. Des copistes l'avaient transcrite aux représentations, & l'avaient toute défigurée. Leurs omissions étaient remplies par des mains étrangères. Il y avait une centaine de vers qui n'étaient pas de l'auteur. On fit de cette copie infidelle une édition furtive. Cette édition était défectueuse d'un bout à l'autre, & on ne manqua pas de l'imiter en Hollande avec beaucoup plus de fautes encore. L'auteur a soigneusement corrigé la présente édition faite sous ses yeux; il y a même changé des scènes entières. On ne cessera de répéter que c'est un grand abus que les auteurs soient imprimés malgré eux. Un libraire se hâte de faire une mauvaise édition d'un livre qui lui tombe entre les mains, & ce libraire se plaint ensuite, quand l'auteur, auquel il a fait tort, donne son véritable ouvrage. Voilà où la littérature en est réduite aujourd'hui.



PRÉFACE.

DEUX motifs ont fait choisir ce sujet de tragédie, qui paraît impraticable & peu fait pour les mœurs, pour les usages, la manière de penser & le théâtre de Paris.

On a voulu essayer encor une fois, par une tragédie sans déclaration d'amour, de détruire les reproches que toute l'Europe savante a faits à la France, de ne souffrir guère au théâtre que les intrigues galantes ; & on a eu sur-tout pour objet de faire connaître *Cicéron* aux jeunes personnes qui fréquentent les spectacles.

Les grandeurs passées des Romains, tiennent encor toute la terre attentive, & l'Italie moderne met une partie de sa gloire à découvrir quelques ruines de l'ancienne. On montre avec respect la maison que *Cicéron* occupa. Son nom est dans toutes les bouches, ses écrits dans toutes les mains. Ceux qui ignorent dans leur patrie, quel chef était à la tête de ses tribunaux, il y a cinquante ans, savent en quel tems *Cicéron* était à la tête de Rome. Plus le dernier siècle de la République Romaine a été bien connu de nous, plus ce grand homme a été admiré. Nos nations modernes trop tard civilisées ont eu long-tems de lui des idées vagues ou fausses. Ses ouvrages servaient à notre

éducation; mais on ne ſavait pas juſqu'à quel point ſa perſonne était reſpectable. L'auteur était ſuperficiellement connu ; le conſul était preſque ignoré. Les lumières que nous avons acquiſes, nous ont appris à ne lui comparer aucun des hommes, qui ſe ſont mêlés du gouvernement, & qui ont prétendu à l'éloquence.

Il ſemble que *Cicéron* aurait été tout ce qu'il aurait voulu être. Il gagna une bataille dans les gorges d'Iſſus, où *Alexandre* avait vaincu les Perſes. Il eſt bien vraiſemblable, que s'il s'était donné tout entier à la guerre, à cette profeſſion qui demande un ſens droit & une extrême vigilance, il eût été au rang des plus illuſtres capitaines de ſon ſiècle ; mais comme *Céſar* n'eût été que le ſecond des orateurs, *Cicéron* n'eût été que le ſecond des généraux. Il préféra à toute autre gloire celle d'être le père de la maîtreſſe du monde ; & quel prodigieux mérite ne fallait-il pas à un ſimple chevalier d'*Arpinum*, pour percer la foule de tant de grands hommes, pour parvenir ſans intrigue à la première place de l'univers, malgré l'envie de tant de patriciens, qui régnaient à Rome ?

Ce qui étonne ſur-tout, c'eſt que dans le tumulte & les orages de ſa vie, cet homme toujours chargé des affaires de l'état & de celles des particuliers, trouvât encor du tems pour être inſtruit à fond de toutes les ſectes des Grecs, & qu'il fût le plus grand philoſophe des Romains, auſſi-bien que le plus éloquent. Y a-t-il dans l'Europe beaucoup de miniſtres, de magiſtrats, d'avocats même

un peu employés, qui puiſſent, je ne dis pas expliquer les admirables découvertes de *Nevvton*, & les idées de *Leibnitz*, comme *Cicéron* rendait compte des principes de *Zénon*, de *Platon* & d'*Épicure*, mais qui puiſſent répondre à une queſtion profonde de philoſophie ?

Ce que peu de perſonnes ſavent, c'eſt que *Cicéron* était encor un des premiers poëtes d'un ſiècle où la belle poéſie commençait à naître. Il balançait la réputation de *Lucrèce*. Y a-t-il rien de plus beau que ces vers qui nous ſont reſtés de ſon poëme ſur *Marius*, & qui font tant regretter la perte de cet ouvrage ?

Hic Jovis altiſoni ſubitò pinnata ſatelles,
Arboris è trunco, ſerpentis ſaucia morſu,
Ipſa feris ſubigit transfigens unguibus anguem
Semanimum, & variâ graviter cervice micantem,
Quem ſe intorquentem lanians, roſtroque cruentans,
Jam ſatiata animos, jam duros ulta dolores
Abjicit efflantem, & laceratum affligit in undas,
Seque obitu à ſolis nitidos convertit ad ortus.

Je ſuis de plus en plus perſuadé que notre langue eſt impuiſſante à rendre l'harmonieuſe énergie des vers Latins comme des vers Grecs ; mais j'oſerai donner une légère eſquiſſe de ce petit tableau, peint par le grand-homme que j'ai oſé faire parler dans ROME SAUVÉE, & dont j'ai imité en quelques endroits les *Catilinaires.*

Tel on voit cet oiſeau qui porte le tonnerre,
Bleſſé par un ſerpent élancé de la terre :

Il s'envole, il entraîne au séjour azuré
L'ennemi tortueux dont il est entourré.
Le sang tombe des airs, il déchire, il dévore
Le reptile acharné qui le combat encore;
Il le perce, il le tient sous ses ongles vainqueurs;
Par cent coups redoublés il venge ses douleurs.
Le monstre en expirant se débat, se replie;
Il exhale en poisons les restes de sa vie,
Et l'aigle tout sanglant, fier & victorieux,
Le rejette en fureur, & plane au haut des cieux.

Pour peu qu'on ait la moindre étincelle de goût, on apercevra dans la faiblesse de cette copie la force du pinceau de l'original. Pourquoi donc *Cicéron* passe-t-il pour un mauvais poëte? Parce qu'il a plu à *Juvénal* de le dire, parce qu'on lui a imputé un vers ridicule,

O fortunatam natam me consule Romam.

C'est un vers si mauvais, que le traducteur qui a voulu en exprimer les défauts en Français, n'a pu même y réussir:

O Rome fortunée
Sous mon consulat née!

ne rend pas à beaucoup près le ridicule du vers Latin.

Je demande s'il est possible que l'auteur du beau morceau de poésie que je viens de citer, ait fait un vers si impertinent? Il y a des sottises qu'un homme de génie & de sens ne peut jamais dire. Je m'imagine que le préjugé qui n'accorde presque jamais deux genres à un seul homme, fit

croire *Cicéron* incapable de la poésie, quand il y eut renoncé. Quelque mauvais plaisant, quelque ennemi de la gloire de ce grand homme, imagina ce vers ridicule, & l'attribua à l'orateur, au philosophe, au père de Rome. *Juvénal*, dans le siècle suivant, adopta ce bruit populaire, & le fit passer à la postérité, dans ses déclamations satyriques; & j'ose croire que beaucoup de réputations, bonnes ou mauvaises se sont ainsi établies.

On impute, par exemple, au père *Mallebranche*, ces deux vers :

Il fait en ce beau jour le plus beau tems du monde,
Pour aller à cheval sur la terre & sur l'onde.

On prétend qu'il les fit pour montrer qu'un philosophe peut, quand il veut, être poëte. Quel homme de bon sens croira que le père *Mallebranche* ait fait quelque chose de si absurde? Cependant qu'un écrivain d'anecdotes, un compilateur littéraire, transmettre à la postérité cette sottise, elle s'accréditera avec le tems, & si le père *Mallebranche* était un grand homme, on dirait un jour : Ce grand homme devenait un sot quand il était hors de sa sphère.

On a reproché à *Cicéron* trop de sensibilité; trop d'affliction dans ses malheurs. Il confie ses justes plaintes à sa femme & à son ami, & on impute à la lâcheté sa franchise. Le blâme qui viendra d'avoir répandu dans le sein de l'amitié les douleurs qu'il cachait à ses persécuteurs : je l'en aime davantage. Il n'y a guère que les ames vertueuses de sensibles. *Cicéron*, qui aimait tant la gloire, n'a point ambitionné celle de vouloir

paraître ce qu'il n'était pas. Nous avons vu des hommes mourir de douleur, pour avoir perdu de très-petites places, après avoir affecté de dire qu'ils ne les regrettaient pas ; quel mal y a-t-il donc à avouer à sa femme & à son ami, qu'on est fâché d'être loin de Rome qu'on a servie, & d'être persécuté par des ingrats & par des perfides ? Il faut fermer son cœur à ses tyrans, & l'ouvrir à ceux qu'on aime.

Cicéron était vrai dans toutes ses démarches ; il parlait de son affliction sans honte, & de son goût pour la vraie gloire sans détour. Ce caractère est à la fois naturel, haut & humain. Préférait-on la politique de *César*, qui dans ses Commentaires dit qu'il a offert la paix à *Pompée*, & qui dans ses lettres avoue qu'il ne veut pas la lui donner ? *César* était un grand homme ; mais *Cicéron* était un homme vertueux.

Que ce consul ait été un bon poëte, un philosophe qui savait douter, un gouverneur de province parfait, un général habile, que son ame ait été sensible & vraie, ce n'est pas là le mérite dont il s'agit ici. Il sauva Rome malgré le sénat, dont la moitié était animée contre lui par l'envie la plus violente. Il se fit des ennemis de ceux même dont il fut l'oracle, le libérateur & le vengeur. Il prépara sa ruine par le service le plus signalé que jamais homme ait rendu à sa patrie. Il vit cette ruine, & il n'en fut point effrayé. C'est ce qu'on a voulu représenter dans cette tragédie : c'est moins encor l'ame farouche

de *Catilina*, que l'ame généreuse & noble de *Cicéron* qu'on a voulu peindre.

Nous avons toujours cru, & on s'était confirmé plus que jamais dans l'idée, que *Cicéron* est un des caractères qu'il ne faut jamais mettre sur le théâtre. Les Anglais qui hasardent tout sans même savoir qu'ils hasardent, ont fait une tragédie de la conspiration de *Catilina*. *Ben-Johnson* n'a pas manqué, dans cette tragédie historique, de traduire sept ou huit pages des *Catilinaires*, & même il les a traduites en prose, ne croyant pas que l'on pût faire parler *Cicéron* en vers. La prose du consul, & les vers des autres personnages, font à la vérité un contraste digne de la barbarie du siècle de *Ben-Johnson*; mais pour traiter un sujet si sévère, dénué de ces passions qui ont tant d'empire sur le cœur, il faut avouer qu'il fallait avoir affaire à un peuple sérieux & instruit, digne en quelque sorte qu'on mît sous ses yeux l'ancienne Rome.

Je conviens que ce sujet n'est guère théâtral pour nous, qui ayant beaucoup plus de goût, de décence, de connoissance du théâtre que les Anglais, n'avons généralement pas des mœurs si fortes. On ne voit avec plaisir au théâtre, que le combat des passions, qu'on éprouve soi-même. Ceux qui sont remplis de l'étude de *Cicéron* & de la république Romaine, ne sont pas ceux qui fréquentent les spectacles. Ils n'imitent point *Cicéron*, qui y était assidu. Il est étrange qu'ils prétendent être plus graves que lui. Ils sont seulement moins sensibles aux beaux arts, ou retenus

par un préjugé ridicule. Quelque progrès que ces arts aient fait en France, les hommes choisis qui les ont cultivés, n'ont point encor communiqué le vrai goût à toute la nation. C'est que nous sommes nés moins heureusement que les Grecs & les Romains. On va aux spectacles plus par oisiveté que par un véritable amour de la littérature.

Cette tragédie paraît plutôt faite pour être lue par les amateurs de l'antiquité, que pour être vue par le parterre. Elle y fut à la vérité applaudie, & beaucoup plus que *Zaïre;* mais elle n'est pas d'un genre à se soutenir comme *Zaïre* sur le théâtre. Elle est beaucoup plus fortement écrite; & une seule scène entre *César* & *Catilina* était plus difficile à faire, que la plupart des pièces où l'amour domine. Mais le cœur ramène à ces pièces; & l'admiration pour les anciens Romains s'épuise bientôt. Personne ne conspire aujourd'hui, & tout le monde aime.

D'ailleurs les représentations de *Catilina* exigent un trop grand nombre d'acteurs, un trop grand appareil.

Les savans ne trouveront pas ici une histoire fidèle de la conjuration de *Catilina.* Ils sont assez persuadés qu'une tragédie n'est pas une histoire; mais ils y verront une peinture vraie des mœurs de ce tems-là. Tout ce que *Cicéron*, *Catilina*, *Caton*, *César* ont fait dans cette pièce, n'est pas vrai; mais leur génie & leur caractère y sont peints fidélement.

Si on n'a pu y développer l'éloquence de *Cicéron*, on a du moins étalé toute sa vertu & tout le courage qu'il fit paraître dans le péril. On a montré dans *Catilina* ces contrastes de férocité & de séduction qui formaient son caractère ; on a fait voir *César* naissant, factieux & magnanime, *César* fait pour être à la fois la gloire & le fléau de Rome.

On n'a point fait paraître les députés des Allobroges, qui n'étaient point des ambassadeurs de nos Gaules, mais des agens d'une petite province d'Italie soumise aux Romains, qui ne firent que le personnage de délateurs, & qui par-là sont indignes de figurer sur la scène avec *Cicéron*, *César* & *Caton*.

Si cet ouvrage paraît au moins passablement écrit, & s'il fait connaître un peu l'ancienne Rome, c'est tout ce qu'on a prétendu, & tout le prix qu'on attend.





ACTEURS.

CICÉRON,

CÉSAR.

CATILINA.

AURÉLIE.

CATON.

LUCULLUS.

CRASSUS.

CLODIUS.

CÉTHÉGUS.

LENTULUS-SURA.

Conjurés.

Liсteurs.

*Le théâtre représente d'un côté le palais d'*Aurélie*, de l'autre le temple de* Tellus*, où s'assemble le sénat. On voit dans l'enfoncement une galerie qui communique à des souterrains qui conduisent du palais d'*Aurélie *au vestibule du temple.*

CATILINA,

CATILINA,

OU

ROME SAUVÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATILINA.

Soldats *dans l'enfoncement.*

ORATEUR insolent, qu'un vil peuple seconde,
Assis au premier rang des souverains du monde,
Tu vas tomber du faîte où Rome t'a placé.
Inflexible Caton, vertueux insensé,
Ennemi de ton siècle, esprit dur & farouche,
Ton terme est arrivé, ton imprudence y touche.
Fier Sénat de tyrans, qui tiens le monde aux fers,
Tes fers sont préparés, tes tombeaux sont ouverts.

Que ne puis-je en ton ſang, impérieux Pompée,
Eteindre de ton nom la ſplendeur uſurpée ?
Que ne puis-je oppoſer à ton pouvoir fatal,
Ce Céſar ſi terrible, & déjà ton égal ?
Quoi ! Céſar comme moi factieux dès l'enfance,
Avec Catilina n'eſt pas d'intelligence ?
Mais le piége eſt tendu ; je prétends qu'aujourd'hui
Le trône qui m'attend ſoit préparé par lui.
Il faut employer tout, juſqu'à Cicéron même,
Ce Céſar que je crains, mon épouſe que j'aime.
Sa docile tendreſſe, en cet affreux moment,
De mes ſanglans projets eſt l'aveugle inſtrument.
Tout ce qui m'appartient doit être mon complice.
Je veux que l'amour même à mon ordre obéiſſe.
Titres chers & ſacrés & de père & d'époux,
Faibleſſes des humains, évanouiſſez-vous.

SCÈNE II.

CATILINA, CÉTHÉGUS.

Affranchis & ſoldats *dans le lointain.*

CATILINA.

EH bien, cher Céthégus, tandis que la nuit ſombre
Cache encor nos deſtins, & Rome dans ſon ombre,
Avez-vous réuni les chefs des conjurés ?

CÉTHÉGUS.

Ils viendront dans ces lieux du Conful ignorés,
Sous ce portique même, & près du temple impie,
Où domine un Sénat tyran de l'Italie.
Ils ont renouvelé leurs fermens & leur foi.
Mais tout eſt-il prévu? Céſar eſt-il à toi?
Seconde-t-il enfin Catilina qu'il aime?

CATILINA.

Cet eſprit dangereux n'agit que pour lui-même.

CÉTHÉGUS.

Conſpirer ſans Céſar!

CATILINA.

Ah, je l'y veux forcer.
Dans ce piége ſanglant je veux l'embarraſſer.
Mes ſoldats en ſon nom vont ſurprendre Prénefte.
Je ſais qu'on le ſoupçonne, & je réponds du reſte.
Ce Conſul violent va bientôt l'accuſer;
Pour ſe venger de lui Céſar peut tout oſer.
Rien n'eſt ſi dangereux que Céſar qu'on irrite;
C'eſt un lion qui dort, & que ma voix excite.
Je veux que Cicéron réveille ſon courroux,
Et force ce grand homme à combattre pour nous.

CÉTHÉGUS.

Mais Nonnius enfin dans Préneſte eſt le maître;
Il aime la patrie, & tu dois le connaître.
Tes ſoins pour le tenter ont été ſuperflus.
Que faut-il décider du ſort de Nonnius?

CATILINA.

Je t'entends, tu ſais trop que ſa fille m'eſt chère.
Ami, j'aime Aurélie en déteſtant ſon père.

Quand il ſut que ſa fille avait conçu pour moi
Ce tendre ſentiment qui la tient ſous ma loi,
Quand ſa haine impuiſſante, & ſa colère vaine,
Eurent tenté ſans fruit de briſer notre chaîne;
A cet hymen ſecret quand il a conſenti,
Sa faibleſſe a tremblé d'offenſer ſon parti.
Il a craint Cicéron; mais mon heureuſe adreſſe
Avance mes deſſeins par ſa propre faibleſſe.
J'ai moi-même exigé, par un ſerment ſacré,
Que ce nœud clandeſtin fût encor ignoré.
Céthégus & Sura ſont ſeuls dépoſitaires
De ce ſecret utile à nos ſanglans myſtères.
Le palais d'Aurélie au temple nous conduit;
C'eſt-là qu'en ſûreté j'ai moi-même introduit
Les armes, les flambeaux, l'appareil du carnage.
De nos vaſtes ſuccès mon hymen eſt le gage.
Vous m'avez bien ſervi, l'amour m'a ſervi mieux.
C'eſt chez Nonnius même, à l'aſpect de ſes Dieux,
Sous les murs du Sénat, ſous ſa voûte ſacrée,
Que de tous nos tyrans la mort eſt préparée.

(*Aux conjurés qui ſont dans le fond.*)

Vous, courez dans Préneſte, où nos amis ſecrets
Ont du nom de Céſar voilé nos intérêts;
Que Nonnius ſurpris ne puiſſe ſe défendre.
Vous, près du capitole allez ſoudain vous rendre;
Songez qui vous ſervez, & gardez vos ſermens.

(*A Céthégus.*)

Toi, conduis d'un coup d'œil tous ces grands mouvemens.



SCÈNE III.

AURÉLIE, CATILINA.

AURÉLIE.

AH ! calmez les horreurs dont je ſuis pourſuivie ,
Cher époux, eſſuyez les larmes d'Aurélie.
Quel trouble, quel ſpectacle, & quel réveil affreux !
Je vous ſuis en tremblant ſous ces murs ténébreux.
Ces ſoldats que je vois redoublent mes alarmes.
On porte en mon palais des flambeaux & des armes !
Qui peut nous menacer ? Les jours de Marius ,
De Carbon , de Sylla , ſont-ils donc revenus ?
De ce front ſi terrible éclairciſſez les ombres.
Vous détournez de moi des yeux triſtes & ſombres.
Au nom de tant d'amour, & par ces nœuds ſecrets ,
Qui joignent nos deſtins, nos cœurs, nos intérêts,
Au nom de notre fils, dont l'enfance eſt ſi chère ,
(Je ne vous parle point des dangers de ſa mère ,
Et je ne vois hélas ! que ceux que vous courez :)
Ayez pitié du trouble où mes ſens ſont livrés :
Expliquez-vous.

CATILINA.

Sachez que mon nom, ma fortune ,
Ma ſureté, la vôtre, & la cauſe commune,

Exigent ces apprêts qui caufent votre effroi.
Si vous daignez m'aimer, fi vous êtes à moi,
Sur ce qu'ont vu vos yeux, obfervez le filence.
Des meilleurs citoyens j'embraffe la défenfe.
Vous voyez le Sénat, le peuple, divifés,
Une foule de Rois l'un à l'autre oppofés:
On fe menace, on s'arme; & dans ces conjonctures,
Je prends un parti fage, & de juftes mefures.

AURÉLIE.

Je le fouhaite au moins. Mais me tromperiez-vous ?
Peut-on cacher fon cœur aux cœurs qui font à nous ?
En vous juftifiant vous redoublez ma crainte.
Dans vos yeux égarés trop d'horreur eft empreinte.
Ciel! que fera mon père alors que dans ces lieux
Ces funeftes apprêts viendront frapper fes yeux ?
Souvent les noms de fille & de père & de gendre,
Lorfque Rome a parlé, n'ont pu fe faire entendre.
Notre hymen lui déplut, vous le favez affez.
Mon bonheur eft un crime à fes yeux offenfés.
On dit que Nonnius eft mandé de Prénefte.
Quels effets il verra de cet hymen funefte!
Cher époux, quel ufage affreux, infortuné,
Du pouvoir que fur moi l'amour vous a donné!
Vous avez un parti; mais Cicéron, mon père,
Caton, Rome, les Dieux font du parti contraire.
Peut-être Nonnius vient vous perdre aujourd'hui.

CATILINA.

Non, il ne viendra point, ne craignez rien de lui.

AURÉLIE.

Comment ?

CATILINA.

Aux murs de Rome il ne pourra ſe rendre,
Que pour y reſpecter & ſa fille & ſon gendre.
Je ne peux m'expliquer, mais ſouvenez-vous bien,
Qu'en tout ſon intérêt s'accorde avec le mien.
Croyez, quand il verra qu'avec lui je partage
De mes juſtes projets le premier avantage,
Qu'il ſera trop heureux d'abjurer devant moi
Les ſuperbes tyrans dont il reçut la loi.
Je vous ouvre à tous deux, & vous devez m'en croire,
Une ſource éternelle & d'honneur & de gloire.

AURÉLIE.

La gloire eſt bien douteuſe, & le péril certain.
Que voulez-vous ? Pourquoi forcer votre deſtin ?
Ne vous ſuffit-il pas, dans la paix, dans la guerre,
D'être un des Souverains ſous qui tremble la terre ?
Pour tomber de plus haut, où voulez-vous monter ?
De noirs preſſentimens viennent m'épouvanter.
J'ai trop chéri le joug où je me ſuis ſoumiſe.
Voilà donc cette paix que je m'étais promiſe,
Ce repos de l'amour que mon cœur a cherché.
Les Dieux m'en ont punie, & me l'ont arraché.

Dès qu'un léger sommeil vient fermer mes paupières,
Je vois Rome embrasée, & des mains meurtrières,
Des supplices, des morts, des fleuves teints de sang;
De mon père au Sénat je vois percer le flanc;
Vous-même environné d'une troupe en furie,
Sur des monceaux de morts exhalant votre vie;
Des torrens de mon sang répandus par vos coups,
Et votre épouse enfin mourante auprès de vous.
Je me lève, je fuis ces images funèbres;
Je cours, je vous demande au milieu des ténèbres:
Je vous retrouve hélas! & vous me replongez
Dans l'abîme des maux qui me sont préſagés.

CATILINA.

Allez, Catilina ne craint point les augures;
Et je veux du courage, & non pas des murmures,
Quand je sers & l'état, & vous, & mes amis.

AURÉLIE.

Ah cruel! est-ce ainsi que l'on sert son pays?
J'ignore à quels desseins ta fureur s'est portée;
S'ils étaient généreux, tu m'aurais consultée;
Nos communs intérêts semblaient te l'ordonner.
Si tu feins avec moi, je dois tout soupçonner.
Tu te perdras; déjà ta conduite est suspecte
A ce consul sévère, & que Rome respecte.

CATILINA.

Cicéron respecté! lui mon lâche rival!

SCÈNE IV.

CATILINA, AURÉRIE, MARTIAN l'un des conjurés.

MARTIAN.

SEIGNEUR, Cicéron vient près de ce lieu fatal.
Par fon ordre bientôt le fénat fe raffemble :
Il vous mande en fecret.

AURÉLIE.

Catilina, je tremble
A cet ordre fubit, à ce funefte nom.

CATILINA.

Mon époufe trembler au nom de Cicéron!
Que Nonnius féduit le craigne & le révère;
Qu'il déshonore ainfi fon rang, fon caractère;
Qu'il ferve, il en eft digne, & je plains fon erreur :
Mais de vos fentimens j'attends plus de grandeur.
Allez, fouvenez-vous que vos nobles ancêtres
Choififfaient autrement leurs confuls & leurs maîtres.
Quoi, vous femme & Romaine, & du fang d'un Néron,
Vous feriez fans orgueil & fans ambition?
Il en faut aux grands cœurs.

AURÉLIE.

Tu crois le mien timide ;
La feule cruauté te paraît intrépide.
Tu m'ofes reprocher d'avoir tremblé pour toi.
Le conful va paraître, adieu, mais connais-moi.
Apprends que cette époufe à tes loix trop fou-
mife,
Que tu devais aimer, que ta fierté méprife,
Qui ne peut te changer, qui ne peut t'attendrir,
Plus Romaine que toi, peut t'apprendre à mourir.

CATILINA.

Que de chagrins divers il faut que je dévore ?
Cicéron que je vois eft moins à craindre encore.

SCÈNE V.

CICÉRON dans l'enfoncement;

Le chef des licteurs, CATILINA.

CICÉRON au chef des licteurs.

Suivez mon ordre, allez, de ce perfide cœur
Je prétends fans témoins fonder la profondeur.
La crainte quelquefois peut ramener un traître.

CATILINA.

Quoi, c'eft ce plébéïen dont Rome a fait fon
maître !

CICÉRON.

Avant que le fénat fe raffemble à ma voix ;
Je viens, Catilina, pour la dernière fois,

Apporter le flambeau sur le bord de l'abîme,
Où votre aveuglement vous conduit par le crime.

CATILINA.

Qui vous ?

CICÉRON.

Moi.

CATILINA.

C'est ainsi que votre inimitié...

CICÉRON.

C'est ainsi que s'explique un reste de pitié.
Vos cris audacieux, votre plainte frivole,
Ont assez fatigué les murs du Capitole.
Vous feignez de penser que Rome & le sénat
Ont avili dans moi l'honneur du consulat.
Concurrent malheureux à cette place insigne,
Votre orgueil l'attendait; mais en étiez-vous digne ?
La valeur d'un soldat, le nom de vos aïeux,
Ces prodigalités d'un jeune ambitieux,
Ces jeux & ces festins qu'un vain luxe prépare,
Étaient-ils un mérite assez grand, assez rare,
Pour vous faire espérer de dispenser des loix
Au peuple souverain qui règne sur les rois ?
À vos prétentions j'aurais cédé peut-être,
Si j'avais vu dans vous ce que vous deviez être.
Vous pouviez de l'état être un jour le soutien:
Mais pour être consul, devenez citoyen.
Pensez-vous affaiblir ma gloire & ma puissance,
En décriant mes soins, mon état, ma naissance ?
Dans ces tems malheureux, dans nos jours corrompus,
Faut-il des noms à Rome ? Il lui faut des vertus.

Ma gloire (& je la dois à ces vertus févères)
Eft de ne rien tenir des grandeurs de mes pères.
Mon nom commence en moi : de votre honneur jaloux,
Tremblez que votre nom ne finiffe dans vous.

CATILINA.

Vous abufez beaucoup, magiftrat d'une année,
De votre autorité paffagère & bornée.

CICÉRON.

Si j'en avais ufé, vous feriez dans les fers,
Vous, l'éternel appui des citoyens pervers;
Vous, qui de nos autels fouillant les priviléges,
Portez jufqu'aux lieux faints vos fureurs facriléges,
Qui comptez tous vos jours, & marquez tous vos pas,
Par des plaifirs affreux, ou des affaffinats;
Qui favez tout braver, tout ofer & tout feindre:
Vous enfin, qui fans moi feriez peut-être à craindre,
Vous avez corrompu tous les dons précieux,
Que pour un autre ufage ont mis en vous les Dieux;
Courage, adreffe, efprit, grace, fierté fublime,
Tout dans votre ame aveugle eft l'inftrument du crime.
Je détournais de vous des regards paternels,
Qui veillaient au deftin du refte des mortels.
Ma voix que craint l'audace, & que le faible implore,
Dans le rang des Verrès ne vous mit point encore;
Mais devenu plus fier par tant d'impunité,
Jufqu'à trahir l'état vous avez attenté.

Le défordre eft dans Rome, il eft dans l'Etrurie.
On parle de Prénefte, on fouléve l'Ombrie.
Les foldats de Sylla de carnage altérés,
Sortent de leur retraite aux meurtres préparés.
Mallius en Tofcane arme leurs mains féroces.
Les coupables foutiens de ces complots atroces
Sont tous vos partifans déclarés ou fecrets;
Partout le nœud du crime unit vos intérêts.
Ah! fans qu'un jour plus grand éclaire ma juftice;
Sachez que je vous crois leur chef ou leur complice;
Que j'ai partout des yeux, que j'ai partout des mains,
Que malgré vous encore il eft de vrais Romains;
Que ce cortège affreux d'amis vendus au crime
Sentira comme vous l'équité qui m'anime.
Vous n'avez vu dans moi qu'un rival de grandeur,
Voyez-y votre juge, & votre accufateur,
Qui va dans un moment vous forcer de répondre
Au tribunal des loix qui doivent vous confondre,
Des lois qui fe taifaient fur vos crimes paffés,
De ces lois que je venge, & que vous renverfez.

CATILINA.

Je vous ai déjà dit, Seigneur, que votre place
Avec Catilina permet peu cette audace.
Mais je veux pardonner des foupçons fi honteux;
En faveur de l'état que nous fervons tous deux.
Je fais plus, je refpecte un zèle infatigable,
Aveugle, je l'avoue, & pourtant eftimable.
Ne me reprochez plus tous mes égaremens,
D'une ardente jeuneffe impétueux enfans;
Le fénat m'en donna l'exemple trop funefte.
Cet emportement paffe, & le courage refte.

Ce luxe, ces excès, ces fruits de la grandeur,
Sont les vices du tems, & non ceux de mon cœur.
Songez que cette main servit la république;
Que soldat en Asie, & juge dans l'Afrique,
J'ai, malgré nos excès & nos divisions,
Rendu Rome terrible aux yeux des nations.
Moi je la trahirais, moi qui l'ai su défendre?

CICÉRON.

Marius & Sylla, qui la mirent en cendre,
Ont mieux servi l'état, & l'ont mieux défendu.
Les tyrans ont toujours quelqu'ombre de vertu;
Ils soutiennent les loix avant de les abattre.

CATILINA.

Ah! si vous soupçonnez ceux qui savent combattre,
Accusez donc César, & Pompée, & Crassus.
Pourquoi fixer sur moi vos yeux toujours déçus?
Parmi tant de guerriers, dont on craint la puissance,
Pourquoi suis-je l'objet de votre défiance?
Pourquoi me choisir, moi? Par quel zèle emporté?...

CICÉRON.

Vous-même jugez-vous, l'avez-vous mérité?

CATILINA.

Non, mais j'ai trop daigné m'abaisser à l'excuse;
Et plus je me défends, plus Cicéron m'accuse.
Si vous avez voulu me parler en ami,
Vous vous êtes trompé, je suis votre ennemi;
Si c'est en citoyen, comme vous je crois l'être:
Et si c'est en consul, ce consul n'est pas maître,

Il préside au sénat, & je peux l'y braver.

CICÉRON.

J'y punis les forfaits, tremble de m'y trouver.
Malgré toute ta haine à mes yeux méprisable,
Je t'y protégerai, si tu n'es point coupable :
Fuis Rome, si tu l'es.

CATILINA.

C'en est trop ; arrêtez.
C'est trop souffrir le zèle où vous vous emportez.
De vos vagues soupçons j'ai dédaigné l'injure ;
Mais après tant d'affronts que mon orgueil endure
Je veux que vous sachiez que le plus grand de tous
N'est pas d'être accusé, mais protégé par vous.

CICÉRON (*seul.*)

Le traître pense-t-il, à force d'insolence,
Par sa fausse grandeur prouver son innocence ?
Tu ne peux m'imposer, perfide, ne crois pas
Éviter l'œil vengeur attaché sur tes pas.

SCÈNE VI.

CICERON, CATON.

CICÉRON.

EH bien, ferme Caton, Rome est-elle en défense ?

CATON.

Vos ordres sont suivis. Ma prompte vigilance

A difpofé déjà ces braves chevaliers,
Qui fous vos étendarts marcheront les premiers.
Mais je crains tout du peuple, & du fénat lui-
même.

CICÉRON.

Du fénat ?

CATON.

Enivré de fa grandeur fuprême,
Dans fes divifions il fe forge des fers.

CICÉRON.

Les vices des Romains ont vengé l'univers.
La vertu difparaît : la liberté chancelle :
Mais Rome a des Catons, j'efpère encor pour
elle.

CATON.

Ah ! qui fert fon pays fert fouvent un ingrat.
Votre mérite même irrite le fénat;
Il voit d'un œil jaloux cet éclat qui l'offenfe.

CICÉRON.

Les regards de Caton feront ma récompenfe.
Au torrent de mon fiècle, à fon iniquité,
J'oppofe ton fuffrage, & la poftérité.
Faifons notre devoir : les Dieux feront le refte.

CATON.

Eh, comment réfifter à ce torrent funefte,
Quand je vois dans ce temple aux vertus élevé,
L'infame trahifon marcher le front levé ?
Croit-on que Mallius, cet indigne rebelle,
Ce tribun des foldats, fubalterne infidèle,
De la guerre civile arborât l'étendart,
Qu'il ofât s'avancer vers ce facré rempart,

Qu'il eût pu fomenter ces ligues menaçantes,
S'il n'était soutenu par des mains plus puissantes,
Si quelque rejeton de nos derniers tyrans
N'allumait en secret des feux plus dévorans ?
Les premiers du sénat nous trahissent peut-être ;
Des cendres de Sylla les tyrans vont renaître.
César fut le premier que mon cœur soupçonna.
Oui, j'accuse César.

CICÉRON.

Et moi Catilina.
De brigues, de complots, de nouveautés avide,
Vaste dans ses projets, impétueux, perfide,
Plus que César encor je le crois dangereux,
Beaucoup plus téméraire, & bien moins généreux.
Je viens de lui parler, j'ai vu sur son visage,
J'ai vu dans ses discours son audace & sa rage,
Et la sombre hauteur d'un esprit affermi,
Qui se lasse de feindre, & parle en ennemi.
De ses obscurs complots je cherche les complices.
Tous ses crimes passés sont mes premiers indices.
J'en préviendrai la suite.

CATON.

Il a beaucoup d'amis ;
Je crains pour les Romains des tyrans réunis.
L'armée est en Asie, & le crime est dans Rome ;
Mais pour sauver l'état il suffit d'un grand homme.

CICÉRON.

Si nous sommes unis, il suffit de nous deux.
La discorde est bientôt parmi les factieux.
César peut conjurer, mais je connais son ame;
Je sais quel noble orgueil le domine & l'enflamme.
Son cœur ambitieux ne peut être abattu,
Jusqu'à servir en lâche un tyran sans vertu.
Il aime Rome encor, il ne veut point de maître;
Mais je prévois trop bien qu'un jour il voudra l'être.
Tous deux jaloux de plaire, & plus de commander,
Ils sont montés trop haut pour jamais s'accorder.
Par leur désunion Rome sera sauvée.
Allons, n'attendons pas que de sang abreuvée,
Elle tende vers nous ses languissantes mains,
Et qu'on donne des fers aux maîtres des humains.

Fin du premier Acte.





ACTE II.



SCÈNE PREMIÈRE.

CATILINA, CÉTHÉGUS.

CÉTHÉGUS.

Tandis que tout s'apprête, & que ta main hardie
Va de Rome & du monde allumer l'incendie,
Tandis que ton armée approche de ces lieux,
Sais-tu ce qui se passe en ces murs odieux?

CATILINA.

Je sais que d'un consul la sombre défiance
Se livre à des terreurs qu'il appelle prudence.
Sur le vaisseau public ce pilote égaré
Présente à tous les vents un flanc mal assuré;
Il s'agite au hasard, à l'orage il s'apprête,
Sans savoir seulement d'où viendra la tempête.
Ne crains rien du sénat: ce corps faible & jaloux
Avec joie en secret l'abandonne à nos coups.
Ce sénat divisé, ce monstre à tant de têtes,
Si fier de sa noblesse, & plus de ses conquêtes,
Voit avec les transports de l'indignation
Les souverains des rois respecter Cicéron.

César n'est point à lui, Crassus le sacrifie.
J'attends tout de ma main, j'attends tout de l'envie.
C'est un homme expirant qu'on voit d'un faible effort
Se débattre & tomber dans les bras de la mort.

CETHÉGUS.

Il a des envieux, mais il parle, il entraîne;
Il réveille la gloire, il subjugue la haine;
Il domine au sénat.

CATILINA.

Je le brave en tous lieux;
J'entends avec mépris ses cris injurieux;
Qu'il déclame à son gré jusqu'à sa dernière heure,
Qu'il triomphe en parlant, qu'on l'admire, & qu'il meure.
De plus cruels soucis, des chagrins plus pressans,
Occupent mon courage, & règnent sur mes sens.

CÉTHÉGUS.

Que dis-tu? qui t'arrête en ta noble carrière?
Quand l'adresse & la force ont ouvert la barrière,
Que crains-tu?

CATILINA.

Ce n'est pas mes nombreux ennemis;
Mon parti seul m'alarme, & je crains mes amis;
De Lentulus-Sura l'ambition jalouse,
Le grand cœur de César, & sur-tout mon épouse.

CÉTHÉGUS.

Ton épouse? tu crains une femme & des pleurs?
Laisse-lui ses remords, laisse-lui ses terreurs;
Tu l'aimes, mais en maître, & son amour docile
Est de tes grands desseins un instrument utile.

CATILINA.

Je vois qu'il peut enfin devenir dangereux.
Rome, un époux, un fils partagent trop ses vœux.
Ô Rome, ô nom fatal, ô liberté chérie,
Quoi, dans ma maison même on parle de patrie!
Je veux qu'avant le tems fixé pour le combat,
Tandis que nous allons éblouir le sénat,
Ma femme, avec mon fils, de ces lieux enlevée,
Abandonne une ville aux flammes réservée,
Qu'elle parte, en un mot. Nos femmes, nos enfans,
Ne doivent point troubler ces terribles momens.
Mais César!

CÉTHÉGUS.

Que veux-tu? Si par ton artifice
Tu ne peux réussir à t'en faire un complice,
Dans le rang des proscrits faut-il placer son nom?
Faut-il confondre enfin César & Cicéron?

CATILINA.

C'est là ce qui m'occupe, & s'il faut qu'il périsse,
Je me sens étonné de ce grand sacrifice.
Il semble qu'en secret respectant son destin,
Je révère dans lui l'honneur du nom Romain.
Mais Sura viendra-t-il?

CÉTHÉGUS.

Compte sur son audace:
Tu sais comme ébloui des grandeurs de sa race,
A partager ton règne il se croit destiné.

CATILINA.

Qu'à cet espoir trompeur il reste abandonné.

Tu vois avec quel art il faut que je ménage
L'orgueil préfomptueux de cet efprit fauvage,
Ses chagrins inquiets, fes foupçons, fon courroux.
Sais-tu que de Céfar il ofe être jaloux?
Enfin j'ai des amis moins aifés à conduire
Que Rome & Cicéron ne coûtent à détruire.
Ô d'un chef de parti dur & pénible emploi!

CÉTHÉGUS.

Le foupçonneux Sura s'avance ici vers toi.

SCÈNE II.

CATILINA, CÊTHÉGUS, LENTULUS-SURA.

SURA.

Ainsi malgré mes foins & malgré ma prière,
Vous prenez dans Céfar une affurance entière.
Vous lui donnez Prénefte, il devient notre appui.
Penfez-vous me forcer à dépendre de lui?

CATILINA.

Le fang des Scipions n'eft point fait pour dépendre.
Ce n'eft qu'au premier rang que vous devez prétendre.
Je traite avec Céfar, mais fans m'y confier.
Son crédit peut nous nuire, il peut nous appuyer.
Croyez qu'en mon parti s'il faut que je l'engage,
Je me fers de fon nom; mais pour votre avantage.

SURA.

Ce nom eſt-il plus grand que le vôtre & le mien ?
Pourquoi nous abaiſſer à briguer ce ſoutien ?
On le fait trop valoir, & Rome eſt trop frappée
D'un mérite naiſſant qu'on oppoſe à Pompée.
Pourquoi le rechercher alors que je vous ſers ?
Ne peut-on ſans Céſar ſubjuguer l'univers ?

CATILINA.

Nous le pouvons, ſans doute, & ſur votre vaillance
J'ai fondé dès long-tems ma plus forte eſpérance.
Mais Céſar eſt aimé du peuple & du ſénat;
Politique, guerrier, pontife, magiſtrat,
Terrible dans la guerre, & grand dans la tribune;
Par cent chemins divers il court à la fortune.
Il nous eſt néceſſaire.

SURA.

Il nous ſera fatal,
Notre égal aujourd'hui, demain notre rival,
Bientôt notre tyran, tel eſt ſon caractère;
Je le crois du parti le plus grand adverſaire.
Peut-être qu'à vous ſeul il daignera céder,
Mais croyez qu'à tout autre il voudra commander.
Je ne ſouffrirai point, puiſqu'il faut vous le dire,
De ſon fier aſcendant le dangereux empire.
Je vous ai prodigué mon ſervice & ma foi,
Et je renonce à vous, s'il l'emporte ſur moi.

CATILINA.

J'y conſens; faites plus, arrachez-moi la vie,
Je m'en déclare indigne, & je la ſacrifie,

Si je permets jamais, de nos grandeurs jaloux,
Qu'un autre ose penser à s'élever sur nous.
Mais souffrez qu'à César votre intérêt me lie;
Je le flatte aujourd'hui, demain je l'humilie :
Je ferai plus peut-être ; en un mot vous pensez
Que sur nos intérêts mes yeux s'ouvrent assez.

(*à Céthégus.*)

Va, prépare en secret le départ d'Aurélie;
Que de seuls conjurés sa maison soit remplie.
De ces lieux cependant qu'on écarte ses pas;
Craignons de son amour les funestes éclats.
Par un autre chemin tu reviendras m'attendre,
Vers ces lieux retirés où César va m'entendre.

SURA.

Enfin donc sans César vous n'entreprenez rien?
Nous attendrons le fruit de ce grand entretien.

CATILINA.

Allez, j'espère en vous plus que dans César même.

CÉTHÉGUS.

Je cours exécuter ta volonté suprême;
Et sous tes étendarts à jamais réunir
Ceux qui mettent leur gloire à savoir t'obéir.



CATILINA;

SCÈNE III.

CATILINA, CÉSAR.

CATILINA.

EH bien, César, eh bien! toi de qui la fortune
Dès le tems de Sylla me fut toujours commune!
Toi, dont j'ai présagé les éclatans destins,
Toi né pour être un jour le premier des Romains,
N'es-tu donc aujourd'hui que le premier esclave
Du fameux plébéien qui t'irrite & te brave?
Tu le hais, je le sais, & ton œil pénétrant
Voit pour s'en affranchir ce que Rome entre-
prend.
Et tu balancerais? Et ton ardent courage
Craindrait de nous aider à sortir d'esclavage?
Des destins de la terre il s'agit aujourd'hui,
Et César souffrirait qu'on les changeât sans lui?
Quoi! n'es-tu plus jaloux du nom du grand
Pompée?
Ta haine pour Caton s'est-elle dissipée?
N'es-tu pas indigné de servir les autels,
Quand Cicéron préside au destin des mortels?
Quand l'obscur habitant des rives du Fibrêne
Siége au-dessus de toi sur la pourpre Romaine?
Souffriras-tu long-tems tous ces rois fastueux,
Cet heureux Lucullus, brigand voluptueux,
Fatigué de sa gloire, énervé de mollesse,
Un Crassus étonné de sa propre richesse,

Dont l'opulence avide osant nous insulter,
Asservirait l'état, s'il daignait l'acheter?
Ah! de quelque côté que tu jettes la vue,
Vois Rome turbulente, ou Rome corrompue.
Vois ces lâches vainqueurs en proie aux factions,
Disputer, dévorer le sang des nations.
Le monde entier t'appelle, & tu restes paisible!
Veux-tu laisser languir ce courage invincible!
De Rome qui te parle as-tu quelque pitié?
César est-il fidèle à ma tendre amitié?

CÉSAR.

Oui, si dans le sénat on te fait injustice;
César te défendra, compte sur mon service.
Je ne peux te trahir, n'exige rien de plus.

CATILINA.

Et tu bornerais là tes vœux irrésolus?
C'est à parler pour moi que tu peux te réduire!

CÉSAR.

J'ai pesé tes projets, je ne veux pas leur nuire;
Je peux leur applaudir, je n'y veux point entrer.

CATILINA.

J'entends, pour les heureux tu veux te déclarer.
Des premiers mouvemens spectateur immobile.
Tu veux ravir les fruits de la guerre civile,
Sur nos communs débris établir ta grandeur.

CÉSAR.

Non, je veux des dangers plus dignes de mon cœur.
Ma haine pour Caton, ma fière jalousie
Des lauriers dont Pompée est couvert en Asie,

Le crédit, les honneurs, l'éclat de Cicéron,
Ne m'ont déterminé qu'à surpasser leur nom.
Sur les rives du Rhin, de la Seine & du Tage,
La victoire m'appelle, & voilà mon partage.

CATILINA.

Commence donc par Rome, & songe que demain
J'y pourrais avec toi marcher en souverain.

CÉSAR.

Ton projet est bien grand, peut-être téméraire;
Il est digne de toi; mais pour ne te rien taire,
Plus il doit t'agrandir, moins il est fait pour moi.

CATILINA.

Comment?

CÉSAR.

Je ne veux pas servir ici sous toi.

CATILINA.

Ah, crois qu'avec César on partage sans peine.

CÉSAR.

On ne partage point la grandeur souveraine.
Va, ne te flatte pas que jamais à son char
L'heureux Catilina puisse enchaîner César.
Tu m'as vu ton ami, je le suis, je veux l'être:
Mais jamais mon ami ne deviendra mon maître.
Pompée en serait digne, & s'il l'ose tenter,
Ce bras levé sur lui l'attend pour l'arrêter.
Sylla dont tu reçus la valeur en partage,
Dont j'estime l'audace, & dont je hais la rage,
Sylla nous a réduits à la captivité.
Mais s'il ravit l'empire, il l'avait mérité.
Il soumit l'Hellespont, il fit trembler l'Euphrate
Il subjugua l'Asie, il vainquit Mithridate.

Qu'as-tu fait ? quels états, quels fleuves, quelles mers,
Quels rois par toi vaincus ont adoré nos fers ?
Tu peux avec le tems être un jour un grand homme ;
Mais tu n'as pas acquis le droit d'asservir Rome :
Et mon nom, ma grandeur, & mon autorité
N'ont point encor l'éclat & la maturité,
Le poids qu'exigerait une telle entreprise.
Je vois que tôt ou tard Rome sera soumise.
J'ignore mon destin ; mais si j'étais un jour
Forcé par les Romains de régner à mon tour,
Avant que d'obtenir une telle victoire,
J'étendrai, si je puis, leur empire & leur gloire ;
Je serai digne d'eux, & je veux que leurs fers
D'eux-mêmes respectés de lauriers soient couverts.

CATILINA.

Le moyen que je t'offre est plus aisé peut-être.
Qu'était donc ce Sylla qui s'est fait notre maître ?
Il avait une armée ; & j'en forme aujourd'hui ;
Il m'a fallu créer ce qui s'offrait à lui ;
Il profita des tems, & moi je les fais naître.
Je ne dis plus qu'un mot : il fut roi ; veux-tu l'être ?
Veux-tu de Cicéron subir ici la loi,
Vivre son courtisan, ou régner avec moi ?

CÉSAR.

Je ne veux l'un ni l'autre : il n'est pas tems de feindre.
J'estime Cicéron, sans l'aimer, ni le craindre.

Je t'aime, je l'avoue, & je ne te crains pas.
Divise le sénat, abaisse des ingrats,
Tu le peux, j'y consens; mais si ton ame aspire
Jusqu'à m'oser soumettre à ton nouvel empire,
Ce cœur sera fidèle à tes secrets desseins,
Et ce bras combattra l'ennemi des Romains.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

CATILINA *seul.*

AH! qu'il serve, s'il l'ose, au dessein qui m'anime,
Et s'il n'en est l'appui, qu'il en soit la victime.
Sylla voulait le perdre, il le connaissait bien.
Son génie en secret est l'ennemi du mien.
Je ferai ce qu'enfin Sylla craignit de faire.

SCÈNE V.

CATILINA, CÉTHÉGUS, LENTULUS-SURA.

SURA.

CÉSAR s'est-il montré favorable ou contraire?

CATILINA.

Sa stérile amitié nous offre un faible appui.
Il faut & nous servir, & nous venger de lui.

Nous avons des ſoutiens plus ſurs & plus fidelles.
Les voici ces héros vengeurs de nos querelles.

SCÈNE VI.

CATILINA, les Conjurés.

CATILINA.

VENEZ, noble Piſon, vaillant Autronius,
Intrépide Vargonte, ardent Statilius,
Vous tous braves guerriers de tout rang, de tout âge,
Des plus grands des humains redoutable aſſemblage;
Venez, vainqueurs des rois, vengeurs de citoyens,
Vous tous mes vrais amis, mes égaux, mes ſoutiens.
Encor quelques momens; un Dieu, qui vous ſeconde,
Va mettre entre vos mains la maîtreſſe du monde.
De trente nations malheureux conquérans,
La peine était pour vous, le fruit pour vos tyrans.
Vos mains n'ont ſubjugué Tigrane & Mithridate,
Votre ſang n'a rougi les ondes de l'Euphrate,
Que pour énorgueillir d'indignes ſénateurs,
De leurs propres appuis lâches perſécuteurs;
Grands par vos travaux ſeuls, & qui pour récompenſe
Vous permettaient de loin d'adorer leur puiſſance.
Le jour de la vengeance eſt arrivé pour vous.
Je ne propoſe point à votre fier courroux

Des travaux ſans périls & des meurtres ſans
gloire :
Vous pourriez dédaigner une telle victoire.
A vos cœurs généreux je promets des combats;
Je vois vos ennemis expirans ſous vos bras.
Entrez dans leurs palais; frappez, mettez en
cendre
Tout ce qui prétendra l'honneur de ſe défendre;
Mais ſur-tout qu'un concert unanime & parfait
De nos vaſtes deſſeins aſſure en tout l'effet.
A l'heure où je vous parle on doit ſaiſir Préneſte;
Des ſoldats de Sylla le redoutable reſte,
Par des chemins divers & des ſentiers obſcurs,
Du fond de la Toſcane avance vers ces murs.
Ils arrivent, je ſors, & je marche à leur tête.
Au dehors, au dedans, Rome eſt votre conquête.
Je combats Pétréius, & je m'ouvre en ces lieux,
Au pied du Capitole, un chemin glorieux.
C'eſt là que par les droits que vous donne la
guerre,
Nous montons en triomphe au trône de la terre,
A ce trône ſouillé par d'indignes Romains,
Mais lavé dans leur ſang, & vengé par vos mains.
Curius & les ſiens doivent m'ouvrir les portes.

(*Il s'arrête un moment, puis il s'adreſſe à un Conjuré.*)

Vous, des gladiateurs aurons-nous des cohortes?
Leur joignez-vous ſur-tout ces braves vétérans,
Qu'un odieux repos fatigua trop long-tems?

LENTULUS.

Je dois les amener, si-tôt que la nuit sombre
Cachera sous son voile & leur marche & leur nombre.
Je les armerai tous dans ce lieu retiré.

CATILINA.

Vous, du mont Célius êtes-vous assuré ?

STATILIUS.

Les gardes sont séduits, on peut tout entreprendre.

CATILINA.

Vous, au mont Aventin que tout soit mis en cendre.
Dès que de Mallius vous verrez les drapeaux,
De ce signal terrible allumez les flambeaux.
Aux maisons des proscrits que la mort soit portée.
La première victime à mes yeux présentée,
Vous l'avez tous juré, doit être Cicéron.
Immolez César même, oui César & Caton.
Eux morts, le sénat tombe, & nous sert en silence.
Déjà notre fortune aveugle la prudence ;
Dans ses murs, sous son temple, à ses yeux, sous ses pas,
Nous disposons en paix l'appareil du trépas.
Sur-tout avant le tems ne prenez point les armes.
Que la mort des tyrans précède les alarmes ;
Que Rome & Cicéron tombent du même fer ;
Que la foudre en grondant les frappe avec l'éclair.

Vous avez dans vos mains le destin de la terre ;
Ce n'est point conspirer, c'est déclarer la guerre,
C'est reprendre vos droits, & c'est vous ressaisir
De l'univers dompté qu'on osait vous ravir....

(*A Céthégus & à Lentulus-Sura.*)

Vous, de ces grands desseins les auteurs magnanimes,
Venez dans le sénat, venez voir vos victimes.
De ce consul encor nous entendrons la voix ;
Croyez qu'il va parler pour la dernière fois.
Et vous, dignes Romains, jurez par cette épée,
Qui du sang des tyrans sera bientôt trempée,
Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

MARTIAN.

Oui, nous le jurons tous par ce fer & par toi.

UN AUTRE CONJURÉ.

Périsse le sénat !

MARTIAN.

Périsse l'infidelle,
Qui pourra différer de venger ta querelle !
Si quelqu'un se repent, qu'il tombe sous nos coups !

CATILINA.

Allez, & cette nuit Rome entière est à vous.

Fin du second Acte.





ACTE III.



SCÈNE PREMIÈRE.

CATILINA, CÉTHÉGUS, Affranchis, MARTIAN, SEPTIME.

CATILINA.

Tout est-il prêt ? Enfin l'armée avance-t-elle ?

MARTIAN.

Oui, Seigneur, Mallius à ses sermens fidelle,
Vient entourer ces murs aux flammes destinés.
Au dehors, au dedans les ordres sont donnés.
Les Conjurés en foule au carnage s'excitent,
Et des moindres délais leurs courages s'irritent.
Prescrivez le moment où Rome doit périr.

CATILINA.

Si-tôt que du sénat vous me verrez sortir,
Commencez à l'instant nos sanglans sacrifices;
Que du sang des proscrits les fatales prémices
Consacrent sous vos mains ce redoutable jour.
Observez, Martian, vers cet obscur détour,
Si d'un consul trompé les ardens émissaires
Oseraient épier nos terribles mystères.

CÉTHÉGUS.

Peut-être avant le tems faudrait-il l'attaquer,
Au milieu du Sénat qu'il vient de convoquer,
Je vois qu'il prévient tout, & que Rome alarmée.....

CATILINA.

Prévient-il Mallius ? Prévient-il mon armée ?
Connaît-il mes projets ? Sait-il, dans son effroi,
Que Mallius n'agit, n'est armé que pour moi ?
Suis-je fait pour fonder ma fortune & ma gloire
Sur un vain brigandage, & non sur la victoire ?
Va, mes desseins sont grands, autant que mesurés;
Les soldats de Sylla sont mes vrais conjurés.
Quand des mortels obscurs, & de vils téméraires,
D'un complot mal tissu forment les nœuds vulgaires,
Un seul ressort qui manque à leurs piéges tendus,
Détruit l'ouvrage entier, & l'on n'y revient plus.
Mais des mortels choisis, & tels que nous le sommes,
Ces desseins si profonds, ces crimes des grands hommes,
Cette élite indomptable, & ce superbe choix
Des descendans de Mars & des vainqueurs des rois,
Tous ces ressorts secrets, dont la force assurée
Trompe de Cicéron la prudence égarée,
Un feu dont l'étendue embrase au même instant
Les Alpes, l'Apennin, l'aurore & le couchant,
Que Rome doit nourrir, que rien ne peut éteindre:
Voilà notre destin, dis-moi s'il est à craindre.

CÉTHÉGUS.

Sous le nom de César Prénefte eft-elle à nous ?

CATILINA.

C'eft là mon premier pas; c'eft un des plus grands coups,
Qu'au fénat incertain je porte en affurance.
Tandis que Nonnius tombe fous ma puiffance,
Tandis qu'il eft perdu, je fais femer le bruit,
Que tout ce grand complot par lui-même eft conduit.
La moitié du fénat croit Nonnius complice.
Avant qu'on délibère, avant qu'on s'éclairciffe,
Avant que ce fénat, fi lent dans fes débats,
Ait démêlé le piége où j'ai conduit fes pas,
Mon armée eft dans Rome, & la terre affervie.
Allez, que de ces lieux on enlève Aurélie,
Et que rien ne partage un fi grand intérêt.

SCÈNE II.

AURÉLIE, CATILINA, CÈTHÉGUS, &c.

AURÉLIE (*une lettre à la main.*)

Lis ton fort & le mien, ton crime & ton arrêt;
Voilà ce qu'on m'écrit.

CATILINA.

Quelle main téméraire?
Eh bien, je reconnais le feing de votre père.

AURÉLIE.

Lis . . . .

CATILINA *lit la lettre.*

« La mort trop long-tems a reſpecté mes jours ;
„ Une fille que j'aime en termine le cours.
„ Je ſuis trop bien puni dans ma triſte vieilleſſe ;
„ De cet hymen affreux qu'a permis ma faibleſſe.
„ Je ſais de votre époux les complots odieux.
„ Céſar qui nous trahit veut enlever Préneſte.
„ Vous avez partagé leur trahiſon funeſte.
„ Repentez-vous, ingrate, ou périſſez comme
„ eux. . . .
Mais comment Nonnius aurait-il pu connaître
Des ſecrets qu'un conſul ignore encor peut-être ?

CÉTHÉGUS.

Ce billet peut vous perdre.

CATILINA (*à Céthégus.*)

Il pourra nous ſervir.

(*à Aurélie.*)

Il faut tout vous apprendre, il faut tout éclaircir.
Je vais armer le monde, & c'eſt pour ma défenſe.
Vous, dans ce jour de ſang, marqué pour ma puiſſance,
Voulez-vous préférer un père à votre époux ?
Pour la dernière fois, dois-je compter ſur vous ?

AURÉLIE.

Tu m'avais ordonné le ſilence & la fuite ;
Tu voulais à mes pleurs dérober ta conduite ;
Eh bien, que prétends-tu ?

CATILINA.

Partez au même inſtant ;
Envoyez au conſul ce billet important.

J'ai mes raifons, je veux qu'il apprenne à connaître
Que Céfar eft à craindre, & plus que moi peut-être :
Je n'y fuis point nommé ; Céfar eft accufé,
C'eft ce que j'attendais ; tout le refte eft aifé.
Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre.
Ne rentrez avec lui dans ces murs abhorrés,
Que quand j'en ferai maître, & quand vous régnerez.
Notre hymen eft fecret, je veux qu'on le publie
Au milieu de l'armée, aux yeux de l'Italie.
Je veux que votre père, humble dans fon courroux,
Soit le premier fujet qui tombe à vos genoux.
Partez, daignez me croire, & laiffez-vous conduire,
Laiffez-moi mes dangers, ils doivent me fuffire ;
Et ce n'eft pas à vous de partager mes foins.
Vainqueur & couronné, cette nuit je vous joins.

AURÉLIE.

Tu vas ce jour dans Rome ordonner le carnage?

CATILINA.

Oui, de nos ennemis je vais punir la rage.
Tout eft prêt, on m'attend.

AURÉLIE.

Commence donc par moi,
Commence par ce meurtre, il eft digne de toi :
Barbare, j'aime mieux, avant que tout périffe,
Expirer par tes mains, que vivre ta complice.

CATILINA.

Qu'au nom de nos liens votre esprit raffermi.....

CÉTHÉGUS.

Ne désespérez point un époux, un ami.
Tout vous est confié, la carrière est ouverte;
Et reculer d'un pas, c'est courir à sa perte.

AURÉLIE.

Ma perte fut certaine au moment où mon cœur
Reçut de vos conseils le poison séducteur;
Quand j'acceptai sa main, quand je fus abusée,
Attachée à son sort, victime méprisée;
Vous pensez que mes yeux timides, consternés,
Respecteront toujours vos complots forcenés!
Malgré moi sur vos pas vous m'avez su conduire.
J'aimais; il fut aisé, cruels, de me séduire!
Et c'est un crime affreux, dont on doit vous punir,
Qu'à tant d'atrocités l'amour ait pu servir.
Dans mon aveuglement, que ma raison déplore,
Ce reste de raison m'éclaire au moins encore.
Il fait rougir mon front de l'abus détesté
Que vous avez tous fait de ma crédulité.
L'amour me fit coupable, & je ne veux plus l'être;
Je ne veux point servir les attentats d'un maître;
Je renonce à mes vœux, à ton crime, à ta foi;
Mes mains, mes propres mains s'armeront contre toi.
Frappe & traîne dans Rome embrasée & fumante,
Pour ton premier exploit, ton épouse expirante.
Fais périr avec moi l'enfant infortuné,
Que les Dieux en courroux à mes vœux ont donné;
Et couvert de son sang, libre dans ta furie,
Barbare, assouvis-toi du sang de ta patrie.

CATILINA.

C'eſt donc là ce grand cœur, & qui me fut ſoumis!
Ainſi vous vous rangez parmi mes ennemis ?
Ainſi dans la plus juſte & la plus noble guerre,
Qui jamais décida du deſtin de la terre,
Quand je brave un conſul, & Pompée & Caton,
Mes plus grands ennemis ſeront dans ma maiſon ?
Les préjugés romains de votre faible père,
Arment contre moi-même une épouſe ſi chère !
Et vous mêlez enfin la menace à l'effroi !

AURÉLIE.

Je menace le crime..... & je tremble pour toi.
Dans mes emportemens vois encor ma tendreſſe;
Frémis d'en abuſer, c'eſt ma ſeule faibleſſe.
Crains.....

CATILINA.

Cet indigne mot n'eſt pas fait pour mon cœur.
Ne me parlez jamais de paix ni de terreur:
C'eſt aſſez m'offenſer. Écoutez, je vous aime;
Mais ne préſumez pas que m'oubliant moi-même,
J'immole à mon amour ces amis généreux,
Mon parti, mes deſſeins & l'Empire avec eux.
Vous n'avez pas oſé regarder la couronne.
Jugez de mon amour, puiſque je vous pardonne;
Mais ſachez.....

AURÉLIE.

La couronne où tendent tes deſſeins;
Cet objet du mépris du reſte des Romains,
Va, je l'arracherai ſur mon front affermie,
Comme un ſigne inſultant d'horreur & d'infamie.

Quoi, tu m'aimes assez pour ne te pas venger,
Pour ne me punir pas de t'oser outrager,
Pour ne pas ajouter ta femme à tes victimes ?
Et moi, je t'aime assez pour arrêter tes crimes.
Et je cours....

SCÈNE III.

CATILINA, CÉTHÉGUS, LENTULUS-SURA, AURÉLIE, &c.

SURA.

C'EN est fait, & nous sommes perdus;
Nos amis sont trahis, nos projets confondus.
Préneste entre nos mains n'a point été remise;
Nonnius vient dans Rome, il sait notre entreprise.
Un de nos confidens dans Préneste arrêté
A subi les tourmens, & n'a pas résisté.
Nous avons trop tardé, rien ne peut nous défendre.
Nonnius au Sénat vient accuser son gendre.
Il va chez Cicéron qui n'est que trop instruit.

AURÉLIE.

Eh bien, de tes forfaits tu vois quel est le fruit.
Voilà ces grands desseins, où j'aurais dû souscrire,
Ces destins de Sylla, ce trône, cet Empire!
Es-tu désabusé ? tes yeux sont-ils ouverts ?

CATILINA (*après un moment de silence.*)

Je ne m'attendais pas à ce nouveau revers.
Mais,... me trahiriez-vous ?

AURÉLIE.

Je le devrais peut-être.
Je devrais servir Rome, en la vengeant d'un traître?
Nos Dieux m'en avoûraient. Je ferai plus; je veux
Te rendre à ton pays, & nous sauver tous deux.
Ce cœur n'a pas toujours la faiblesse en partage.
Je n'ai point tes fureurs, mais j'aurai ton courage;
L'amour en donne au moins. J'ai prévu le danger,
Ce danger est venu, je vais le partager.
Je vais trouver mon père; il faudra que j'obtienne
Qu'il m'arrache la vie, ou qu'il sauve la tienne.
Il m'aime, il est facile, il craindra devant moi
D'armer le désespoir d'un gendre tel que toi.
J'irai parler de paix à Cicéron lui-même.
Ce Consul qui te craint, ce Sénat où l'on t'aime,
Où César te soutient, où ton nom est puissant,
Se tiendront trop heureux de te croire innocent.
On pardonne aisément à ceux qui sont à craindre.
Repens-toi seulement; mais repens-toi sans feindre:
Il n'est que ce parti quand on est découvert.
Il blesse ta fierté, mais tout autre te perd.
Et je te donne au moins, quoi qu'on puisse entreprendre,
Le tems de quitter Rome, ou d'oser t'y défendre.
Plus de reproche ici sur tes complots pervers;
Coupable, je t'aimais; malheureux, je te sers:
Je mourrai pour sauver & tes jours & ta gloire.
Adieu. Catilina doit apprendre à me croire:
Je l'avais mérité.

CATILINA (*l'arrêtant.*)

Que faire, & quel danger?
Écoutez... le sort change, il me force à changer...
Je me rends.... je vous cède.... il faut vous satisfaire....
Mais... songez qu'un époux est pour vous plus qu'un père,
Et que dans le péril dont nous sommes pressés,
Si je prends un parti, c'est vous qui m'y forcez.

AURÉLIE.

Je me charge de tout, fût-ce encor de ta haine.
Je te sers, c'est assez. Fille, épouse & Romaine,
Voilà tous mes devoirs, je les suis; & le tien
Est d'égaler un cœur aussi pur que le mien.

SCÈNE IV.

CATILINA, CÉTHÉGUS, Affranchis; LENTULUS-SURA.

SURA.

EST-CE Catilina que nous venons d'entendre?
N'es-tu de Nonnius que le timide gendre?
Esclave d'une femme, & d'un seul mot troublé,
Ce grand cœur s'est rendu si-tôt qu'elle a parlé.

CÉTHÉGUS.

Non, tu ne peux changer, ton génie invincible
Animé par l'obstacle, en sera plus terrible.
Sans ressource à Préneste, accusés au Sénat,
Nous pourrions être encor les maîtres de l'état

Nous le ferions trembler, même dans les supplices.
Nous avons trop d'amis, trop d'illustres complices,
Un parti trop puissant, pour ne pas éclater.

SURA.

Mais avant le signal on peut nous arrêter.
C'est lorsque dans la nuit le Sénat se sépare,
Que le parti s'assemble, & que tout se déclare.
Que faire !

CÉTHÉGUS (*à Catilina.*)

Tu te tais, & tu frémis d'effroi ?

CATILINA.

Oui, je frémis du coup que mon sort veut de moi.

SURA.

J'attends peu d'Aurélie, & dans ce jour funeste,
Vendre cher notre vie, est tout ce qui nous reste.

CATILINA.

Je compte les momens, & j'observe les lieux.
Aurélie en flattant ce vieillard odieux,
En le baignant de pleurs, en lui demandant grace,
Suspendra pour un tems sa course & sa menace.
Cicéron que j'alarme est ailleurs arrêté;
C'en est assez, amis, tout est en sûreté.
Qu'on transporte soudain les armes nécessaires;
Armez tout, affranchis, esclaves & sicaires;
Débarrassez l'amas de ces lieux souterrains;
Et qu'il en reste encore assez pour mes desseins.
Vous, fidèle affranchi ! brave & prudent Septime,
Et vous cher Martian, qu'un même zèle anime,
Observez Aurélie, observez Nonnius:
Allez, & dans l'instant qu'ils ne se verront plus,

Abordez-le en secret de la part de sa fille ;
Peignez-lui son danger, celui de sa famille ;
Attirez-le en parlant vers ce détour obscur,
Qui conduit au chemin de Tibur & d'Anxur :
La saisissant tous tous deux le moment favorable,
Vous.... Ciel, que vois-je ?

SCÈNE V.

CICÉRON, *les précédens.*

CICÉRON.

ARRÊTE, audacieux coupable ;
Où portes-tu tes pas ? Vous, Céthégus, parlez....
Sénateurs, affranchis, qui vous a rassemblés ?

CATILINA.

Bientôt dans le Sénat nous pourrons te l'apprendre.

CÉTHÉGUS.

De ta poursuite vaine on saura s'y défendre.

SURA.

Nous verrons si toujours prompt à nous outrager,
Le fils de Tullius nous ose interroger.

CICÉRON.

J'ose au moins demander qui sont ces téméraires ;
Sont-ils ainsi que vous des Romains consulaires,
Que la loi de l'état me force à respecter,
Et que le sénat seul ait le droit d'arrêter ?
Qu'on les charge de fers, allez, qu'on les entraîne.

CATILINA.

C'eſt donc toi qui détruis la liberté romaine ?
Arrêter des Romains ſur tes lâches ſoupçons !

CICÉRON.

Ils ſont de ton conſeil, & voilà mes raiſons.
Vous-même, frémiſſez. Licteurs, qu'on m'obéiſſe.
(On emmène Septime & Martian.)

CATILINA.

Implacable ennemi, pourſuis ton injuſtice;
Abuſe de ta place & profite du tems.
Il faudra rendre compte, & c'eſt où je t'attends.

CICÉRON.

Qu'on faſſe à l'inſtant même interroger ces traîtres.
Vas, je pourrai bientôt traiter ainſi leurs maîtres.
J'ai mandé Nonnius, il ſait tous tes deſſeins.
J'ai mis Rome en défenſe, & Préneſte en mes mains.
Nous verrons qui des deux emporte la balance,
Ou de ton artifice, ou de ma vigilance.
Je ne te parle plus ici de repentir;
Je parle de ſupplice, & veux t'en avertir.
Avec les aſſaſſins, ſur qui tu te repoſes,
Viens t'aſſeoir au Sénat; & ſuis-moi, ſi tu l'oſes.



SCÈNE VI.

CATILINA, CÉTHÉGUS, LENTULUS-SURA.

CÉTHÉGUS.

FAUT-IL donc fuccomber fous les puiffans efforts
D'un bras habile & prompt, qui rompt tous nos refforts ?
Faut-il qu'à Cicéron le fort nous facrifie ?

CATILINA.

Jufqu'au dernier moment ma fureur le défie.
C'eft un homme alarmé, que fon trouble conduit,
Qui cherche à tout apprendre, & qui n'eft pas inftruit :
Nos amis arrêtés vont accroître fes peines ;
Ils fauront l'éblouir de clartés incertaines.
Dans ce billet fatal Céfar eft accufé.
Le Sénat en tumulte eft déjà divifé.
Manlius & l'armée aux portes vont paraître.
Vous m'avez cru perdu ; marchez, & je fuis maître.

SURA.

Nonnius du Conful éclaircit les foupçons.

CATILINA.

Il ne le verra pas ; c'eſt moi qui t'en réponds.
Marchez, dis-je, au Sénat, parlez en aſſurance ;
Et laiſſez-moi le ſoin de remplir ma vengeance.
Allons... Où vais-je ?

CÉTHÉGUS.

Eh bien ?

CATILINA.

Aurélie ! ah grands Dieux !
Qu'allez-vous ordonner de ce cœur furieux ?
Écartez-la ſur-tout. Si je la vois paraître,
Tout prêt à vous ſervir je tremblerai peut-être.

Fin du troiſième Acte.



ACTE IV.



ACTE IV.



SCÈNE PREMIÈRE.

*Le théâtre doit représenter le lieu préparé pour le Sénat. Cette salle laisse voir une partie de la galerie qui conduit du palais d'*Aurélie *au temple de* Tellus. *Un double rang de siéges forme un cercle dans cette salle ; le siége de* Cicéron *plus élevé est au milieu.*

CÉTHÉGUS, LENTULUS-SURA
(*rétirés vers le devant.*)

SURA.

Tous ces pères de Rome au Sénat appelés,
Incertain de leur sort, & de soupçons troublés,
Ces monarques tremblans tardent bien à paraître.

CÉTHÉGUS.

L'oracle des Romains, ou qui du moins croit l'être,
Dans d'impuissans travaux sans relâche occupé,
Interroge Septime, & par ses soins trompé,
Il a retardé tout par ses fausses alarmes.

SURA.

Plût au ciel que déjà nous eussions pris les armes !

Je crains, je l'avoûrai, cet esprit du Sénat;
Ces préjugés sacrés de l'amour de l'état,
Cet antique respect, & cette idolâtrie,
Que réveille en tous tems le nom de la patrie.

CÉTHÉGUS.

La patrie est un nom sans force & sans effet;
On le prononce encor, mais il n'a plus d'objet.
Le fanatisme usé des siècles héroïques
Se conserve, il est vrai, dans des ames stoïques;
Le reste est sans vigueur, ou fait des vœux pour nous;
Cicéron respecté n'a fait que des jaloux;
Caton est sans crédit; César nous favorise.
Défendons-nous ici, Rome sera soumise.

SURA.

Mais si Catilina, par sa femme séduit,
De tant de nobles soins nous ravissait le fruit!
Tout homme a sa faiblesse, & cette ame hardie
Reconnaît en secret l'ascendant d'Aurélie.
Il l'aime, il la respecte, il pourra lui céder.

CÉTHÉGUS.

Sois sûr qu'à son amour il saura commander.

SURA.

Mais tu l'as vu frémir; tu sais ce qu'il en coûte,
Quand de tels intérêts....

CÉTHÉGUS (*en le tirant à part.*)

Caton approche, écoute.

(*Lentulus & Céthégus s'asseyent à un bout de la salle.*)



SCÈNE II.

CATON *entre au Sénat avec* LUCULLUS, CRASSUS, FAVONIUS, CLODIUS, MURÉNA, CÉSAR, CATULLUS, MARCELLUS, &c.

CATON (*en regardant les deux conjurés.*)

Lucullus, je me trompe, ou ces deux confidens
S'occupent en fecret de foins trop importans.
Le crime eft fur leur front, qu'irrite ma préfence.
Déjà la trahifon marche avec arrogance.
Le Sénat qui la voit cherche à diffimuler.
Le démon de Sylla femble nous aveugler.
L'ame de ce tyran dans le Sénat refpire.

CÉTHÉGUS.

Je vous entends affez, Caton, qu'ofez-vous dire?

CATON (*en s'affeyant, tandis que les autres prennent place.*)

Que les Dieux du Sénat, les Dieux de Scipion,
Qui contre toi, peut-être, ont infpiré Caton,
Permettent quelquefois les attentats des traîtres;
Qu'ils ont à des tyrans affervi nos ancêtres;
Mais qu'ils ne mettront pas en de pareilles mains
La maîtreffe du monde & le fort des humains.
J'ofe encor ajouter, que fon puiffant génie,
Qui n'a pu qu'une fois fouffrir la tyrannie,

Pourra dans Céthégus, & dans Catilina,
Punir tous les forfaits qu'il permit à Sylla.

CÉSAR.

Caton, que faites-vous? Et quel affreux langage!
Toujours votre vertu s'explique avec outrage.
Vous révoltez les cœurs, au lieu de les gagner.

(*César s'assied.*)

CATON *à César.*

Sur les cœurs corrompus vous cherchez à régner.
Pour les séditieux César toujours facile,
Conserve en nos périls un courage tranquille.

CÉSAR.

Caton, il faut agir dans les jours des combats;
Je suis tranquille ici, ne vous en plaignez pas.

CATON.

Je plains Rome, César, & je la vois trahie.
Ô ciel, pourquoi faut-il qu'aux climats de l'Asie
Pompée en ces périls soit encor arrêté?

CÉSAR.

Quand César est pour vous, Pompée est regretté?

CATON.

L'amour de la patrie anime ce grand homme.

CÉSAR.

Je lui dispute tout, jusqu'à l'amour de Rome.

SCÈNE III.

CICÉRON *arrivant avec précipitation, tous les Sénateurs se lèvent.*

AH ! dans quels vains débats perdez-vous ces
instans ?
Quand Rome à son secours appelle ses enfans,
Qu'elle vous tend les bras, & que ses sept collines
Se couvrent à vos yeux de meurtres & de ruines,
Qu'on a déjà donné le signal des fureurs,
Qu'on a déjà versé le sang des Sénateurs ?

LUCULLUS.

Ô ciel !

CATON.

Que dites-vous ?

CICÉRON *debout.*

J'avais d'un pas rapide
Guidé des chevaliers la cohorte intrépide,
Assuré des secours aux postes menacés,
Armé les citoyens avec ordre placés.
J'interrogeais chez moi ceux qu'en ce trouble
extrême,
Aux yeux de Céthégus, j'avais surpris moi-même.
Nonnius, mon ami, ce vieillard généreux,
Cet homme incorruptible, en ces tems malheu-
reux,
Pour sauver Rome & vous arrive de Préneste.
Il venait m'éclairer dans ce trouble funeste,

M'apprendre jufqu'aux noms de tous les conjurés,
Lorfque de notre fang deux monftres altérés,
A coups précipités, frappent ce cœur fidèle,
Et font périr en lui tout le fruit de mon zèle;
Il tombe mort. On court, on vole, on les pourfuit;
Le tumulte, l'horreur, les ombres de la nuit,
Le peuple qui fe preffe, & qui fe précipite,
Leurs complices enfin favorifent leur fuite.
J'ai faifi l'un des deux, qui le fer à la main,
Égaré, furieux, fe frayait un chemin.
Je l'ai mis dans les fers, & j'ai fu que ce traître
Avait Catilina pour complice & pour maître.

(*Cicéron s'affied avec le Sénat.*)

SCÈNE IV.

CATILINA *debout entre* CATON & CÉSAR.
(CÉTHÉGUS *eft auprès de Céfar, le Sénat affis.*)

OUI, Sénat, j'ai tout fait, & vous voyez la main
Qui de votre ennemi vient de percer le fein.
Oui, c'eft Catilina qui venge la patrie,
C'eft moi qui d'un perfide ai terminé la vie.

CICÉRON.

Toi, fourbe, toi, barbare?

CATON.

Ofes-tu te vanter?..

CÉSAR,

Nous pourrons le punir, mais il faut l'écouter.

CÉTHÉGUS.

Parle, Catilina, parle & force au silence,
De tous tes ennemis l'audace & l'éloquence.

CICÉRON.

Romains, où sommes-nous ?

CATILINA.

Dans les tems du malheur,
Dans la guerre civile, au milieu de l'horreur,
Parmi l'embrasement qui menace le monde,
Parmi des ennemis qu'il faut que je confonde.
Les neveux de Sylla séduits par ce grand nom,
Ont osé de Sylla montrer l'ambition.
J'ai vu la liberté dans les cœurs expirante,
Le sénat divisé, Rome dans l'épouvante,
Le désordre en tous lieux, & sur-tout Cicéron
Semant ici la crainte, ainsi que le soupçon.
Peut-être il plaint des maux dont Rome est affligée:
Il vous parle pour elle, & moi je l'ai vengée.
Par un coup effrayant, je lui prouve aujourd'hui,
Que Rome & le sénat me sont plus chers qu'à lui.
Sachez que Nonnius était l'ame invisible,
L'esprit qui gouvernait ce grand corps si terrible,
Ce corps de conjurés, qui des monts Apennins
S'étend jusqu'où finit le pouvoir des Romains.
Les momens étaient chers, & les périls extrêmes.
Je l'ai su, j'ai sauvé l'état, Rome & vous-mêmes.
Ainsi par un soldat fut puni Spurius;
Ainsi les Scipions ont immolé Gracchus.

Qui m'osera punir d'un si juste homicide ?
Qui de vous peut encor m'accuser ?

CICÉRON.

Moi, perfide,
Moi, qu'un Catilina se vante de sauver,
Moi qui connais ton crime, & qui vais le prouver.
Que ces deux affranchis viennent se faire entendre.
Sénat, voici la main qui mettait Rome en cendre;
Sur un père de Rome il a porté ses coups;
Et vous souffrez qu'il parle, & qu'il s'en vante à vous ?
Vous souffrez qu'il vous trompe, alors qu'il vous opprime ?
Qu'il fasse insolemment des vertus de son crime ?

CATILINA.

Et vous souffrez, Romains, que mon accusateur
Des meilleurs citoyens soit le persécuteur ?
Apprenez des secrets que le consul ignore,
Et profitez-en tous, s'il en est tems encore.
Sachez qu'en son palais, & presque sous ces lieux.
Nonnius enfermait l'amas prodigieux
De machines, de traits, de lances & d'épées,
Que dans des flots de sang Rome doit voir trempées.
Si Rome existe encor, amis, si vous vivez,
C'est moi, c'est mon audace à qui vous le devez.
Pour prix de mon service approuvez mes alarmes;
Sénateurs, ordonnez qu'on saisisse ces armes.

CICÉRON *aux licteurs.*

Courez chez Nonnius, allez, & qu'à nos yeux,
On amène ſa fille en ces auguſtes lieux.
Tu trembles à ce nom ?

CATILINA.

Moi, trember ? je mépriſe
Cette reſſource indigne où ta haine s'épuiſe.
Sénat, le péril croît, quand vous délibérez.
Eh bien, ſur ma conduite êtes-vous éclairés ?

CICÉRON.

Oui, je le ſuis, Romains, je le ſuis ſur ſon crime.
Qui de vous peut penſer qu'un vieillard magnanime
Ait formé de ſi loin ce redoutable amas,
Ce dépôt des forfaits & des aſſaſſinats ?
Dans ta propre maiſon ta rage induſtrieuſe
Craignait de mes regards la lumière odieuſe.
De Nonnius trompé tu choiſis le palais,
Et ton noir artifice y cacha tes forfaits.
Peut-être as-tu ſéduit ſa malheureuſe fille.
Ah, cruel, ce n'eſt pas la première famille,
Où tu portas le trouble, & le crime, & la mort.
Tu traites Rome ainſi : c'eſt donc là notre ſort !
Et tout couvert d'un ſang qui demande vengeance,
Tu veux qu'on t'applaudiſſe, & qu'on te récompenſe.
Artiſan de la guerre, affreux conſpirateur,
Meurtrier d'un vieillard, & calomniateur,
Voilà tout ton ſervice, & tes droits & tes titres.
O vous des nations jadis heureux arbitres,

Attendez-vous ici, sans force & sans secours,
Qu'un tyran forcené dispose de vos jours?
Fermerez-vous les yeux au bord des précipices?
Si vous ne vous vengez, vous êtes ses complices.
Rome ou Catilina doit périr aujourd'hui.
Vous n'avez qu'un moment; jugez entre elle & lui.

CÉSAR.

Un jugement trop prompt est souvent sans justice.
C'est la cause de Rome, il faut qu'on l'éclaircisse.
Aux droits de nos égaux est-ce à nous d'attenter?
Toujours dans ses pareils il faut se respecter.
Trop de sévérité tient de la tyrannie.

CATON.

Trop d'indulgence ici tient de la perfidie.
Quoi, Rome est d'un côté, de l'autre un assassin,
C'est Cicéron qui parle, & l'on est incertain?

CÉSAR.

Il nous faut une preuve, on n'a que des alarmes.
Si l'on trouve en effet ces parricides armes,
Et si de Nonnius le crime est avéré,
Catilina nous sert, & doit être honoré.

(*A Catilina.*)

Tu me connais, en tout je te tiendrai parole.

CICÉRON.

Ô Rome! ô ma patrie, ô Dieux du Capitole!
Ainsi d'un scélérat un héros est l'appui!
Agissez-vous pour vous, en nous parlant pour lui?
César, vous m'entendez, & Rome trop à plaindre
N'aura donc désormais que ses enfans à craindre!

CLODIUS.

Rome eſt en ſureté, Céſar eſt citoyen.
Qui peut avoir ici d'autre avis que le ſien ?

CICÉRON.

Clodius, achevez : que votre main ſeconde
La main qui prépara la ruïne du monde.
C'en eſt trop, je ne vois dans ces murs menacés
Que conjurés ardens & citoyens glacés.
Catilina l'emporte, & ſa tranquille rage
Sans crainte & ſans danger médite le carnage.
Au rang des Sénateurs il eſt encor admis ;
Il proſcrit le Sénat, & s'y fait des amis ;
Il dévore des yeux le fruit de tous ſes crimes :
Il vous voit, vous menace, & marque ſes victimes :
Et lorſque je m'oppoſe à tant d'énormités,
Céſar parle de droits & de formalités ;
Clodius à mes yeux de ſon parti ſe range ;
Aucun ne veut ſouffrir que Cicéron le venge.
Nonnius par ce traître eſt mort aſſaſſiné.
N'avons-nous pas ſur lui le droit qu'il s'eſt donné ?
Le devoir le plus ſaint, la loi la plus chérie,
Eſt d'oublier la loi pour ſauver la patrie.
Mais vous n'en avez plus.



SCÈNE V.

Le Sénat, AURÉLIE.

O VOUS facrés vengeurs,
Demi-Dieux fur la terre, & mes feuls protecteurs :
Conful, augufte appui, qu'implore l'innocence ;
Mon père par ma voix vous demande vengeance.
J'ai retiré ce fer enfoncé dans fon flanc.

(*En voulant fe jeter aux pieds de Cicéron qui la relève.*)

Mes pleurs mouillent vos pieds arrofés de fon fang.
Secourez-moi, vengez ce fang qui fume encore,
Sur l'infame affaffin que ma douleur ignore.

CICÉRON (*en montrant Catilina.*)

Le voici.

AURÉLIE.

Dieux !

CICÉRON.

C'eft lui, lui qui l'affaffina ;
Qui s'en ofe vanter.

AURÉLIE.

O ciel, Catilina,
L'ai-je bien entendu ? Quoi, monftre fanguinaire,
Quoi, c'eft toi, c'eft ta main qui maffacra mon père !

(*Des licteurs la soutiennent.*)

CATILINA *se tournant vers Céthégus, & se jetant éperdu entre ses bras.*

Quel spectacle, grands Dieux ! Je suis trop bien puni.

CÉTHÉGUS.

A ce fatal objet quel trouble t'a saisi ?
Aurélie à nos pieds vient demander vengeance :
Mais si tu servis Rome, attends ta récompense.

CATILINA *se tournant vers Aurélie.*

Aurélie, il est vrai.... qu'un horrible devoir....
M'a forcé... Respectez mon cœur, mon désespoir...
Songez qu'un nœud plus saint & plus inviolable....

SCÈNE VI.

Le Sénat, AURÉLIE, le Chef des Licteurs.

LE CHEF DES LICTEURS.

SEIGNEUR, on a saisi ce dépôt formidable.

CICÉRON.

Chez Nonnius ?

LE CHEF.

Chez lui. Ceux qui sont arrêtés
N'accusent que lui seul de tant d'iniquités.

AURÉLIE.

Ô comble de la rage & de la calomnie !
On lui donne la mort : on veut flétrir sa vie !
Le cruel dont la main porta sur lui les coups....

CICÉRON.

Achevez.

AURÉLIE.

Juftes Dieux, où me réduifez-vous ?

CICÉRON.

Parlez; la vérité dans ce jour doit paraître.
Vous gardez le filence à l'afpect de ce traître.
Vous baiffez devant lui vos yeux intimidés.
Il frémit devant vous. Achevez, répondez.

AURÉLIE.

Ah ! je vous ai trahis; c'eft moi qui fuis coupable.

CATILINA.

Non, vous ne l'êtes point. . .

AURÉLIE.

Va, monftre impitoyable;
Va, ta pitié m'outrage, elle me fait horreur.
Dieux ! j'ai trop tard connu ma déteftable erreur.
Sénat, j'ai vu le crime, & j'ai tu les complices;
Je demandais vengeance, il me faut des fupplices.
Ce jour menace Rome, & vous, & l'univers.
Ma faibleffe a tout fait, & c'eft moi qui vous perds.
Traître, qui m'as conduite à travers tant d'abîmes,
Tu forças ma tendreffe à fervir tous tes crimes.
Périffe, ainfi que moi, le jour, l'horrible jour,
Où ta rage a trompé mon innocent amour !
Ce jour où malgré moi fecondant ta furie,
Fidèle à mes fermens, perfide à ma patrie,
Conduifant Nonnius à cet affreux trépas,
Et pour mieux l'égorger le preffant dans mes bras,
J'ai préfenté fa tête à ta main fanguinaire !

(*Tandis qu'Aurélie parle au bout du théâtre, Cicéron est assis plongé dans la douleur.*)

Murs sacrés, Dieux vengeurs, Sénat, mânes d'un père,
Romains, voilà l'époux dont j'ai suivi la loi,
Voilà votre ennemi... Perfide, imite-moi.

(*Elle se frappe.*

CATILINA.

Où suis-je ? malheureux !

CATON.

Ô jour épouvantable !

CICÉRON *se levant.*

Jour trop digne en effet d'un siècle si coupable !

AURÉLIE.

Je devais... un billet remis entre vos mains...
Consul... de tous côtés je vois vos assassins...
Je me meurs...

(*On emmène Aurélie.*)

CICÉRON.

S'il se peut, qu'on la secoure, Aufide;
Qu'on cherche cet écrit. En est-ce assez, perfide ?
Sénateurs, vous tremblez, vous ne vous joignez pas,
Pour venger tant de sang, & tant d'assassinats ?
Il vous impose encor. Vous laissez impunie
La mort de Nonnius, & celle d'Aurélie ?

CATILINA.

Va, toi-même as tout fait; c'est ton inimitié
Qui me rend dans ma rage un objet de pitié :
Toi, dont l'ambition de la mienne rivale,
Dont la fortune heureuse à mes destins fatale,

M'entraîna dans l'abîme où tu me vois plongé.
Tu causas mes fureurs, mes fureurs t'ont vengé.
J'ai haï ton génie, & Rome qui l'adore;
J'ai voulu ta ruine, & je la veux encore.
Je vengerai sur toi tout ce que j'ai perdu:
Ton sang paiera ce sang à tes yeux répandu:
Meurs en craignant la mort, meurs de la mort d'un traître,
D'un esclave échappé que fait punir son maître.
Que tes membres sanglans dans ta tribune épars,
Des inconstans Romains repaissent les regards.
Voilà ce qu'en partant ma douleur & ma rage
Dans ces lieux abhorrés te laisse pour présage;
C'est le sort qui t'attend, & qui va s'accomplir,
C'est l'espoir qui me reste, & je cours le remplir.

CICÉRON.

Qu'on saisisse ce traître.

CÉTHÉGUS.

En as-tu la puissance?

SURA.

Oses-tu prononcer, quand le Sénat balance?

CATILINA.

La guerre est déclarée; amis, suivez mes pas.
C'en est fait; le signal vous appelle aux combats.
Vous, sénat incertain, qui venez de m'entendre,
Choisissez à loisir le parti qu'il faut prendre.

(*Il sort avec quelques Sénateurs de son parti.*)

CICÉRON.

Eh bien, choisissez donc, vainqueurs de l'univers,
De commander au monde, ou de porter des fers.
Ô grandeur des Romains, ô majesté flétrie!
Sur le bord du tombeau, réveille-toi, patrie!

Lucullus, Muréna, César même, écoutez :
Rome demande un chef en ces calamités ;
Gardons l'égalité pour des tems plus tranquilles :
Les Gaulois sont dans Rome, il vous faut des Camilles :
Il faut un dictateur, un vengeur, un appui :
Qu'on nomme le plus digne, & je marche sous lui.

SCÈNE VII.

LE SÉNAT, le Chef des Licteurs.

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, en secourant la mourante Aurélie ;
Que nos soins vainement rappelaient à la vie,
J'ai trouvé ce billet par son père adressé.

CICÉRON *lisant.*

Quoi, d'un danger plus grand l'état est menacé !
„ César qui nous trahit veut enlever Préneste. „
Vous, César, vous trempiez dans ce complot funeste !
Lisez, mettez le comble à des malheurs si grands.
César, étiez-vous fait pour servir des tyrans !

CÉSAR.

J'ai lu, je suis Romain, notre perte s'annonce.
Le danger croît, j'y vole, & voilà ma réponse.
(*Il sort.*)

CATON.

Sa réponse est douteuse, il est trop leur appui.

CICÉRON.

Marchons, fervons l'état, contre eux & contre lui.

(*A une partie des Sénateurs*)

Vous, fi les derniers cris d'Aurélie expirante,
Ceux du monde ébranlé, ceux de Rome fan-glante,
Ont réveillé dans vous l'efprit de vos aïeux,
Courez au Capitole, & défendez vos Dieux:
Du fier Catilina foutenez les approches.
Je ne vous ferai point d'inutiles reproches,
D'avoir pu balancer entre ce monftre & moi.

(*A d'autres Sénateurs.*)

Vous, fénateurs blanchis dans l'amour de la loi,
Nommez un chef enfin, pour n'avoir point de maîtres;
Amis de la vertu, féparez-vous des traîtres.

(*Le fénateurs fe féparent de Céthégus & de Lentulus-Sura.*)

Point d'efprit de parti, de fentimens jaloux:
C'eft par là que jadis Sylla régna fur nous.
Je vole en tous les lieux où vos dangers m'appellent,
Où de l'embrafement les flammes étincellent.
Dieux, animez ma voix, mon courage & mon bras!
Et fauvez les Romains, duffent-ils être ingrats.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.



SCÈNE PREMIÈRE.

CATON, & une partie des Sénateurs *debout en habit de guerre.*

CLODIUS *à Caton.*

Quoi! lorſque défendant cette enceinte ſacrée,
A peine aux factieux nous en fermons l'entrée,
Quand par-tout le ſénat s'expoſant au danger,
Aux ordres d'un Samnite a daigné ſe ranger;
Cet altier plébéien nous outrage & nous brave:
Il ſert un peuple libre, & le traite en eſclave!
Un pouvoir paſſager eſt à peine en ſes mains,
Il oſe en abuſer, & contre des Romains!
Contre ceux dont le ſang a coulé dans la guerre!
Les cachots ſont remplis des vainqueurs de la terre;
Et cet homme inconnu, ce fils heureux du ſort
Condamne inſolemment ſes maîtres à la mort.
Catilina pour nous ſerait moins tyrannique.
On ne le verrait point flétrir la république;
Je partage avec vous les malheurs de l'état;
Mais je ne peux ſouffrir la honte du Sénat.

CATON.

La honte, Clodius, n'eſt que dans vos murmures.
Allez de vos amis déplorer les injures;
Mais ſachez que le ſang de nos patriciens,
Ce ſang des Céthégus & des Cornéliens,
Ce ſang ſi précieux, quand il devient coupable,
Devient le plus abject & le plus condamnable.
Regrettez, reſpectez ceux qui nous ont trahis;
On les mène à la mort, & c'eſt par mon avis.
Celui qui vous ſauva les condamne au ſupplice.
De quoi vous plaignez-vous? eſt-ce de ſa juſtice?
Eſt-ce elle qui produit cet indigne courroux?
En craignez-vous la ſuite, & la méritez-vous?
Quand vous devez la vie aux ſoins de ce grand homme,
Vous oſez l'accuſer d'avoir trop fait pour Rome!
Murmurez, mais tremblez; la mort eſt ſur vos pas.
Il n'eſt pas encor tems de devenir ingrats.
On a dans les périls de la reconnaiſſance;
Et c'eſt le tems du moins d'avoir de la prudence.
Catilina paraît juſqu'aux pieds du rempart;
On ne ſait point encor quel parti prend Céſar,
S'il veut ou conſerver ou perdre la patrie.
Cicéron agit ſeul, & ſeul ſe ſacrifie;
Et vous conſidérez, entourés d'ennemis,
Si celui qui vous ſert vous a trop bien ſervis.

CLODIUS.

Caton plus implacable encor que magnanime,
Aime les châtimens plus qu'il ne hait le crime.
Reſpectez le Sénat, ne lui reprochez rien.
Vous parlez en cenſeur, il nous faut un ſoutien.

Quand la guerre s'allume, & quand Rome eſt en cendre,
Les édits d'un conſul pourront-ils nous défendre?
N'a-t il contre une armée, & des conſpirateurs,
Que l'orgueil des faiſceaux, & les mains des licteurs?
Vous parlez de dangers! Penſez-vous nous inſtruire
Que ce peuple inſenſé s'obſtine à ſe détruire?
Vous redoutez Céſar! Et qui n'eſt informé
Combien Catilina de Céſar fut aimé?
Dans le péril preſſant, qui croît & nous obſède,
Vous montrez tous nos maux: montrez-vous le remède?

CATON.

Oui, j'oſe conſeiller, eſprit fier & jaloux,
Que l'on veille à la fois ſur Céſar & ſur vous.
Je conſeillerais plus; mais voici votre père.

SCÈNE II.

CICÉRON, CATON, une partie des Sénateurs.

CATON (*à Cicéron.*)

VIENS, tu vois des ingrats. Mais Rome te défère
Les noms, les ſacrés noms de père & de vengeur,
Et l'envie à tes pieds t'admire avec terreur.

CICÉRON.

Romains, j'aime la gloire, & ne veux point m'en taire ;
Des travaux des humains c'eſt le digne ſalaire.
Sénat, en vous ſervant il la faut acheter :
Qui n'oſe la vouloir, n'oſe la mériter.
Si j'applique à vos maux une main ſalutaire,
Ce que j'ai fait eſt peu, voyons ce qu'il faut faire.
Le ſang coulait dans Rome : ennemis, citoyens,
Gladiateurs, ſoldats, chevaliers, plébéïens,
Étalaient à mes yeux la déplorable image
Et d'une ville en cendre & d'un champ de carnage.
La flamme en s'élançant de cent toits dévorés,
Dans l'horreur du combat guidait les conjurés.
Céthégus & Sura s'avançaient à leur tête.
Ma main les a ſaiſis, leur juſte mort eſt prête.
Mais quand j'étouffe l'hydre, il renaît en cent lieux :
Il faut fendre par-tout les flots des factieux.
Tantôt Catilina, tantôt Rome l'emporte.
Il marche au Quirinal, il s'avance à la porte ;
Et là, ſur des amas de mourans & de morts,
Ayant fait à mes yeux d'incroyables efforts,
Il ſe fraie un paſſage, il vole à ſon armée.
J'ai peine à raſſurer Rome entière alarmée.
Antoine qui s'oppoſe au fier Catilina,
A tous ces vétérans aguerris ſous Sylla,
Antoine que pourſuit notre mauvais génie,
Par un coup imprévu voit ſa force affaiblie ;

Et son corps accablé, désormais sans vigueur,
Sert mal en ces momens les soins de son grand cœur;
Pétréïus étonné vainement le seconde.
Ainsi de tous côtés la maîtresse du monde;
Assiégée au dehors, embrasée au dedans,
Est cent fois en un jour à ses derniers momens.

CRASSUS.

Que fait César?

CICÉRON.

Il a, dans ce jour mémorable,
Déployé, je l'avoue, un courage indomptable;
Mais Rome exigeait plus d'un cœur tel que le sien.
Il n'est pas criminel, il n'est pas citoyen.
Je l'ai vu dissiper les plus hardis rebelles:
Mais bientôt ménageant des Romains infidelles,
Il s'efforçait de plaire aux esprits égarés,
Au peuple, aux soldats, & même aux conjurés.
Dans le péril horrible où Rome était en proie,
Son front laissait briller une secrète joie:
Sa voix d'un peuple entier en sollicitant l'amour,
Semblait inviter Rome à le servir un jour.
D'un trop coupable sang sa main était avare.

CATON.

Je vois avec horreur tout ce qu'il nous prépare.
Je le redis encor, & veux le publier,
De César en tout tems il faut se défier.



SCÈNE III & dernière.

LE SÉNAT, CÉSAR.

CÉSAR.

Eh bien, dans ce ſénat, trop prêt à ſe détruire,
La vertu de Caton cherche encor à me nuire.
De quoi m'accuſe-t-il ?

CATON.

D'aimer Catilina,
De l'avoir protégé lorſqu'on le ſoupçonna,
De ménager encor ceux qu'on pouvait abattre,
De leur avoir parlé quand il fallait combattre.

CÉSAR.

Un tel ſang n'eſt pas fait pour teindre mes lauriers.
Je parle aux citoyens, je combats les guerriers.

CATON.

Mais tous ces conjurés, ce peuple de coupables,
Que font-ils à vos yeux ?

CÉSAR.

Des mortels mépriſables.

A

A ma voix, à mes coups, ils n'ont pu résister.
Qui se soumet à moi n'a rien à redouter.
C'est maintenant qu'on donne un combat véritable.
Des soldats de Sylla l'élite redoutable
Est sous un chef habile, & qui sait se venger
Voici le vrai moment où Rome est en danger.
Pétréius est blessé, Catilina s'avance.
Le soldat sous les murs est à peine en défense.
Les guerriers de Sylla font trembler les Romains.
Qu'ordonnez-vous, Consul? Et quels sont vos desseins?

CICÉRON.

Les voici : que le ciel m'entende & les couronne!
Vous avez mérité que Rome vous soupçonne.
Je veux laver l'affront, dont vous êtes chargé,
Je veux qu'avec l'état votre honneur soit vengé.
Au salut des Romains je vous crois nécessaire;
Je vous connais : je sais ce que vous pouvez faire,
Je sais quels intérêts vous peuvent éblouir :
César veut commander, mais il ne peut trahir.
Vous êtes dangereux, vous êtes magnanime.
En me plaignant de vous je vous dois mon estime.
Partez, justifiez l'honneur que je vous fais.
Le monde entier sur vous a les yeux désormais.
Secondez Pétréius, & délivrez l'empire.
Méritez que Caton vous aime & vous admire.
Dans l'art des Scipions vous n'avez qu'un rival.
Nous avons des guerriers, il faut un général :

Vous l'êtes, c'eſt ſur vous que mon eſpoir ſe fonde.
Céſar, entre vos mains je mets le ſort du monde.

CÉSAR (*en l'embraſſant.*)

Cicéron à Céſar a dû ſe confier ;
Je vais mourir, Seigneur, ou vous juſtifier.

(*Il ſort.*)

CATON.

De ſon ambition vous allumez les flammes !

CICÉRON.

Va, c'eſt ainſi qu'on traite avec les grandes ames.
Je l'enchaîne à l'état, en me fiant à lui.
Ma généroſité le rendra notre appui.
Apprends à diſtinguer l'ambitieux du traître.
S'il n'eſt pas vertueux, ma voix le force à l'être.
Un courage indompté dans le cœur des mortels,
Fait ou les grands héros, ou les grands criminels.
Qui du crime à la terre a donné les exemples,
S'il eût aimé la gloire, eût mérité des temples.
Catilina lui-même à tant d'horreurs inſtruit,
Eût été Scipion, ſi je l'avais conduit.
Je réponds de Céſar, il eſt l'appui de Rome ;
J'y vois plus d'un Sylla, mais j'y vois un grand-homme.

(*Se tournant vers le chef des Licteurs, qui entre en armes.*)

Eh bien, les conjurés ?

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, ils sont punis ;
Mais leur sang a produit de nouveaux ennemis.
C'est le feu de l'Etna qui couvait sous la cendre ;
Un tremblement de plus va partout le répandre ;
Et si de Pétréius le succès est douteux,
Ces murs sont embrasés, vous tombez avec eux.
Un nouvel Annibal nous assiége & nous presse ;
D'autant plus redoutable en sa cruelle adresse,
Que jusqu'au sein de Rome, & parmi ses enfans,
En creusant vos tombeaux il a des partisans.
On parle en sa faveur dans Rome qu'il ruine ;
Il l'attaque au dehors, au dedans il domine ;
Tout son génie y règne, & cent coupables voix
S'élèvent contre vous, & condamnent vos loix.
Les plaintes des ingrats, & les clameurs des traîtres,
Réclament contre vous les droits de nos ancêtres ;
Redemandent le sang répandu par vos mains :
On parle de punir le vengeur des Romains.

CLODIUS.

Vos égaux après tout, que vous deviez entendre,
Par vous seul condamnés, n'ayant pu se défendre,
Semblent autoriser...

CICÉRON.

Clodius, arrêtez ;
Renfermez votre envie & vos témérités ;

Ma puiſſance abſolue eſt de peu de durée ;
Mais tant qu'elle ſubſiſte, elle ſera ſacrée.
Vous aurez tout le tems de me perſécuter :
Mais quand le péril dure, il faut me reſpecter.
Je connais l'inconſtance aux humains ordinaire.
J'attends ſans m'ébranler les retours du vulgaire.
Scipion accuſé ſur des prétextes vains,
Remercia les Dieux, & quitta les Romains.
Je puis en quelque choſe imiter ce grand-homme.
Je rendrai grace au ciel, & reſterai dans Rome.
A l'État malgré vous j'ai conſacré mes jours ;
Et toujours envié je ſervirai toujours.

CATON.

Permettez que dans Rome encor je me préſente,
Que j'aille intimider une ſeule inſolente,
Que je vole au rempart, que du moins mon aſpect
Contienne encor Céſar, qui m'eſt toujours ſuſpect,
Et ſi dans ce grand jour la fortune contraire...

CICÉRON.

Caton, votre préſence eſt ici néceſſaire.
Mes ordres ſont donnés, Céſar eſt au combat ;
Caton de la vertu doit l'exemple au ſénat.
Il en doit ſoutenir la grandeur expirante.
Reſtez... Je vois Céſar, & Rome eſt triomphante.
(*Il court au devant de Céſar.*)
Ah ! c'eſt donc par vos mains que l'État ſoutenu,

CÉSAR.

Je l'ai fervi peut-être, & vous m'aviez connu.
Pétréius eft couvert d'une immortelle gloire;
Le courage & l'adreffe ont fixé la victoire.
Nous n'avons combattu fous ce facré rempart,
Que pour ne rien laiffer au pouvoir du hafard,
Que pour mieux enflammer des ames héroïques,
A l'afpect impofant de leurs Dieux domeftiques.
Métellus, Muréna, les braves Scipions,
Ont foutenu le poids de leurs auguftes noms.
Ils ont aux yeux de Rome étalé le courage,
Qui fubjugua l'Afie, & détruifit Carthage.
Tous font de la patrie & l'honneur & l'appui.
Permettez que Céfar ne parle point de lui.
Les foldats de Sylla renverfés fur la terre,
Semblent braver la mort & défier la guerre.
De tant de nations ces triftes conquérans
Menacent Rome encor de leurs yeux expirans.
Si de pareils guerriers la valeur nous feconde,
Nous mettrons fous nos loix ce qui refte du monde.
Mais il eft, grace au ciel, encor de plus grands cœurs,
Des héros plus choifis, & ce font leurs vainqueurs.
Catilina terrible au milieu du carnage,
Entouré d'ennemis immolés à fa rage,
Sanglant, couvert de traits, & combattant toujours.
Dans nos rangs éclaircis a terminé fes jours.

Sur des morts entassés l'effroi de Rome expire.
Romain je le condamne, & soldat je l'admire.
J'aimai Catilina ; mais vous voyez mon cœur ;
Jugez si l'amitié l'emporte sur l'honneur.

CICÉRON.

Tu n'as point démenti mes vœux & mon estime.
Va, conserve à jamais cet esprit magnanime.
Que Rome admire en toi son éternel soutien.
Grands Dieux ! que ce héros soit toujours citoyen.
Dieux ! ne corrompez pas cette ame généreuse,
Et que tant de vertu ne soit pas dangereuse.

Fin du cinquième & dernier Acte.



AMÉLIE,

OU

LE DUC DE FOIX,

TRAGÉDIE;

Repréſentée au mois de décembre 1752.







PRÉFACE.

Le fond de cette tragédie n'est point une fiction. Un duc de Bretagne, en 1387, commanda au Seigneur de *Bavalan* d'assassiner le connétable de *Clisson*. *Bavalan*, le lendemain, dit au duc qu'il avait obéi. Le duc alors voyant toute l'horreur de son crime ; & en redoutant les suites funestes, s'abandonna au plus violent désespoir. *Bavalan* le laissa quelque tems sentir sa faute & se livrer au repentir ; enfin il lui apprit qu'il l'avait aimé assez pour désobéir à ses ordres, &c.

On a transporté cet événement dans d'autres tems & dans d'autres pays pour des raisons particulières.

NB. *Quoique cette pièce soit fort ressemblante à celle d'*ADÉLAÏDE, *& qu'elle n'ait été faite que pour la suppléer* (1), *néanmoins, comme dans l'ordre des scènes, & surtout dans la versification, on y voit des différences considérables & intéressantes pour les amateurs du théâtre, nous avons cru devoir donner ici* AMÉLIE *en entier avec la précaution de faire imprimer en caractères italiques, tous les vers &c. qui ne se trouvent pas dans* ADÉLAÏDE.

(1 Voyez la préface de l'éditeur pour la tragédie d'ADÉLAÏDE DU GUESCLIN.



ACTEURS.

LE DUC DE FOIX.

AMÉLIE.

VAMIR, frère du duc de Foix.

LISOIS.

TAÏSE, confidente d'Amélie.

Un Officier du duc de Foix.

ÉMAR, confident de Vamir.

La scène est dans le palais du duc de Foix.

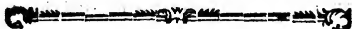


AMÉLIE,

OU

LE DUC DE FOIX.

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.



SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉLIE, LISOIS.

LISOIS.

SOUFFREZ qu'en arrivant dans ce séjour d'alarmes,
Je dérobe un moment au tumulte des armes.
Le grand cœur d'Amélie est du parti des rois,
Contre eux, vous le savez, je sers le duc de Foix;
Ou plutôt je combats ce redoutable maire,
Ce Pepin qui du trône heureux dépositaire,

En subjuguant l'état, en soutient la splendeur;
Et de Thierri son maître ose être protecteur,
Le duc de Foix ici vous tient sous sa puissance;
J'ai de sa passion prévu la violence;
Et sur lui, sur moi-même, & sur notre intérêt,
Je viens ouvrir mon cœur, & dicter mon arrêt.
Écoutez-moi, Madame, & vous pourrez connaître
L'ame d'un vrai soldat, digne de vous peut-être.

AMÉLIE.

Je sais quel est *Lisois*: sa noble intégrité
Sur ses lèvres toujours plaça la vérité.
Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai sans
peine.

LISOIS.

Sachez que si *dans Foix mon zèle* me ramène,
Si de ce prince altier j'ai suivi les drapeaux,
Si je cours pour lui seul à des périls nouveaux,
Je n'approuvai jamais la fatale alliance,
Qui *le soumet au Maure* & l'enlève à la France.
Mais dans ces tems affreux de discorde & d'horreur,
Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur:
Non que pour ce héros mon ame prévenue
Prétende à ses défauts fermer toujours ma vue.
Je ne m'aveugle pas, je vois avec douleur
De ses emportemens l'indiscrète chaleur;
Je vois que de ses sens l'impétueuse ivresse
L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse;
Et ce torrent fougueux, que j'arrête avec soin,
Trop souvent me l'arrache, & l'emporte trop loin.

Mais il a des vertus qui rachètent ses vices :
Eh ! qui saurait, Madame, où placer ses services,
S'il ne nous fallait suivre, & ne chérir jamais,
Que des cœurs sans faiblesse, & des princes parfaits ?
Tout le mien est à lui ; mais enfin cette épée,
Dans le sang des Français à regret s'est trempée :
Je voudrais à l'état rendre le duc de Foix.

AMÉLIE.

Seigneur, qui le peut mieux que le sage Lisois ?
Si ce prince égaré chérit encor sa gloire,
C'est à vous de parler, & c'est vous qu'il doit croire.
Dans quel affreux parti s'est-il précipité !

LISOIS.

Je ne peux à mon choix fléchir sa volonté.
J'ai souvent, de son cœur aigrissant les blessures,
Révolté sa fierté par des vérités dures.
Vous seule à votre roi le pourriez rappeler,
Et c'est de quoi *sur-tout* je cherche à vous parler.
Dans des tems plus heureux j'osai, belle Amélie,
Consacrer à vos loix le reste de ma vie ;
Je crus que vous pouviez, approuvant mon dessein,
Accepter sans mépris mon hommage & ma main.
Mais à *d'autres destins* je vous vois *réservée.*
Par les Maures cruels dans Leucate enlevée,
Lorsque le sort jaloux portait ailleurs mes pas,
Cet heureux duc de Foix vous sauva de leurs bras :
La gloire en est à lui, qu'il en ait le salaire ;
Il a par trop de droits mérité de vous plaire :
Il est prince, il est jeune, il est votre vengeur ;
Ses bienfaits & son nom, tout parle en sa faveur.

La juftice & l'amour vous preffent de vous rendre.
Je n'ai rien fait pour vous, je n'ai rien à prétendre.
Je me tais.... *Cependant il faut* vous mériter ;
A tout autre qu'à lui j'irais vous difputer ;
Je céderais à peine aux enfans des rois même.
Mais *ce prince* eft mon chef : *il me chérit, je l'aime.*
Lifois ni vertueux, ni fuperbe à demi,
Aurait bravé le prince, & cède à fon ami.
Je fais plus, de mes fens maîtrifant la faibleffe,
J'ofe de mon rival appuyer la tendreffe,
Vous montrer votre gloire, & ce que vous devez
Au héros qui vous fert, & par qui vous vivez.
Je verrai d'un œil fec, & d'un cœur fans envie,
Cet hymen qui pouvait empoifonner ma vie.
Je réunis pour vous mon fervice & mes vœux ;
Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux.
Voilà mes fentimens : fi je me facrifie,
L'amitié me l'ordonne, & fur-tout la patrie.
Songez que fi l'hymen vous range fous fa loi,
Si le prince eft à vous, il eft à votre roi.

AMÉLIE.

Qu'avec étonnement, Seigneur, je vous contemple !
Que vous donnez au monde un rare & grand exemple !
Quoi, ce cœur, (je le crois fans feinte & fans détour)
Connaît l'amitié feule, & peut braver l'amour !
Il faut vous admirer quand on fait vous connaître ;
Vous fervez votre ami, vous fervirez mon maître.

Un cœur si généreux doit penser comme moi.
Tous ceux de votre sang sont l'appui de leur roi.
Eh bien ! de vos vertus je demande une grace.

LISOIS.

Vos ordres sont sacrés, que faut-il que je fasse?

AMÉLIE.

Vos conseils généreux me pressent d'accepter
Ce rang dont un grand prince a daigné me flatter;
Je ne me cache point combien son choix m'honore;
J'en vois toute la gloire ; & quand je songe encore,
Qu'avant qu'il fût épris de *ce funeste* amour,
Il daigna me sauver & l'honneur & le jour;
Tout ennemi qu'il est de son roi légitime,
Tout *allié du Maure*, & protecteur du crime;
Accablée à ses yeux du poids de ses bienfaits,
Je crains de l'affliger, Seigneur, & je me tais.
Mais malgré son service & ma reconnaissance,
Il faut par des refus répondre à sa constance.
Sa passion m'afflige; il est dur à mon cœur,
Pour prix de ses bontés, de causer son malheur!
Non Seigneur, il lui faut épargner cet outrage.
Qui pourrait mieux que vous gouverner son courage?
Est-ce à ma faible voix d'annoncer son devoir!
Je suis loin de chercher ce dangereux pouvoir.
Quel appareil affreux! quel tems pour l'hyménée!
Des armes de mon roi *la ville* environnée
N'attend que des assauts, ne voit que des combats;
Le sang de tous côtés coule ici sous mes pas.
Armé contre mon maître, armé contre son frère!
Que de raisons! . . . Seigneur, c'est en vous que j'espère.

Pardonnez.... achevez vos desseins généreux ;
Qu'il me rende à mon roi, c'est tout ce que je veux.
Ajoûtez cet effort à l'effort que j'admire ;
Vous devez sur son cœur avoir pris quelque empire.
Un esprit mâle & ferme, un ami respecté,
Fait parler le devoir avec autorité ;
Ses conseils sont des loix.

LISOIS.

Il en est peu, Madame,
Contre les passions qui subjuguent son ame ;
Et son emportement a droit de m'alarmer.
Le prince est soupçonneux, & j'osai vous aimer.
Quels que soient les ennuis dont votre cœur soupire,
Je vous ai déjà dit ce que j'ai dû vous dire.
Laissez-moi ménager son esprit ombrageux ;
Je crains d'effaroucher ses feux impétueux ;
Je sais à quels excès irait sa jalousie,
Quel poison mes discours répandraient sur sa vie :
Je vous perdrais peut-être, & *mes soins* dangereux,
Madame, avec un mot feraient trois malheureux.
Vous, à vos intérêts rendez-vous moins contraire,
Pesez sans passion l'honneur qu'il veut vous faire :
Moi, libre entre vous deux, souffrez que dès ce jour,
Oubliant à jamais le langage d'amour,
Tout entier à la guerre, & maître de mon ame,
J'abandonne à leur sort & vos vœux & sa flamme.
Je crains de *l'outrager*, je crains de vous trahir ;
Et ce n'est qu'aux combats que je dois le servir.
Laissez-moi d'un soldat garder le caractère,
Madame ; & puisqu'enfin la France vous est chère,

Rendez-lui ce héros, qui ferait son appui.
Je vous laisse y penser, & je cours près de lui.

SCÈNE II.

AMÉLIE, TAÏSE.

AMÉLIE.

AH! s'il faut à ce prix le donner à la France,
Un si grand changement n'est pas en ma puissance.
Taïse, & cet hymen est un crime à mes yeux.

TAÏSE.

Quoi! le prince à ce point vous serait odieux?
Quoi! dans ces tristes tems de ligues & de haines;
Qui confondent des droits les bornes incertaines,
Où le meilleur parti semble encor si douteux,
Où les enfans des rois sont divisés entr'eux,
Vous qu'un astre plus doux semblait avoir formée
Pour *l'unique douceur d'aimer & d'être* aimée,
Pouvez-vous n'opposer qu'un sentiment d'horreur
Aux soupirs d'un héros, qui fut votre vengeur?
Vous savez que ce prince au rang de ses ancêtres
Compte les premiers rois que la France eut pour maîtres.
D'un puissant apanage il est né souverain;
Il vous aime, il vous sert, il vous offre sa main.
Ce rang à qui tout cède, & pour qui tout s'oublie;
Brigué par tant d'appas, objet de tant d'envie,

Ce rang qui touche au trône, & qu'on met à vos pieds,
Peut-il causer les pleurs dont vos yeux sont noyés!

AMÉLIE.

Quoi pour m'avoir sauvée, il faudra qu'il m'opprime!
De son fatal secours je serai la victime!
Je lui dois tout sans doute, & c'est pour mon malheur.

TAÏSE.

C'est être trop injuste.

AMÉLIE.

Eh bien, connais mon cœur,
Mon devoir, mes douleurs, le destin qui me lie;
Je mets entre tes mains le secret de ma vie;
De ta foi désormais c'est trop me défier,
Et je me livre à toi pour me justifier.
Vois combien mon devoir à ses vœux est contraire;
Mon cœur n'est point à moi, ce cœur est à son frère.

TAÏSE.

Quoi! ce vaillant Vamir!

AMÉLIE.

Nos sermens mutuels
Devançaient les sermens réservés aux autels.
J'attendais dans Leucate en secret retirée,
Qu'il y vînt dégager la foi qu'il m'a jurée,
Quand les Maures cruels inondant nos déserts,
Sous mes toits embrasés me chargèrent de fers.
Le duc est l'allié de ce peuple indomptable;
Il me sauva, Taïse, & c'est ce qui m'accable.
Mes jours à mon amant seront-ils réservés?
Jours tristes, jours affreux, qu'un autre a conservés!

TAÏSE.

Pourquoi donc avec lui vous obstinant à feindre,
Nourrir en lui des feux qu'il vous faudrait éteindre?
Il eût pu respecter ces saints engagemens;
Vous eussiez mis un frein à ses emportemens.

AMÉLIE.

Je ne le puis; le ciel, pour combler mes misères,
Voulut l'un contre l'autre animer les deux frères.
Vamir toujours fidèle à son maître, à nos loix,
A contre un révolté vengé l'honneur des rois.
De son rival altier tu vois la violence;
J'oppose à ses fureurs un douloureux silence.
Il ignore du moins qu'en des tems plus heureux,
Vamir a prévenu ses desseins amoureux:
S'il en était instruit, sa jalousie affreuse
Le rendrait plus à craindre, & moi plus malheureuse.
C'en est trop, il est tems de quitter ses états.
Fuyons des ennemis; mon roi me tend les bras.
Ces prisonniers, Taïse, à qui le sang te lie,
De ces murs en secret méditent leur sortie;
Ils pourront me conduire; ils pourront m'escorter;
Il n'est point de périls que je n'ose affronter.
Je hasarderai tout, pourvu qu'on me délivre
De la prison illustre où je ne saurais vivre.

TAÏSE.

Madame, il vient à vous.

AMÉLIE.

Je ne puis lui parler;
Il verrait trop mes pleurs toujours prêts à couler.
Que ne puis-je à jamais éviter sa poursuite!

SCÈNE III.

LE DUC DE FOIX, LISOIS, TAÏSE.

LE DUC, *à Taïse.*

EST-CE elle qui m'échappe ? est-ce elle qui m'évite ?
Taïse, demeurez ; vous connaissez trop bien
Les transports douloureux d'un cœur tel que le mien.
Vous savez si je l'aime, & si je l'ai servie,
Si j'attends d'un regard le destin de ma vie.
Qu'elle n'étende pas l'excès de son pouvoir
Jusqu'à porter ma flamme au dernier désespoir.
Je hais ces vains respects, cette reconnaissance,
Que sa froideur timide oppose à ma constance.
Le plus léger délai m'est un cruel refus ;
Un affront que mon cœur ne pardonnera plus.
C'est en vain qu'à la France, à son maître fidèle,
Elle étale à mes yeux le faste de son zèle.
Il est tems que tout cède à mon amour, à moi,
Qu'elle trouve en moi seul sa patrie & son roi.
Elle me doit la vie, & jusqu'à l'honneur même ;
Et moi je lui doit tout, puisque c'est moi qui l'aime.
Unis par tant de droits, c'est trop nous séparer ;
L'autel est prêt, j'y cours ; allez l'y préparer.



SCÈNE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

SEIGNEUR, songez-vous bien que de cette journée,
Peut-être de l'état dépend la destinée ?

LE DUC.

Oui, vous me verrez vaincre ou mourir son époux.

LISOIS.

L'ennemi s'avançait, & n'est pas loin de nous.

LE DUC.

Je l'attends sans le craindre, & je vais le combattre.
Crois-tu que ma faiblesse ait pu jamais m'abattre ?
Pense-tu que l'amour, mon tyran, mon vainqueur,
De la gloire en mon ame ait étouffé l'ardeur ?
Si l'ingrate me hait, je veux qu'elle m'admire :
Elle a sur moi sans doute un souverain empire.
Et n'en a point assez pour flétrir ma vertu.
Ah ! trop sévère ami, que me reproche-tu ?
Non, ne me juge point avec tant d'injustice.
Est-il quelque Français que l'amour avilisse ?
Amans, aimés, heureux, ils *vont tous aux* combats,
Et du sein du bonheur ils volent au trépas.
Je mourrai digne au moins de l'ingrate que j'aime.

LISOIS.

Que mon prince plutôt ſoit digne de lui-même !
Le ſalut de l'état m'occupait en ce jour ;
Je vous parle du vôtre, & vous parlez d'amour !
Seigneur, des ennemis j'ai viſité l'armée ;
Déjà de tous côtés la nouvelle eſt ſemée,
Que Vamir votre frère eſt armé contre nous.
Je ſais que dès long-tems il s'éloigna de vous.
Vamir ne m'eſt connu que par la renommée ;
Mais ſi par le devoir, par la gloire animée ;
Son ame écoute encor ces premiers ſentimens,
Qui l'attachaient à vous dans la fleur de vos ans ;
Il peut vous ménager une paix néceſſaire ;
Et mes ſoins . . .

LE DUC.

Moi, devoir quelque choſe à mon frère !
Près de mes ennemis mendier ſa faveur !
Pour le haïr ſans doute, il en coûte à mon cœur.
Je n'ai point oublié notre amitié paſſée ;
Mais puiſque ma fortune eſt par lui traverſée,
Puiſque mes ennemis l'ont détaché de moi,
Qu'il reſte au milieu d'eux, qu'il ſerve ſous un roi.
Je ne veux rien de lui.

LISOIS.

Votre fière conſtance
D'un monarque irrité brave trop la vengeance,

LE DUC.

Quel monarque ! un fantôme, un prince efféminé !
Indigne de ſa race, eſclave couronné,
Sur un trône avili ſoumis aux loix d'un maire !
De Pepin ſon tyran je crains peu la colère ;

Je déteste un sujet qui croit m'intimider,
Et je méprise un roi qui n'ose commander :
Puisqu'il laisse usurper sa grandeur souveraine,
Dans mes états au moins je soutiendrai la mienne.
Ce cœur est trop altier pour adorer les loix
De ce maire insolent, l'oppresseur de ses rois ;
Et Clovis que je compte au rang de mes ancêtres,
N'apprit point à ses fils à ramper sous des maîtres.
Les Arabes du moins s'arment pour me venger,
Et tyran pour tyran, j'aime mieux l'étranger.

LISOIS.

Vous haïssez un maire, & votre haine est juste ;
Mais ils ont des Français sauvé l'empire auguste :
Tandis que nous aidons l'Arabe à l'opprimer ;
Cette triste alliance a de quoi m'alarmer ;
Nous préparons peut-être un avenir horrible.
L'exemple de l'Espagne est honteux & terrible ;
Ces brigans Africains sont des tyrans nouveaux,
Qui font servir nos mains à creuser nos tombeaux.
Ne vaudrait-il pas mieux fléchir avec prudence ?

LE DUC.

Non ; je ne veux jamais implorer qui m'offense.

LISOIS.

Mais vos vrais intérêts oubliés trop long-tems....

LE DUC.

Mes premiers intérêts sont mes ressentimens.

LISOIS.

Ah ! vous écoutez trop l'amour & la colère.

LE DUC.

Je le sais, je ne peux fléchir mon caractère.

LISOIS.

On le peut on le doit, je ne vous flatte pas ;
Mais en vous condamnant je suivrai tous vos pas.
Il faut à son ami montrer son injustice,
L'éclairer, l'arrêter au bord du précipice ;
Je l'ai dû, je l'ai fait malgré votre courroux :
Vous y voulez tomber ; & j'y cours avec vous.

LE DUC.

Ami, que m'as-tu dit !

LISOIS.

Ce que j'ai dû vous dire.
Écoutez un peu plus l'amitié qui m'inspire.
Quel parti prendrez-vous !

LE DUC.

Quand mes brûlans desirs
Auront soumis l'objet qui brave mes soupirs ;
Quand l'ingrate Amélie, à son devoir rendue,
Aura remis la paix dans cette ame éperdue ;
Alors j'écouterai tes conseils généreux.
Mais jusqu'à ce moment sais-je ce que je veux !
Tant d'agitations, de tumultes, d'orages,
Ont sur tous les objets répandus des nuages,
Puis-je prendre un parti ? puis-je avoir un dessein ?
Allons près du tyran, qui seul fait mon destin.
Que l'ingrate à son gré décide de ma vie,
Et nous déciderons du sort de la patrie.

Fin du premier Acte.

ACTE II.



ACTE II.



SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC DE FOIX *seul.*

O SERA-T-ELLE encor refuser de me voir !
Ne craindra-t-elle point d'aigrir mon désespoir ?
Ah ! c'est moi seul ici qui tremble de déplaire.
Ame superbe & faible ! esclave volontaire !
Cours aux pieds de l'ingrate abaisser ton orgueil ;
Vois tes jours dépendans d'un mot & d'un coup d'œil.
Lâche, consume-les dans l'éternel passage
Du dépit aux respects, & des pleurs à la rage.
Pour la dernière fois je prétends lui parler.
Allons...



SCÈNE II.

LE DUC, AMÉLIE, & TAÏSE *dans le fond.*

AMÉLIE.

J'ESPÈRE encor, & tout me fait trembler.
Vamir, tenterait-il une telle entreprise !
Que de dangers nouveaux ! Ah ! que vois-je, Taïse ?

LE DUC.

J'ignore quel objet attire ici vos pas ;
Mais vos yeux disent trop qu'ils ne me cherchent pas.
Quoi ! vous les détournez ? Quoi ! vous voulez encore
Insulter aux tourmens d'un cœur qui vous adore !
Et de la tyrannie exerçant le pouvoir,
Nourrir votre fierté de mon vain désespoir ?
C'est à ma triste vie ajouter trop d'alarmes,
Trop flétrir des lauriers arrosés de mes larmes ;
Et qui me tiendront lieu de malheur & d'affront ;
S'ils ne sont par vos mains attachés sur mon front,
Si votre incertitude alarmant mes tendresses,
Peut encor démentir la foi de vos promesses.

AMÉLIE.

Je ne vous promis rien, vous n'avez point ma foi,
Et la reconnaissance est tout ce que je doi.

LE DUC.

Quoi ? lorsque de ma main je vous offrais l'hommage ?

AMÉLIE.

D'un si noble présent j'ai vu tout l'avantage ;
Et sans chercher ce rang, qui ne m'était pas dû ;
Par de justes respects je vous ai répondu.
Vos bienfaits, votre amour, & mon amitié même,
Tout vous flattait sur moi d'un empire suprême ;
Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux,
Présenté par vos mains, éblouirait mes yeux.

Vous vous trompiez : il faut rompre enfin le
silence :
Je vais vous offenser, je me fais violence ;
Mais, réduite à parler, je vous dirai, Seigneur,
Que l'amour de mes rois est gravé dans mon cœur.
Votre sang est auguste, & le mien est sans crime ;
Il coula pour l'état que l'étranger opprime.
Cominge mon aïeul, dans mon cœur a transmis
La haine qu'un Français doit à ses ennemis ;
Et sa *fille* jamais n'acceptera pour maître
L'ami de nos tyrans, quelque grand qu'il puisse
être.
Voilà les sentimens que son sang m'a tracés,
Et s'ils vous font rougir, c'est vous qui m'y forcez.

LE DUC.

Je suis, je l'avoûrai, surpris de ce langage ;
Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage,
Et n'avais pas prévu que le sort en courroux,
Pour m'accabler d'affronts, dût se servir de vous.
Vous avez fait, Madame, une secrète étude
Du mépris, de l'insulte, & de l'ingratitude,
Et votre cœur enfin, lent à se déployer,
Hardi par ma faiblesse, a paru tout entier.
Je ne connaissais pas tout ce zèle héroïque,
Tant d'amour pour *l'état*, & tant de politique ;
Mais vous qui m'outragez, me connaissez-vous
bien ?
Vous reste-t-il ici de parti que le mien ?
M'osez vous reprocher une heureuse alliance ;
Qui fait ma sûreté, qui soutient ma puissance,
Sans qui vous gémiriez dans la captivité,
A qui vous avez dû l'honneur, la liberté !

Est-ce donc là le prix de vous avoir servie ?

AMÉLIE.

Oui, vous m'avez sauvée ; oui, je vous dois la vie ;
Mais *de mes tristes jours ne* puis-je disposer ?
Me *les* conserviez-vous pour *les* tyranniser ?

LE DUC.

Je deviendrai tyran, mais moins que vous, cruelle ;
Mes yeux lisent trop bien dans votre ame rebelle.
Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raisons;
Je vois mon déshonneur, je vois vos trahisons.
Quel que soit l'insolent que ce cœur me préfère,
Redoutez mon amour, tremblez de ma colère :
C'est lui seul désormais que mon bras va chercher ;
De son cœur tout sanglant j'irai vous arracher ;
Et si dans les horreurs du sort qui nous accable,
De quelque joie encor ma fureur est capable,
Je la mettrai, perfide, à vous désespérer.

AMÉLIE.

Non, Seigneur, la raison saura vous éclairer ;
Non, votre ame est trop noble, elle est trop élevée,
Pour opprimer ma vie, après l'avoir sauvée.
Mais, si votre grand cœur s'avilissait jamais,
Jusqu'à persécuter l'objet de vos bienfaits,
Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
Plus que vos cruautés vivront dans ma mémoire.
Je vous plains, vous pardonne, & veux vous respecter.
Je vous ferai rougir de me persécuter;
Et je conserverai, malgré votre menace,
Une ame sans courroux, sans crainte, & sans audace.

LE DUC.

Arrêtez, pardonnez aux tranſports égarés,
Aux furreurs d'un amant, que vous déſeſpérez;
Je vois trop qu'avec vous *Liſois* d'intelligence,
D'une cour qui me hait embraſſe la défenſe;
Que vous voulez tous deux m'unir à votre roi,
Et de mon ſort enfin diſpoſer malgré moi.
Vos diſcours ſont les ſiens. Ah! parmi tant d'alarmes,
Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes?
Pour gouverner mon cœur, l'aſſervir, le changer,
Aviez-vous donc beſoin d'un ſecours étranger?
Aimez : il ſuffira d'un mot de votre bouche.

AMÉLIE.

Je ne vous cache point que du ſoin qui me touche,
A votre ami, Seigneur, mon cœur s'était remis.
Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient;
Vous les faites couler; que vos mains les eſſuient :
Devenez aſſez grand pour apprendre à dompter
Des feux que mon devoir me force à rejeter.
Laiſſez-moi toute entière à la reconnaiſſance.

LE DUC.

Ainſi le ſeul *Liſois* a votre confiance!
Mon outrage eſt connu, je ſais vos ſentimens.

AMÉLIE.

Vous les pourrez, Seigneur, connaître avec le tems;
Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.

Du généreux Lisois j'ai recherché l'appui ;
Imitez sa grande ame, & pensez comme lui.

SCÈNE III.

LE DUC *seul.*

Eh bien ! c'en est donc fait ; l'ingrate, la parjure,
A mes yeux sans rougir étale mon injure ;
De tant de trahisons l'abîme est découvert.
Je n'avais qu'un ami, c'est lui seul qui me perd.
Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
Toi qui me consolais des malheurs de ma vie,
Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu ;
Trésor cherché sans cesse, & jamais obtenu !
Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même ;
Et maintenant pour prix de mon erreur extrême,
Détrompé des faux biens trop faits pour me charmer,
Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.
Le voilà, cet ingrat, qui, fier de son parjure,
Vient encor de ses mains déchirer ma blessure.



SCÈNE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

A vos ordres, Seigneur, vous me voyez rendu;
D'où vient sur votre front ce chagrin répandu ?
Votre ame aux passions long-tems abandonnée,
A-t-elle en liberté pesé sa destinée ?

LE DUC.

Oui.

LISOIS.

Quel est le projet où vous vous arrêtez ?

LE DUC.

D'ouvrir enfin les yeux aux infidélités,
De sentir mon malheur, & d'apprendre à connaître
La perfide amitié d'un rival & d'un traître.

LISOIS.

Comment ?

LE DUC.

C'en est assez.

LISOIS.

C'en est trop entre nous.
Ce traître, quel est-il ?

LE DUC.

Me le demandez-vous ?

De l'affront inouï qui vient de me confondre,
Quel autre était instruit, quel autre en doit répondre ?
Je sais *trop qu'Amélie* ici vous a parlé;
En vous nommant à moi, *l'infidèle* a tremblé.
Vous affectez sur elle un odieux silence,
Interprète muet de votre intelligence.
Je ne sais qui des deux je dois plus détester.

LISOIS.

Vous sentez-vous capable au moins de m'écouter ?

LE DUC.

Je le veux.

LISOIS.

Pensez-vous que j'aime encor la gloire ?
M'estimez-vous encor, & *pouvez*-vous me croire ?

LE DUC.

Oui, jusqu'à ce moment je vous crus vertueux,
Je vous crus mon ami.

LISOIS.

Ces titres *précieux*
Ont été jusqu'ici la règle de ma vie ;
Mais vous, méritez-vous que je me justifie ?
Apprenez qu'Amélie avait touché mon cœur,
Avant que de sa vie heureux libérateur ;
Vous eussiez, par vos soins, par cet amour sincère,
Sur-tout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.
Moi, plus soldat que tendre, & dédaignant toujours
Ce grand art de séduire inventé dans les cours,

Ce langage flatteur, & fouvent fi perfide,
Peu fait pour mon efprit peut-être trop rigide;
Je lui parlai d'hymen; & ce nœud refpecté,
Refferré par l'eftime & par l'égalité,
Pouvait lui préparer des deftins plus propices,
Qu'un rang plus élevé, mais fur des précipices.
Hier avec la nuit, je vins dans vos remparts;
Tout votre cœur parut à mes premiers regards.
Aujourd'hui j'ai revu cet objet de vos larmes;
D'un œil indifférent j'ai regardé fes charmes;
Et je me fuis vaincu, fans rendre de combats;
J'ai fait valoir vos feux, que je n'approuve pas.
J'ai de tous vos bienfaits rappelé la mémoire;
L'éclat de votre rang, celui de votre gloire,
Sans cacher vos défauts, vantant votre vertu;
Et pour vous contre moi, j'ai fait ce que j'ai dû.
Je m'immole à vous feul, & je me rends juftice;
Et fi ce n'eft affez d'un *pareil* facrifice,
S'il eft quelque rival qui vous ofe outrager,
Tout mon fang eft à vous, & je cours vous venger.

LE DUC.

Que tout ce que j'entends t'élève & m'humilie!
Ah! tu devais fans doute adorer Amélie;
Mais qui peut commander à fon cœur enflammé?
Non tu n'as pas vaincu; tu n'avais point aimé.

LISOIS.

J'aimais; & notre amour fuit notre caractère.

LE DUC.

Je ne peux t'imiter: mon ardeur m'eft trop chère.
Je t'admire avec honte, il le faut avouer.
Mon cœur....

LISOIS.

Aimez-moi, prince, au lieu de me louer;
Et si vous me devez quelque reconnaissance,
Faites votre bonheur, il est ma récompense.
Vous voyez quelle ardente & fière inimitié
Votre frère nourrit contre votre allié;
La suite, croyez moi, peut en être funeste;
Vous êtes sous un joug que ce peuple déteste.
Je prévois que bientôt on verra réunis
Les débris dispersés de l'empire des Lis.
Chaque jour nous produit un nouvel adversaire;
Hier le Béarnois, aujourd'hui votre frère.
Le pur sang de Clovis est toujours adoré;
Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
Les rameaux divisés & courbés par l'orage,
Plus unis & plus beaux, soient notre unique ombrage.
Vous, placé près du trône, à ce trône attaché,
Si les malheurs des tems vous en ont arraché,
A des nœuds étrangers s'il fallut vous résoudre,
L'intérêt qui les forme a droit de les dissoudre.
On pourrait balancer avec dextérité
Des maires du palais la fière autorité;
Et bientôt par vos mains leur puissance affaiblie....

LE DUC.

Je le souhaite au moins; mais crois-tu qu'Amélie
Dans son cœur amolli partagerait mes feux,
Si le même parti nous unissait tous deux?
Penses-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire?

LISOIS.

Dans le fond de son cœur je n'ai point voulu lire;

Mais qu'importent pour vous ses vœux & ses
desseins ?
Faut-il que l'amour seul fasse ici nos destins !
Lorsque *le grand Clovis aux champs de la
Touraine*
Détruisit les vainqueurs de la grandeur Romaine,
Quand son bras arrêta, dans nos champs inondés,
Des Ariens sanglans les torrens débordés,
Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de sa ten-
dresse ?
Sauva-t-il son pays pour plaire à sa maîtresse ?
Mon bras contre un rival est prêt à vous servir ;
Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.
On connaît peu l'amour, on craint trop son
amorce ;
C'est sur nos *passions* qu'il a fondé sa force ;
C'est nous qui sous son nom troublons notre
repos ;
Il est tyran du faible, esclave du héros.
Puisque je l'ai vaincu, puisque je le dédaigne,
Sur le sang de nos rois souffrirez-vous qu'il
règne ?
Vos autres ennemis par vous sont abattus ;
Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

LE DUC.

Le sort en est jeté, je ferai tout pour elle.
Il faut bien à la fin désarmer la cruelle.
Ses loix seront mes loix : son roi sera le mien ;
Je n'aurai de parti, de maître que le sien.
Possesseur d'un trésor où s'attache ma vie,
Avec mes ennemis je me réconcilie.

Je lirai dans ses yeux mon sort & mon devoir.
Mon cœur est enivré de cet heureux espoir.
Je n'ai point de rival, j'avais tort de me plaindre?
Si tu n'es point aimé, quel mortel ai-je à craindre?
Qui pourrait dans ma cour avoir poussé l'orgueil,
Jusqu'à laisser vers elle échapper un coup d'œil!
Enfin plus de prétexte à ses refus injustes;
Raison, gloire, intérêt, & tous ces droits augustes
Des princes de mon sang, & de mes souverains,
Sont des liens sacrés resserrés par ses mains.
Du roi, puisqu'il le faut, soutenons la couronne;
La vertu le conseille, & la beauté l'ordonne.
Je veux entre tes mains, dans ce fortuné jour,
Sceller tous les sermens que je fais à l'amour.
Quant à mes intérêts, que toi seul en décide.

LISOIS.

Souffrez donc près du roi que mon zèle me guide.
Peut-être il eût fallu que ce grand changement
Ne fût dû qu'au héros, & non pas à l'amant;
Mais, si d'un si grand cœur une femme dispose,
L'effet en est trop beau, pour en blâmer la cause;
Et mon cœur tout rempli de cet heureux retour;
Bénit votre faiblesse, & rend grace à l'amour.



SCÈNE V.

LE DUC, LISOIS, un Officier.

L'OFFICIER.

SEIGNEUR, auprès des murs les ennemis paraissent ;
On prépare l'assaut, le tems, les périls pressent :
Nous attendons votre ordre.

LE DUC.

Eh bien, cruels destins ;
Vous l'emportez sur moi, vous trompez mes desseins.
Plus d'accord, plus de paix, je vole à la victoire ;
Méritons Amélie en me couvrant de gloire.
Je ne suis pas en peine, ami, de résister
Aux téméraires mains qui m'osent insulter.
De tous les ennemis qu'il faut combattre encore ;
Je n'en redoute qu'un, c'est celui que j'adore.

Fin du second Acte.





ACTE III.



SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC DE FOIX, LISOIS.

LE DUC.

LA victoire est à nous, vos soins l'ont assurée.
Vous avez su guider ma jeunesse égarée.
Lisois m'est nécessaire aux conseils, aux combats,
Et c'est à sa grande ame à diriger mon bras.

LISOIS.

Prince, ce feu guerrier, qu'en vous on voit paraître,
Sera maître de tout, quand vous en serez maître :
Vous l'avez *pu* régler, & vous avez vaincu.
Ayez dans tous les tems cette *heureuse* vertu :
L'effet en est illustre, autant qu'il est utile.
Le faible est inquiet, le grand homme est tranquille.

LE DUC.

Ah ! l'amour est-il fait pour la tranquillité !
Mais ce chef inconnu sur nos remparts monté,
Qui tint seul si long-tems la victoire en balance,
Qui m'a rendu jaloux de sa haute vaillance,
Que devient-il !

LISOIS.

Seigneur, environné de morts,
Il a seul repoussé nos plus puissans efforts.
Mais ce qui me confond, & qui doit vous surprendre;
Pouvant nous échapper, il est venu se rendre;
Sans vouloir se nommer, & sans se découvrir,
Il accusait le ciel, & cherchait à mourir.
Un seul de ses suivans auprès de lui partage
La douleur qui l'accable, & le sort qui l'outrage.

LE DUC.

Quel est donc, cher ami, ce chef audacieux,
Qui cherchant le trépas se cachait à *nos* yeux?
Son casque était fermé. Quel charme inconcevable,
Quand je l'ai combattu, le rendait respectable!
Un je ne sais quel trouble en moi s'est élevé:
Soit que ce triste amour, dont je suis captivé,
Sur mes sens égarés répandant sa tendresse,
Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse;
Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions,
Par la molle douceur de ses impressions;
Soit plutôt que la voix de ma triste patrie
Parle encor en secret au cœur qui l'a trahie,
Ou que le trait fatal enfoncé dans ce cœur,
Corrompe en tous les tems ma gloire & mon bonheur.

LISOIS.

Quant aux traits dont votre ame a senti la puissance,
Tous les conseils sont vains, agréez mon silence.
Mais ce sang des Français, que nos mains font couler,
Mais l'état, la patrie, il faut vous en parler.
Vos nobles sentimens peuvent encor paraître:
Il est beau de donner la paix à votre maître.

Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon,
Vous vous *verriez* réduit à demander pardon.
Sûr enfin d'Amélie, & de votre fortune,
Fondez votre grandeur sur la cause commune ;
Ce guerrier, quel qu'il soit, remis entre vos mains,
Pourra servir lui-même à vos justes desseins :
De cet heureux moment *saisissons* l'avantage.

LE DUC.

Ami, de ma parole Amélie est le gage ;
Je la tiendrai : je vais de ce même moment,
Préparer les esprits à ce grand changement.
A tes conseils heureux tous mes sens s'abandonnent ;
La gloire, l'hyménée & la paix me couronnent ;
Et libre des chagrins où mon cœur fut noyé,
Je dois tout à l'amour, & tout à l'amitié.

SCÈNE II.

LISOIS, VAMIR, ÉMAR *dans le fond du théâtre.*

LISOIS.

JE me trompe, ou je vois ce captif qu'on amène ;
Un des siens l'accompagne ; il se soutient à peine ;
Il paraît accablé d'un désespoir affreux.

VAMIR.

Où suis-je ! où vais-je ! ô ciel !

LISOIS.

Chevalier généreux ;

Vous êtes dans des murs où l'on chérit la gloire,
Où l'on n'abuse point d'une faible victoire,
Où l'on sait respecter de braves ennemis:
C'est en de nobles mains que le sort vous a mis.
Ne puis-je vous connaître? Et faut-il qu'on ignore
De quel grand prisonnier le Duc de Foix s'honore?

VAMIR.

Je suis un malheureux, le jouet des destins,
Dont la moindre infortune est d'être entre vos mains.
Souffrez qu'au souverain de ce séjour funeste
Je puisse au moins cacher un sort que je déteste;
Me faut-il des témoins encor de mes douleurs?
On apprendra trop tôt mon nom & mes malheurs.

LISOIS.

Je ne vous presse point, Seigneur; je me retire;
Je respecte un chagrin dont votre cœur soupire.
Croyez que vous pourrez retrouver parmi nous
Un destin plus heureux & plus digne de vous.

SCÈNE III.

VAMIR, ÉMAR.

VAMIR.

UN destin plus heureux! mon cœur en désespère:
J'ai trop vécu.

ÉMAR.

Seigneur, dans un sort si contraire,
Rendez graces au ciel, de ce qu'il a permis
Que vous soyiez tombé sous de tels ennemis,

Non sous le joug affreux d'une main étrangère.

VAMIR.

Qu'il est dur bien souvent d'être aux mains de son frère!

ÉMAR.

Mais ensemble élevés, dans des tems plus heureux;
La plus tendre amitié vous unissait tous deux.

VAMIR.

Il m'aimait autrefois, c'est ainsi qu'on commence:
Mais bientôt l'amitié s'envole avec l'enfance.
Il ne sait pas encor ce qu'il me fait souffrir,
Et mon cœur déchiré ne saurait le haïr.

ÉMAR.

Il ne soupçonne pas qu'il ait en sa puissance
Un frère infortuné qu'animait la vengeance.

VAMIR.

Non, la vengeance, ami, n'entre point dans mon cœur;
Qu'un soin trop différent égara ma valeur!
Juste ciel! est-vrai ce que la renommée
Annonçait dans la France à mon ame alarmée?
Est-il vrai qu'Amélie, après tant de sermens,
Ait violé la foi de ses engagemens!
Et pour qui! juste ciel! O comble de l'injure!
O nœuds du tendre amour! ô loix de la nature!
Liens sacrés des cœurs, êtes-vous tous trahis!
Tous les maux dans ces lieux sont sur moi réunis.
Frère injuste, cruel!

ÉMAR.

Vous disiez qu'il ignore
Que parmi tant de biens, qu'il vous enlève encore,

Amélie en effet est le plus précieux,
Qu'il n'avait jamais su le secret de vos feux.

VAMIR.

Elle le sait, l'ingrate ; elle sait que ma vie
Par d'éternels sermens à la sienne est unie ;
Elle sait qu'aux autels nous allions confirmer
Ce devoir que nos cœurs s'étaient fait de s'aimer ;
Quand le Maure enleva mon unique espérance :
Et je n'ai pu sur eux achever ma vengeance !
Et mon frère a ravi le bien que j'ai perdu !
Il jouit des malheurs dont je suis confondu.
Quel est donc en ces lieux le dessein qui m'entraîne ?
La consolation, trop funeste & trop vaine,
De faire avant ma mort à ses traîtres appas
Un reproche inutile, & qu'on n'entendra pas ?
Allons, je périrai, quoi que le ciel décide,
Fidele au roi mon maître, & même à la perfide.
Peut-être en apprenant ma constance & mon sort,
Dans les bras de mon frère elle plaindra ma mort.

ÉMAR.

Cachez vos sentimens ; c'est lui qu'on voit paraître.

VAMIR.

Des troubles de mon cœur puis-je me rendre maître ?



SCÈNE IV.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, ÉMAR.

LE DUC.

CE myſtère m'irrite ; & je prétends ſavoir
Quel guerrier les deſtins ont mis en mon pouvoir :
Il ſemble avec horreur qu'il détourne la vue.

VAMIR.

O lumière du jour, pourquoi m'es-tu rendue !
Te verrai-je infidelle ! en quels lieux ! à quel prix !

LE DUC.

Qu'entends-je ! Et quels accens ont frappé mes eſprits ?

VAMIR.

M'as-tu pu méconnaître ?

LE DUC.

Ah ! *Vamir !* ah mon frère !

VAMIR.

Ce nom jadis ſi cher, ce nom me déſeſpère.
Je ne le ſuis que trop ce frère infortuné,
Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

LE DUC.

Tu n'eſt plus que mon frère, *& mon cœur te pardonne ;*
Mais je te l'avoûrai, ta cruauté m'étonne.

Si ton roi me pourſuit, Vamir était-ce à toi
A briguer, à remplir cet odieux emploi?
Que t'ai-je fait!

VAMIR.

Tu fais le malheur de ma vie:
Je voudrais qu'aujourd'hui ta main me l'eût ravie.

LE DUC.

De nos troubles civils quels effets malheureux!

VAMIR.

Les troubles de mon cœur ſont encor plus affreux.

LE DUC.

J'euſſe aimé contre un autre à montrer mon courage.
Vamir, que je te plains!

VAMIR.

Je te plains davantage;
De haïr ton pays, de trahir ſans remords,
Et le roi qui t'aimait, & le ſang dont tu ſors.

LE DUC.

Arrête, épargne-moi l'infame nom de traître;
A cet indigne mot je m'oublierais peut-être.
Non, mon frère, jamais je n'ai moins mérité
Le reproche odieux de l'infidélité.
Je ſuis prêt de donner à nos triſtes provinces,
A la France ſanglante, au reſte de nos princes;
L'exemple auguſte & ſaint de la réunion,
Après l'avoir donné de la diviſion.

VAMIR.

Toi, tu pourrais...

LE DUC.

Ce jour, qui semble si funeste;
Des feux de la discorde éteindra ce qui reste.

VAMIR.

Ce jour est trop horrible.

LE DUC.

Il va combler mes vœux.

VAMIR.

Comment?

LE DUC.

Tout est changé; ton frère est trop heureux.

VAMIR.

Je *le* crois : on disait que d'un amour extrême,
Violent, effréné, (car c'est ainsi qu'on aime)
Ton cœur depuis trois mois s'occupait tout entier.

LE DUC.

J'aime ; oui, la renommée a pu le publier ;
Oui, j'aime avec fureur. Une telle alliance
Semblait pour mon bonheur attendre ta présence.
Oui, mes ressentimens, mes droits, mes alliés,
Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ses pieds.

(*A sa suite.*)

Allez, & dites-lui que deux malheureux frères,
Jetés par le destin dans des partis contraires,
Pour marcher désormais sous le même étendart,
De ses yeux souverains n'attendent qu'un regard.

(*A Vamir.*)

Ne blâme point l'amour où ton frère est en proie;
Pour me justifier, il suffit qu'on la voie.

VAMIR.

Cruel ! . . . elle vous aime ?

LE DUC.

Elle le doit du moins ;
Il n'était qu'un obstacle au succès de mes soins ;
Il n'en est plus, je veux que rien ne nous sépare.

VAMIR.

Quels effroyables coups le cruel me prépare !
Ecoute ; à ma douleur ne veux-tu qu'insulter ?
Me connais-tu ? sais-tu ce que *j'osais tenter !*
Dans ces funestes lieux sais-tu ce qui m'amène ?

LE DUC.

Oublions ces sujets de discorde & de haine.

SCÈNE V.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, AMÉLIE.

AMÉLIE.

CIEL ! qu'est-ce que je vois ! Je me meurs.

LE DUC.

Ecoutez.
Mon bonheur est venu de nos calamités ;
J'ai vaincu ; je vous aime, & je retrouve un frère,
Sa présence à mes yeux vous rend encor plus chère :
Et vous, mon frère, & vous, soyez ici témoin,
Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
Ce que votre *reproche, ou bien* votre prière,
Le généreux Lisois, le roi, la France entière ;

Demanderaient ensemble, & qu'ils n'obtiendraient pas,
Soumis & subjugué, je l'offre à ses appas.
De l'ennemi des rois vous avez craint l'hommage.
Vous aimez, vous servez une cour qui m'outrage;
Eh bien! il faut céder; vous disposez de moi;
Je n'ai plus d'allié; je suis à votre roi.
L'amour, qui, malgré vous, nous a fait l'un pour l'autre,
Ne me laisse de choix, de parti que le vôtre.
Vous, courez, mon cher frère, allez dès ce moment
Annoncer à la cour un si grand changement.
Soyez libre, partez; & de mes sacrifices
Allez offrir au roi les heureuses prémices.
Puissai-je à ses genoux présenter aujourd'hui
Celle qui m'a dompté, qui me ramène à lui,
Qui d'un prince ennemi fait un sujet fidèle,
Changé par ses regards & vertueux par elle!

VAMIR, (*à part.*)

Il fait ce que je veux, & c'est pour m'accabler.
(*A Amélie.*)
Prononcez notre arrêt, Madame; il faut parler.

LE DUC.

Eh, quoi! vous demeurez interdite & muette!
De mes soumissions êtes-vous satisfaite?
Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à genoux?
Faut-il encor ma vie, ingrate? elle est à vous:
Un mot peut me l'ôter: la fin m'en sera chère.
Je vivais pour vous seule, & mourrai pour vous plaire.

AMÉLIE.

AMÉLIE.

Je demeure éperdue, & tout ce que je vois
Laiſſe à peine à mes ſens l'uſage de la voix.
Ah, Seigneur, ſi votre ame, en effet attendrie,
Plaint le ſort de la France, & chérit la patrie,
Un ſi noble deſſein, des ſoins ſi vertueux,
Ne ſeront point l'effet du pouvoir de mes yeux :
Ils auront dans vous-même une ſource plus pure.
Vous avez *écouté la voix de* la nature,
L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

LE DUC.

Non, tout eſt votre ouvrage, & c'eſt là mon malheur.
Sur tout autre intérêt ce triſte amour l'emporte.
Accablez-moi de honte, accuſez-moi, n'importe.
Duſſai je vous déplaire, & forcer votre cœur,
L'autel eſt prêt, venez.

VAMIR.

Vous oſez !

AMÉLIE.

Non, Seigneur.
Avant que je vous cède, & que l'hymen nous lie,
Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie.
Le ſort met entre nous un obſtacle éternel.
Je ne puis être à vous.

LE DUC.

Vamir... ingrate... ah ciel !
C'en eſt donc fait... Mais non... mon cœur ſait ſe contraindre.
Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre ;

Je vous rends *trop* justice ; & ces séductions,
Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions,
L'espoir qu'on donne à peine afin qu'on le saisisse,
Ce poison préparé dès mains de l'artifice,
Sont les *effets d'un charme* aussi trompeur que vain,
Que l'œil de la raison regarde avec dédain.
Je suis libre par vous : cet art que je déteste,
Cet art qui m'enchaîna, brise un joug si funeste ;
Et je ne prétends pas, indignement épris,
Rougir devant mon frère, & souffrir des mépris.
Montrez-moi seulement ce rival qui se cache ;
Je lui cède avec joie un poison qu'il m'arrache.
Je vous dédaigne assez tous deux pour vous unir,
Perfide ! & c'est ainsi que je dois vous punir.

AMÉLIE.

Je devrais seulement vous quitter & me taire ;
Mais je suis accusée : & ma gloire m'est chère.
Votre frère est présent, & mon honneur blessé
Doit repousser les traits dont il est offensé.
Pour un autre que vous ma vie est destinée,
Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée.
Oui, j'aime ; & je serais indigne devant vous
De celui que mon cœur s'est promis pour époux,
Indigne de l'aimer, si par ma complaisance,
J'avais à votre amour laissé quelque espérance.
Vous avez regardé ma liberté, ma foi.
Comme un bien de conquête, & qui n'est plus à moi.
Je vous devais beaucoup ; mais une telle offense
Ferme à la fin mon cœur à la reconnaissance.
Sachez que des bienfaits, qui font rougir mon front,
A mes yeux indignés ne sont plus qu'un affront.

J'ai plaint de votre amour la violence vaine ;
Mais, après ma pitié, n'attirez point ma haine.
J'ai rejeté vos vœux, que je n'ai point bravés.
J'ai voulu votre estime, & vous me la devez.

LE DUC.

Je vous dois ma colère, & sachez qu'elle égale
Tous les emportemens de mon amour fatale.
Quoi donc, vous attendiez, pour oser m'accabler,
Que *Vamir* fût présent, & me vît immoler ?
Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure !
Allez, je le croirais l'auteur de mon injure,
Si.... Mais il n'a point vu vos funestes appas ;
Mon frère trop heureux ne vous connaissait pas.
Nommez donc mon rival ; mais gardez-vous de croire
Que mon lâche dépit lui cède la victoire.
Je vous trompais : mon cœur ne peut feindre long-tems.
Je vous traîne à l'autel à ses yeux expirans ;
Et ma main sur sa cendre à votre main donnée,
Va tremper dans le sang les flambeaux d'hyménée.
Je sais trop qu'on a vu, lâchement abusés,
Pour des mortels obscurs des princes méprisés ;
Et mes yeux perceront, dans la foule inconnue,
Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vue.

VAMIR.

Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser !

LE DUC.

Et pourquoi, vous, mon frère, osez-vous l'excuser ?

Eſt-il vrai que de vous elle était ignorée,
Ciel! à ce piége affreux ma foi ſerait livrée!
Tremblez.

VAMIR.

Moi, que je tremble! ah! j'ai trop dévoré
L'inexprimable horreur où toi ſeul m'as livré.
J'ai forcé trop long-tems mes transports au ſilence.
Connais-moi donc, barbare, & remplis ta vengeance.
Connais un déſeſpoir à tes fureurs égal.
Frappe, voilà mon cœur, & voilà ton rival.

LE DUC.

Toi, cruel! toi, *Vamir!*

VAMIR.

Oui, depuis deux années;
L'amour la plus ſecrète a joint nos deſtinées.
C'eſt toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
Le ſeul bien ſur la terre où j'ai pu m'attacher.
Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie.
Les maux que j'éprouvais paſſaient ta jalouſie.
Par tes égaremens juge de mes transports.
Nous puiſâmes tous deux dans ce ſang dont je ſors,
L'excès des paſſions qui dévorent une ame;
La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.
Mon frère eſt mon rival, & je l'ai combattu.
J'ai fait taire le ſang, peut-être la vertu.
Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime;
Rien ne m'a retenu, ni tes ſuperbes tours,
Ni le peu de ſoldats que j'avais pour ſecours,
Ni le lieu, ni le tems, ni ſur-tout ton courage;
Je n'ai vu que ma flamme, & ton feu qui m'outrage.

L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié;
Sois cruel comme moi, punis-moi sans pitié :
Aussi-bien tu ne peux t'assurer ta conquête,
Tu ne peux l'épouser qu'aux dépens de ma tête.
A la face des cieux je lui donne ma foi ;
Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
Frappe, & qu'après ce coup ta cruauté jalouse
Traîne aux pieds des autels ta sœur, & mon épouse.
Frappe, dis-je : oses-tu ?

LE DUC.

Traître, c'en est assez.
Qu'on l'ôte de mes yeux ; soldats, obéissez.

AMÉLIE.

(*Aux soldats.*) (*Au Duc.*)
Non, demeurez, cruels... Ah prince, est-il possible
Que la nature en vous trouve une ame inflexible ?
Seigneur !

VAMIR.

Vous, le prier ? plaignez-le plus que moi.
Plaignez-le ? il vous offense, il a trahi son roi.
Va ; je suis dans ces lieux plus puissant que toi-même ;
Je suis vengé de toi : l'on te hait, & l'on m'aime.

AMÉLIE.

(*A Vamir.*) (*Au Duc.*)
Ah, cher prince !... Ah, Seigneur ! voyez à vos genoux...

LE DUC.

Qu'on m'en réponde, allez, Madame, levez vous.

Vos prières, vos pleurs en faveur d'un parjure,
Sont un nouveau poiſon verſé ſur ma bleſſure :
Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé ;
Mais, perfide, croyez que je mourrai vengé.
Adieu : ſi vous voyez les effets de ma rage,
N'en accuſez que vous, nos maux ſont votre ouvrage.

AMÉLIE.

Je ne vous quitte pas ; écoutez-moi, Seigneur.

LE DUC.

Eh bien ! achevez donc de déchirer mon cœur :
Parlez.

SCÈNE VI.

LE DUC, VAMIR, AMÉLIE, LISOIS, un Officier, &c.

LISOIS.

J'ALLAIS partir : un peuple téméraire
Se ſoulève en tumulte au nom de votre frère.
Le déſordre eſt par-tout : vos ſoldats conſternés
Déſertent les drapeaux de leurs chefs étonnés ;
Et pour comble de maux, vers la ville alarmée
L'ennemi raſſemblé fait marcher ſon armée.

LE DUC.

Allez, cruelle, allez ; vous ne jouirez pas
Du fruit de votre haine, & de vos attentats :

Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.
(*à l'Officier.*) (*à Lisois.*)
Qu'on la garde. Courons. Vous, veillez sur ce traître.

SCÈNE VII.

VAMIR, LISOIS.

LISOIS.

Le feriez-vous, Seigneur ? Auriez-vous démenti
Le sang de ces héros dont vous êtes sorti ?
Auriez-vous violé par cette lâche injure,
Et les droits de la guerre, & ceux de la nature ?
Un prince à cet excès pourrait-il s'oublier ?

VAMIR.

Non : mais suis-je réduit à me justifier ?
Lisois, ce peuple est juste, il t'apprend à connaître
Que mon frère est rebelle, & *qu'il trahit* son maître.

LISOIS.

Écoutez, ce serait le comble de mes vœux,
De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
Je vois avec regret la France désolée,
A nos dissensions la nature immolée,
Sur nos communs débris *l'Africain* élevé,
Menaçant cet état par nous-même énervé.

Si vous avez un cœur digne de votre race,
Faites au bien public servir votre disgrace.
Rapprochez les partis; unissez-vous à moi,
Pour calmer votre frère, & fléchir votre roi,
Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

VAMIR.

Ne vous en flattez pas: vos soins sont inutiles.
Si la discorde seule avait armé mon bras,
Si la guerre & la haine avaient conduit mes pas;
Vous pourriez espérer de réunir deux frères,
L'un de l'autre écartés dans les partis contraires.
Un obstacle plus grand s'oppose à ce retour.

LISOIS.

Et quel est-il, Seigneur?

VAMIR.

Ah! reconnais l'amour.
Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,
Qui m'a fait téméraire, & qui le rend barbare.

LISOIS.

Ciel! faut-il voir ainsi, par des caprices vains,
Anéantir le fruit des plus nobles desseins?
L'amour subjuguer tout? Ses cruelles faiblesses
Du sang qui se révolte étouffer les tendresses?
Des frères se haïr, & naître en tous climats
Des passions des grands le malheur des états?
Prince, de vos amours laissons là le mystère.
Je vous plains tous les deux, mais je sers votre frère.

Je vais le seconder; je vais me joindre à lui,
Contre un peuple insolent qui se fait votre appui.
Le plus pressant danger est celui qui m'appelle.
Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle :
Je vois les passions plus puissantes que moi :
Et l'amour seul ici me fait frémir d'effroi.
Je lui dois mon secours ; je vous laisse, & j'y vole.
Soyez mon prisonnier, mais sur votre parole ;
Elle me suffira.

VAMIR.

Je vous la donne.

LISOIS.

Et moi ;
Je voudrais de ce pas porter la sienne au roi ;
Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
Du sang de nos tyrans une union si chère.
Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.



SCÈNE PREMIÈRE.

VAMIR, AMÉLIE, ÉMAR,

AMÉLIE.

Quelle suite, grand Dieu, d'affreuses destinées!
Quel tissu de douleurs l'une à l'autre enchaînées!
Un orage imprévu m'enleve à votre amour:
Un orage nous joint: & dans le même jour,
Quand je vous suis rendue, un aut e nous sépare!
Vamir, frère adoré d'un frère trop barbare,
Vous le voulez, Vamir; je pars, & vous restez.

VAMIR.

Voyez par quels liens mes pas sont arrêtés.
Au pouvoir *d'un rival ma parole* me livre:
Je peux mourir pour vous: & je ne peux vous suivre.

AMÉLIE.

Vous l'osâtes combattre, & vous n'osez le fuir.

VAMIR.

L'honneur est mon tyran: je lui dois obéir.
Profitez du tumulte où la ville est livrée.
La retraite à vos pas déjà semble assurée.

On vous attend : le ciel a calmé son courroux.
Espérez....

AMÉLIE.

Et que puis-je espérer loin de vous?

VAMIR.

Ce n'est qu'un jour.

AMÉLIE.

Ce jour est un siècle funeste.
Rendez vains mes soupçons, ciel vengeur que j'atteste.
Seigneur, de votre sang *le Maure* est altéré.
Ce sang à votre frère est-il donc si sacré?
Il aime en furieux; mais il hait plus encore.
Il est votre rival, & l'allié du Maure.
Je crains....

VAMIR.

Il n'oserait...

AMÉLIE.

Son cœur *n'a* point de frein.
Il vous a menacé, menace-t-il en vain?

VAMIR.

Il tremblera bientôt, le roi vient, & nous venge.
La moitié de ce peuple à ses drapeaux se range.
Allez : si vous m'aimez, dérobez-vous aux coups
Des foudres allumés grondans autour de nous,
Au tumulte, au carnage, au désordre effroyable,
Dans des murs pris d'assaut malheur inévitable :
Mais *redoutez* encor mon rival furieux :
Craignez l'amour jaloux qui veille dans ses yeux.
Cet amour méprisé se tournerait en rage.
Fuyez sa violence : évitez un outrage,

Qu'il me faudrait laver de ſon ſang & du mien.
Seul eſpoir de ma vie, & mon unique bien,
Mettez en ſureté ce ſeul bien qui me reſte :
Ne vous expoſez pas à cet éclat funeſte.
Cédez à mes douleurs. Qu'il vous perde : partez.

AMÉLIE.

Et vous vous expoſez ſeul à ſes cruautés !

VAMIR.

Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère.
Que dis-je ? mon appui lui devient néceſſaire.
Son captif aujourd'hui, demain ſon bienfaiteur;
Je pourrai de ſon roi lui rendre la faveur.
Protéger mon rival eſt la gloire où j'aſpire.
Arrachez-vous ſur-tout à ſon fatal empire.
Songez que ce matin vous quittiez ſes états.

AMÉLIE.

Ah ! je quittais des lieux que vous n'habitiez pas.
Dans quelque aſile affreux que mon deſtin m'entraîne,
Vamir, j'y porterai mon amour & ma haine.
Je vous adorerai dans le fond des déſerts,
Au milieu des combats, dans l'exil, dans les fers;
Dans la mort que j'attends de votre ſeule abſence.

VAMIR.

C'en eſt trop : vos douleurs ébranlent ma conſtance.
Vous avez trop tardé.... Ciel ! quel tumulte affreux !

SCÈNE II.

AMÉLIE, VAMIR, LE DUC DE FOIX, Gardes.

LE DUC.

JE l'entends; c'est lui-même. Arrête, malheureux:
Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête.

VAMIR.

Il ne te trahit point, mais il t'offre sa tête.
Porte à tous les excès ta haine & ta fureur.
Va, ne perds point de tems: le ciel arme un vengeur.
Tremble, ton roi s'approche: il vient, il va paraître;
Tu n'as vaincu que moi: redoute encor ton maître.

LE DUC.

Il pourra te venger, mais non te secourir;
Et ton sang...

AMÉLIE.

Non, cruel; c'est à moi de mourir.
J'ai tout fait; c'est par moi que ta garde est séduite.
J'ai gagné tes soldats, j'ai préparé ma fuite.
Punis ces attentats, & ces crimes si grands,
De sortir d'esclavage, & de fuir ses tyrans;

Mais respecte ton frère, & sa femme, & toi-même.
Il ne t'a point trahi, c'est un frère qui t'aime.
Il voulait te servir, quand tu veux l'opprimer.
Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer ?
L'amour n'est-il en toi qu'un juge inexorable ?

LE DUC.

Plus vous le défendez, plus il devient coupable.
C'est vous qui le perdez, vous qui l'assassinez ;
Vous, par qui tous nos jours étaient empoisonnés ;
Vous, qui pour leur malheur armiez des mains si chères.
Puisse tomber sur vous tout le sang des deux frères !
Vous pleurez ! mais vos pleurs ne peuvent me tromper.
Je suis prêt à mourir, & prêt à le frapper.
Mon malheur est au comble, ainsi que ma faiblesse.
Oui, je vous aime encor : le tems, le péril presse.
Vous pouvez à l'instant parer le coup mortel.
Voilà ma main, venez ; sa grace est à l'autel.

AMÉLIE.

Moi, Seigneur ?

LE DUC.

C'est assez.

AMÉLIE.

Moi, que je le trahisse ?

LE DUC.

Arrêtez... répondez...

AMÉLIE.

Je ne puis.

LE DUC.

Qu'il périſſe.

VAMIR.

Ne vous laiſſez pas vaincre en ces affreux combats.
Oſez m'aimer aſſez pour vouloir mon trépas.
Abandonnez mon ſort au coup qu'il me prépare.
Je mourrai triomphant des mains de ce barbare;
Et ſi vous ſuccombiez à ſon lâche courroux,
Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais par vous.

LE DUC.

Qu'on l'entraîne à la tour; allez, qu'on m'obéiſſe.

SCÈNE III.

LE DUC, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Vous, cruel, vous feriez cet affreux ſacrifice?
De ſon vertueux ſang vous pourriez vous couvrir?
Quoi! voulez-vous?..

LE DUC.

Je veux vous haïr & mourir,
Vous rendre malheureuſe encor plus que moi-même,
Répandre devant vous tout le ſang qui vous aime;
Et vous laiſſer des jours plus cruels mille fois
Que le jour où l'amour nous a perdus tous trois.
Laiſſez-moi: votre vue augmente mon ſupplice.

SCÈNE VI.

LE DUC, AMÉLIE, LISOIS.

AMÉLIE *à Lisois.*

AH! je n'attends plus rien que de votre justice :
Lisois, contre un cruel osez me secourir.

LE DUC.

Garde-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

AMÉLIE.

J'atteste ici le ciel.

LE DUC.

Eloignez de ma vue,
Amis; délivrez-moi *de l'objet* qui me tue.

AMÉLIE.

Va, tyran, c'en est trop : va, dans mon désespoir,
J'ai combattu l'horreur que je sens à te voir.
J'ai cru, malgré ta rage à ce point emportée,
Qu'une femme du moins en serait respectée.
L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur;
Tigre, je t'abandonne à toute ta fureur.
Dans ton féroce amour immole tes victimes;
Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes;
Mais compte encor la tienne. Un vengeur va venir,
Par ton juste supplice il va tous nous unir.

Tombe avec tes remparts, tombe & péris sans gloire;
Meurs, & que l'avenir prodigue à ta mémoire,
A tes feux, à ton nom justement abhorrés,
La haine & le mépris que tu m'as inspirés.

SCÈNE V.

LE DUC DE FOIX, LISOIS.

LE DUC.

OUI, cruelle ennemie, & plus que moi farouche,
Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche.
Que la main de la haine, & que les mêmes coups
Dans l'horreur du tombeau nous réunissent tous.

(*Il tombe dans un fauteuil.*)

LISOIS.

Il ne se connaît plus; il succombe à sa rage.

LE DUC.

Eh bien! souffriras-tu ma honte & mon outrage?
Le tems presse: veux-tu qu'un rival odieux
Enlève la perfide, & l'épouse à mes yeux?
Tu crains de me répondre! Attends-tu que le traître
Ait soulevé le peuple, & me livre à son maître.

LISOIS.

Je vois trop en effet que le parti du roi
Des peuples fatigués fait chanceler la foi.

De la fédition la flamme réprimée
Vit encor dans les cœurs en fecret rallumée.

LE DUC.

C'eft Vamir qui l'allume : il nous a trahis tous.

LISOIS.

Je fuis loin d'excufer fes crimes envers vous.
La fuite en eft funefte, & me remplit d'alarmes.
Dans la plaine déjà les Français font en armes ;
Et vous êtes perdu, fi le peuple excité
Croit dans la trahifon trouver fa fureté.
Vos dangers font accrus.

LE DUC.

Eh bien, que faut-il faire ?

LISOIS.

Les prévenir, dompter l'amour & la colère.
Ayons encor, mon prince, en cette extrémité,
Pour prendre un parti fûr affez de fermeté.
Nous pouvons conjurer ou braver la tempête.
Quoi que vous décidiez, ma main eft toute prête.
Vous vouliez ce matin, par un heureux traité,
Apaifer avec gloire un monarque irrité ;
Ne vous rebutez pas : ordonnez, & j'efpère,
Seigneur, en votre nom cette paix falutaire.
Mais, s'il faut vous combattre, & courir au trépas ;
Vous favez qu'un ami ne vous furvivra pas.

LE DUC.

Ami, dans le tombeau laiffe-moi feul defcendre.
Vis, pour fervir ma caufe, & pour venger ma cendre.

Mon destin s'accomplit, & je cours l'achever.
Qui ne veut que la mort est sûr de la trouver;
Mais je la veux terrible, & lorsque je succombe,
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

LISOIS.

Comment? de quelle horreur vos sens sont possédés!

LE DUC.

Il est dans cette tour, où vous seul commandez;
Et vous m'avez promis que contre un téméraire....

LISOIS.

De qui me parlez-vous, Seigneur? de votre frère?

LE DUC.

Non: je parle d'un traître, & d'un lâche ennemi,
D'un rival qui m'abhorre, & qui m'a tout ravi.
Le Maure attend de moi la tête du parjure.

LISOIS.

Vous leur avez promis de trahir la nature?

LE DUC.

Dès long-tems du perfide ils ont proscrit le sang.

LISOIS.

Et pour leur obéir, vous lui percez le flanc?

LE DUC.

Non, je n'obéis point à leur haine étrangère;
J'obéis à ma rage, & veux la satisfaire.
Que m'importent l'état, & mes vains alliés?

LISOIS.

Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez!
Et vous me chargez, moi, du soin de son supplice?

LE DUC.

Je n'attends pas de vous cette prompte justice.
Je suis bien malheureux ! bien digne de pitié !
Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié !
Allez; *je puis* encor, dans le fort qui *me* presse,
Trouver de vrais amis, qui tiendront leur promesse
D'autres me serviront, & n'allégueront pas
Cette triste vertu, l'excuse des ingrats.

LISOIS (*après un long silence.*)

Non; j'ai pris mon parti. Soit crime, soit justice;
Vous ne vous plaindrez *plus qu'un ami* vous trahisse.
Vamir est criminel : vous êtes malheureux ;
Je vous aime ; il suffit : je me rends à vos vœux.
Je vois qu'il est des tems pour les partis extrêmes,
Que les plus saints devoirs peuvent se taire eux-mêmes.
Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi
Dans de pareils momens vous éprouviez la foi ;
Et vous reconnaîtrez, au succès de mon zèle,
Si *Lisois* vous aimait, & s'il vous fût fidèle.

LE DUC.

Je te retrouve enfin dans mon adversité :
L'univers m'abandonne, & toi seul m'es resté.
Tu ne souffriras pas que mon rival tranquille
Insulte impunément à ma rage inutile ;
Qu'un ennemi vaincu, maître de mes états,
Dans les bras d'une ingrate insulte à mon trépas.

LISOIS.

Non, mais en vous rendant ce malheureux service ;
Prince, je vous demande un autre sacrifice.

LE DUC.

Parle.

LISOIS.

Je ne veux pas que *le Maure* en ces lieux,
Protecteur insolent, commande sous mes yeux ;
Je ne veux pas servir un tyran qui nous brave.
Ne puis-je vous venger, sans être son esclave ?
Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui ?
Pour mourir avec vous, ai-je besoin de lui ?
Du sort de ce grand jour laissez-moi la conduite ;
Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.
Les *Maures* avec moi pourraient mal s'accorder ;
Jusqu'au dernier moment, je veux seul commander.

LE DUC.

Oui, pourvu qu'*Amélie*, au désespoir réduite,
Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite ;
Pourvu que de l'horreur de ses gémissemens
Ma douleur se repaisse à mes derniers momens ;
Tout le reste est égal ; & je te l'abandonne.
Prépare le combat ; agis, dispose, ordonne.
Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend :
Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
Aux cœurs désespérés qu'importe un peu de gloire ?
Périsse ainsi que moi ma funeste mémoire !
Périsse avec mon nom le souvenir fatal
D'une indigne maîtresse & d'un lâche rival !

LISOIS.

Je l'avoue avec vous : une nuit éternelle
Doit couvrir, s'il se peut, une fin si cruelle.
C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir ;
Mais je tiendrai parole, & je vais vous servir.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.



SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC DE FOIX, un Officier des Gardes.

LE DUC.

O CIEL! me faudra-t-il, de momens en momens,
Voir & des trahisons & des soulèvemens?
Eh bien, de ces mutins l'audace est terrassée?

L'OFFICIER.

Seigneur, ils vous ont vu: leur foule est dispersée.

LE DUC.

L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourd'hui;
Mon malheur est parfait, tous les cœurs sont à lui.
Que fait Lisois!

L'OFFICIER.

Seigneur, sa prompte vigilance
A partout des remparts assuré la défense.

LE DUC.

Ce soldat qu'en secret vous m'avez amené,
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné?

L'OFFICIER.

Oui, Seigneur; & déjà vers la tour il s'avance.

LE DUC.

Ce bras vulgaire & sûr va remplir ma vengeance.
Sur l'incertain *Lisois* mon cœur a trop compté;
Il a vu ma fureur avec tranquillité.
On ne soulage point des douleurs qu'on méprise:
Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit mise.
Vous, que sur nos remparts on porte nos drapeaux,
Allez, qu'on se prépare à des périls nouveaux.
Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle;
Ayez la même audace, avec le même zèle;
Imitez votre maître, & s'il vous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(*Il reste seul.*)

Eh bien, c'en est donc fait: une femme perfide
Me conduit au tombeau chargé d'un parricide
Qui! moi, je tremblerais des coups qu'on va porter!
J'ai cheri la vengeance, & ne puis la goûter.
Je frissonne: une voix gémissante & sévère
Crie au fond de mon cœur, arrête, il est ton frère.
Ah! prince infortuné, dans ta haine affermi,
Songe à des droits plus saints: *Vamir* fut ton ami.
Ô jours de notre enfance! ô tendresses passées!
Il fut le confident de toutes mes pensées.
Avec quelle innocence, & quels épanchemens,
Nos cœurs se sont appris leurs premiers sentimens!
Que de fois partageant mes naissantes alarmes,
D'une main fraternelle essuya-t-il mes larmes!
Et c'est moi qui l'immole! & cette même main
D'un frère que j'aimai déchirerait le sein!

Ô passion funeste ! ô douleur qui m'égare !
Non, je n'étais point né pour devenir barbare.
Je sens combien le crime est un fardeau cruel !
Mais que dis-je ? *Vamir* est le seul criminel.
Je reconnais mon sang, mais c'est à sa furie :
Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie.
Ah ! de mon désespoir injuste & vain transport !
Il l'aime, est-ce un forfait qui mérite la mort ?
Hélas ! malgré le tems, & la guerre, & l'absence,
Leur tranquille union croissait dans le silence.
Ils nourrissaient en paix leur innocente ardeur.
Avant qu'un fol amour empoisonnât mon cœur.
Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colère ;
Il me trompe, il me hait. N'importe, il est mon frère ;
C'est à lui seul de vivre ; on l'aime, il est heureux ;
C'est à moi de mourir. Mais mourons généreux.
La pitié m'ébranlait : la nature décide.
Il en est tems encor.

SCÈNE II.

LE DUC DE FOIX, l'Officier.

LE DUC.

Préviens un parricide,
Ami, vole à la tour. Que tout soit suspendu :
Que mon frère....

L'OFFICIER.

Seigneur....

LE DUC.

LE DUC.

De quoi t'alarmes-tu !

Cours, obéis.

L'OFFICIER.

J'ai vu, non loin de cette porte,
Un corps souillé de sang qu'en secret on emporte;
C'est *Lisois* qui l'ordonne, & je crains que le soit...

LE DUC.

Qu'entends-je? *malheureux*! Ah ciel! mon frère
est mort!
Il est mort, & je vis! & la terre entr'ouverte,
Et la foudre en éclats n'ont point vengé sa perte!
Ennemi de l'état, factieux, inhumain,
Frère dénaturé, ravisseur, assassin,
O ciel, autour de moi que j'ai creusé d'abîmes!
Quoi! l'amour m'a changé! qu'il me coûte de
crimes!
Le voile est déchiré: je m'étais mal connu.
Au comble des forfaits je suis donc parvenu?
Ah *Vamir*! ah mon frère! ah jour de ma ruine!
Je sens que je t'aimais, & mon bras t'assassine!
Quoi, mon frère!

L'OFFICIER.

Amélie, avec empressement,
Veut, Seigneur, en secret vous parler un moment.

LE DUC.

Chers amis, empêchez que la cruelle avance;
Je ne puis soutenir ni souffrir sa présence;
Mais non. D'un parricide elle doit se venger;
Dans mon coupable sang sa main doit se plonger;
Qu'elle entre.... Ah! je succombe, & ne vis
plus qu'à peine.

SCÈNE III.

LE DUC, AMÉLIE, TAÏSE.

AMÉLIE.

Vous l'emportez, Seigneur; & puisque votre haine,
(Comment puis-je autrement appeler en ce jour
Ces affreux sentimens que vous nommez amour?)
Puisqu'à ravir ma foi vôtre haine obstinée
Veut ou le sang d'un frère, ou ce triste hyménée...
Mon choix est fait, Seigneur; & je me donne à vous:
A force de forfaits vous êtes mon époux.
Brisez les fers honteux dont vous chargez un frère;
De vos murs sous ses pas abaissez la barrière.
Que je ne tremble plus pour des jours si chéris:
Je trahis mon amant: je le perds à ce prix:
Je vous épargne un crime, & suis votre conquête.
Commandez, disposez, ma main est toute prête.
Sachez que cette main, que vous tyrannisez,
Punira la faiblesse où vous me réduisez.
Sachez qu'au temple même où vous m'allez conduire....
Mais vous voulez ma foi, ma foi doit vous suffire.

Allons.... Eh quoi ! d'où vient ce silence affecté ?
Quoi ! votre frère encor n'est point en liberté ?

LE DUC.

Mon frère ?

AMÉLIE.

Dieu puissant ! dissipez mes alarmes.
Ciel ! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes !

LE DUC.

Vous demandez sa vie !

AMÉLIE.

Ah ! qu'est-ce que j'entends ?
Vous qui m'aviez promis...

LE DUC.

Madame, il n'est plus tems.

AMÉLIE.

Il n'est plus tems ! *Vamir !*

LE DUC.

Il trop vrai, cruelle !
Oui, *l'amour a conduit cette main criminelle :*
Lisois, pour *mon malheur*, a trop su m'obéir.
Ah ! revenez à vous, vivez pour me punir.
Frappez : que votre main contre moi ranimée
Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée,
Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.
Oui, j'ai tué mon frère ; & l'ai tué pour vous.
Vengez *sur un coupable indigne de vous plaire*,
Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

AMÉLIE (*se jetant entre les bras de Taïse.*)

Vamir est mort ! barbare !

LE DUC.

Oui, mais c'eſt de ta main
Que ſon ſang veut ici le ſang de l'aſſaſſin.

AMÉLIE (*ſoutenue par Taïſe & preſque évanouie.*)

Il eſt mort !

LE DUC.

Ton reproche....

AMÉLIE.

Épargne ma miſère.
Laiſſe-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.
Va, porte ailleurs ton crime, & ton vain repentir.
Laiſſe-moi l'adorer, l'embraſſer & mourir.

LE DUC.

Ton horreur eſt trop juſte. Eh bien, *chère Amélie*,
Par pitié, par vengeance, arrache-moi la vie.
Je ne mérite pas de mourir de tes coups;
Que ta main les conduiſe....

SCÈNE IV.

LE DUC, AMÉLIE, LISOIS.

LISOIS.

Ah, ciel! que faites-vous ?

LE DUC. (*On le déſarme.*)

Laiſſe moi me punir, & me rendre juſtice.

AMÉLIE *à Liſois.*

Vous d'un aſſaſſinat vous êtes le complice ?

LE DUC.

Miniſtre de mon crime, as-tu pu m'obéir ?

LISOIS.

Je vous avais promis, Seigneur de vous ſervir.

LE DUC.

Malheureux que je ſuis ! ta ſévère rudeſſe
A cent fois de mes ſens combattu la faibleſſe.
Ne devais-tu te rendre à mes triſtes ſouhaits,
Que quand ma paſſion t'ordonnait des forfaits ?
Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère !

LISOIS.

Lorſque j'ai refuſé ce ſanglant miniſtère,
Votre aveugle courroux n'allait-il pas ſoudain
Du ſoin de vous venger charger une autre main ?

LE DUC.

L'amour, le ſeul amour, de mes ſens toujours maître,
En m'ôtant ma raiſon, m'eût excuſé peut-être;
Mais toi, dont la ſageſſe, & les réflexions,
Ont calmé dans ton ſein toutes les paſſions;
Toi dont j'avais tant craint l'eſprit ferme & rigide,
Avec tranquillité permettre un parricide !

LISOIS.

Eh bien, puiſque la honte, avec le repentir,
Par qui la vertu parle à qui peut le trahir,
D'un ſi juſte remords ont pénétré votre ame;
Puiſque malgré l'excès de votre aveugle flamme,
Au prix de votre ſang vous voudriez ſauver
Le ſang dont vos fureurs ont voulu vous priver;

Je peux donc m'expliquer ! je peux donc vous apprendre,
Que de vous-même enfin *Lisois* sait vous défendre.
Connaissez-moi, Madame, & calmez vos douleurs.
(*Au Duc.*) (*A Amélie.*)
Vous, gardez vos remords ; & vous séchez vos pleurs.
Que ce jour à tous trois soit un jour salutaire.
Venez, paraissez, prince, embrassez votre frère.
(*Le théâtre s'ouvre, Vamir paraît.*)

SCÈNE V.

LE DUC, AMÉLIE, VAMIR, LISOIS.

AMÉLIE.

QUI ! vous !

LE DUC.

Mon frère !

AMÉLIE.

Ah ciel !

LE DUC.

Qui l'aurait pu penser ?

VAMIR (*s'avançant du fond du théâtre.*)

J'ose encor te revoir, te plaindre & t'embrasser.

LE DUC.

Mon crime en est plus grand, puisque ton cœur l'oublie.

AMÉLIE.

Lisois, digne héros qui me donnes la vie !...

LE DUC.

Il la donne à tous trois.

LISOIS.

Un indigne assassin
Sur *Vamir* à mes yeux avait levé la main.
J'ai frappé le barbare ; & prévenant encore
Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,
J'ai *feint d'avoir versé ce sang si précieux*,
Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

LE DUC.

Après ce grand exemple, & ce service insigne,
Le prix que je t'en dois, c'est de m'en rendre digne.
Le fardeau de mon crime est trop pesant pour moi.
Mes yeux couverts d'un voile, & baissés devant toi,
Craignent de rencontrer, & les regards d'un frère,
Et la beauté fatale à tous les deux trop chère.

VAMIR.

Tous deux auprès du roi nous voulions te servir.
Quel est donc ton dessein ? parle.

LE DUC.

De me punir ;
De nous rendre à tous trois une égale justice ;
D'expier devant vous, par le plus grand supplice,
Le plus grand des forfaits, où la fatalité,
L'amour & le courroux m'avaient précipité.
J'adorais Amélie, & ma flamme cruelle
Dans mon cœur désolé s'irrite encor pour elle.
Lisois sait à quel point j'adorais ses appas,
Quand ma jalouse rage ordonnait ton trépas.
Dévoré, malgré moi, du feu qui me possède,
Je l'adore encor plus.... & mon amour la cède.

Je m'arrache le cœur *en vous rendant heureux :*
Aimez-vous, mais, au moins, *pardonnez-moi tous deux.*

VAMIR.

Ah ton frère à tes pieds, digne de ta clémence,
Égale tes bienfaits par sa reconnaissance.

AMÉLIE.

Oui, Seigneur, avec lui j'embrasse vos genoux;
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.
Vous *me* payez trop bien de *mes douleurs souffertes.*

LE DUC.

Ah ! c'est trop me montrer mes malheurs & *mes pertes.*
Mais vous m'apprenez tous à suivre la vertu.
Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu.

(*A Vamir.*)

Je suis en tout ton frère ; & mon ame attendrie
Imite votre exemple, & chérit sa patrie.
Allons apprendre au roi, pour qui vous combattez ;
Mon crime, mes remords & vos félicités.
Oui, je veux égaler votre foi, votre zele,
Au sang, à la patrie, à l'amitié fidèle,
Et vous faire oublier, après tant de tourmens,
A force de vertus, tous mes égaremens.

Fin du cinquième & dernier Acte.

L'ORPHELIN
DE LA CHINE,

TRAGÉDIE;

Représentée pour la première fois le 20 août 1755.

L 5



A MONSEIGNEUR
LE MARÉCHAL
DUC DE RICHELIEU,

Pair de France, Premier Gentilhomme de la Chambre du Roi. Commandant en Languedoc, l'un des quarante de l'Académie.

Je voudrais, Monſeigneur, vous préſenter de beau marbre comme les Génois, & je n'ai que des figures Chinoiſes à vous offrir. Ce petit ouvrage ne paraît pas fait pour vous. Il n'y a aucun héros dans cette pièce qui ait réuni tous les ſuffrages par les agrémens de ſon eſprit, ni qui ait ſoutenu une république prête à ſuccomber, ni qui ait imaginé de renverſer une colonne Anglaiſe avec quatre canons. Je ſens mieux que perſonne le peu que je vous offre; mais tout ſe pardonne à un attachement de quarante années. On dira peut-être, qu'au pied des Alpes, & vis-à-vis des neiges éternelles, où je me ſuis retiré, & où je devais n'être que philoſophe, j'ai ſuccombé à la vanité d'imprimer, que ce qu'il y a eu de plus brillant ſur les bords de la Seine ne m'a jamais oublié. Cependant je n'ai conſulté que mon cœur; il me conduit ſeul; il a toujours inſpiré mes actions & mes paroles; il ſe trompe quelquefois, vous le ſavez, mais ce

n'eſt pas après des épreuves ſi longues. Permettez donc que, ſi cette faible tragédie peut durer quelque tems après moi, on ſache que l'auteur ne vous a pas été indifférent; permettez qu'on apprenne que ſi votre oncle fonda les beaux arts en France, vous les avez ſoutenus dans leur décadence.

L'idée de cette tragédie me vint il y a quelque tems à la lecture de l'*Orphelin de Tchao*, tragédie Chinoiſe traduite par le père *Brémare*, qu'on trouve dans le recueil que le père *du Halde* a donné au public. Cette pièce Chinoiſe fut compoſée, au quatorzième ſiècle, ſous la dynaſtie même de *Gengis-Kan*. C'eſt une nouvelle preuve que les vainqueurs Tartares ne changèrent point les mœurs de la nation vaincue; ils protégèrent tous les arts établis à la Chine; ils adoptèrent toutes ſes loix.

Voilà un grand exemple de la ſupériorité naturelle que donnent la raiſon & le génie ſur la force aveugle & barbare; & les Tartares ont deux fois donné cet exemple. Car, lorſqu'ils ont conquis encor ce grand empire au commencement du ſiècle paſſé, ils ſe ſont ſoumis une ſeconde fois à la ſageſſe des vaincus; & les deux peuples n'ont formé qu'une nation gouvernée par les plus anciennes loix du monde: événement frappant, qui a été le premier but de mon ouvrage.

La tragédie Chinoiſe qui porte le nom de l'*Orphelin*, eſt tirée d'un recueil immenſe des pièces de théâtre de cette nation. Elle cultivait, depuis

plus de trois mille ans, cet art, inventé un peu plus tard par les Grecs, de faire des portraits vivans des actions des hommes, & d'établir de ces écoles de morale où l'on enseigne la vertu en action & en dialogues. Le poëme dramatique ne fut donc long-tems en honneur, que dans ce vaste pays de la Chine, séparé & ignoré du reste du monde, & dans la seule ville d'Athènes. Rome ne le cultiva qu'au bout de quatre cens années. Si vous le cherchez chez les Perses, chez les Indiens, qui passent pour des peuples inventeurs, vous ne l'y trouvez pas; il n'y est jamais parvenu. L'Asie se contentait des fables de *Pilpay* & de *Locman*, qui renferment toute la morale, & qui instruisent en allégories toutes les nations & tous les siècles.

Il semble qu'après avoir fait parler les animaux il n'y eût qu'un pas à faire pour faire parler les hommes, pour les introduire sur la scène, pour former l'art dramatique: cependant ces peuples ingénieux ne s'en avisèrent jamais. On doit inférer de là, que les Chinois, les Grecs & les Romains, sont les seuls peuples anciens, qui aient connu le véritable esprit de la société. Rien, en effet, ne rend les hommes plus sociables, n'adoucit plus leurs mœurs, ne perfectionne plus leur raison, que de les rassembler, pour leur faire goûter ensemble les plaisirs purs de l'esprit. Aussi nous voyons qu'à peine *Pierre le Grand* eut policé la Russie, & bâti Petersbourg, que les théâtres s'y sont établis. Plus l'Allemagne s'est perfectionnée, & plus nous l'avons vue adopter nos spectacles. La

peu de pays où ils n'étaient pas reçus dans le siécle passé, n'étaient pas mis au rang des pays civilisés.

L'Orphelin de Tchao est un monument précieux qui sert plus à faire connaître l'esprit de la Chine que toutes les relations qu'on a faites, & qu'on fera jamais de ce vaste empire. Il est vrai que cette pièce est toute barbare, en comparaison des bons ouvrages de nos jours; mais aussi c'est un chef-d'œuvre, si on le compare à nos pièces du quatorzième siécle. Certainement nos *Troubadours*, notre *Basoche*, la société des *Enfans sans souci*, & de la *Mère sote*, n'approchaient pas de l'auteur Chinois. Il faut encor remarquer, que cette pièce est écrite dans la langue des Mandarins, qui n'a point changé, & qu'à peine en entendons-nous la langue qu'on parlait du tems de *Louis XII* & de *Charles VIII*.

On ne peut comparer *l'Orphelin de Tchao* qu'aux tragédies Anglaises & Espagnoles du dix-septième siècle, qui ne laissent pas encor de plaire au delà des Pyrénées & de la mer. L'action de la pièce Chinoise dure vingt-cinq ans, comme dans les farces monstrueuses de *Shakespear* & de *Lope de Vega*, qu'on a nommées tragédies; c'est un entassement d'événemens incroyables. L'ennemi de la maison de *Tchao* veut d'abord en faire périr le chef, en lâchant sur lui un gros dogue, qu'il fait croire être doué de l'instinct de découvrir les criminels comme *Jacques Aymar* parmi nous devinait les voleurs par sa baguette. Ensuite il suppose

un ordre de l'empereur, & envoie à son ennemi *Tchao* une corde, du poison, & un poignard; *Tchao* chante, selon l'usage, & se coupe la gorge en vertu de l'obéissance que tout homme sur la terre doit de droit divin à un empereur de la Chine. Le persécuteur fait mourir trois cens personnes de la maison de *Tchao*. La princesse veuve accouche de l'Orphelin. On dérobe cet enfant à la fureur de celui qui a exterminé toute la maison, qui veut encor faire périr au berceau le seul qui reste. Cet exterminateur ordonne qu'on égorge dans les villages d'alentour tous les enfans, afin que l'Orphelin soit enveloppé dans la destruction générale.

On croit lire les *Mille & une nuits* en action & en scènes; mais malgré l'incroyable, il y règne de l'intérêt; & malgré la foule des événemens, tout est de la clarté la plus lumineuse : ce sont là deux grands mérites en tout tems & chez toutes nations; & ce mérite manque à beaucoup de nos pièces modernes. Il est vrai que la pièce Chinoise n'a pas d'autres beautés : unité de tems & d'action, développement de sentimens, peintures des mœurs, éloquence, raison, passion, tout lui manque; & cependant, comme je l'ai déjà dit, l'ouvrage est supérieur à tout ce que nous faisions alors.

Comment les Chinois, qui au quatorzième siècle, & si long-tems auparavant, savaient faire de meilleurs poëmes dramatiques que tous les Euro-

péans (1), font-ils restés toujours dans l'enfance grossiére de l'art, tandis qu'à force de soins & de tems notre nation est parvenue à produire environ une douzaine de piéces, qui, si elles ne sont pas parfaites, sont pourtant fort au-dessus de tout ce que le reste de la terre a jamais produit en ce genre. Les Chinois, comme les autres Asiatiques, sont demeurés aux premiers élémens de la poésie, de l'éloquence, de la physique, de l'astronomie, de la peinture, connus par eux si long-tems avant nous. Il leur a été donné de commencer en tout plutôt que les autres peuples, pour ne faire ensuite aucun progrès. Ils ont ressemblé aux anciens Egyptiens, qui ayant d'abord enseigné les Grecs, finirent par n'être pas capables d'être leurs disciples.

Ces Chinois chez qui nous avons voyagé à travers tant de périls, ces peuples de qui nous avons obtenu avec tant de peine la permission de leur apporter l'argent de l'Europe, & de venir les instruire, ne savent pas encor à quel point nous leur sommes supérieurs; ils ne sont pas assez avancés, pour oser seulement vouloir nous imiter. Nous avons puisé dans leur histoire des sujets de tragédie, & ils ignorent si nous avons une histoire.

---

(1) Le pére *du Halde*, tous les auteurs des lettres édifiantes, tous les voyageurs, ont toujours écrit *Européans*, & ce n'est que depuis quelques années qu'on s'est avisé d'imprimer *Européens*.

Le célèbre abbé *Metastasio* a pris pour sujet d'un de ses poëmes dramatiques le même sujet à peu près que moi, c'est-à-dire, un Orphelin échappé au carnage de sa maison, & il a puisé cette aventure dans une dynastie qui régnait neuf cens ans avant notre ère.

La tragédie Chinoise de *l'Orphelin de Tchao* est tout un autre sujet. J'en ai choisi un tout différent encor des deux autres & qui ne leur ressemble que par le nom. Je me suis arrêté à la grande époque de *Gengis-Kan*, & j'ai voulu peindre les mœurs des Tartares & des Chinois. Les aventures les plus intéressantes ne sont rien, quand elles ne peignent pas les mœurs; & cette peinture, qui est un des plus grands secrets de lart, n'est encor qu'un amusement frivole, quand elle n'inspire pas la vertu.

J'ose dire que depuis la *Henriade* jusqu'à *Zaïre*, & jusqu'à cette pièce Chinoise, bonne ou mauvaise, tel a été toujours le principe qui m'a inspiré, & que dans l'histoire du siècle de *Louis XIV*, j'ai célébré mon Roi & ma patrie sans flatter ni l'un ni l'autre. C'est dans un tel travail que j'ai consumé plus de quarante années. Mais voici ce que dit un auteur Chinois, traduit en Espagnol, par le célèbre *Novarette*.

„ Si tu composes quelque ouvrage, ne le montre qu'à tes amis; crains le public, & tes confrères; car on falsifiera, on empoisonnera ce que tu auras fait, & on t'imputera ce que tu n'auras pas fait. La calomnie, qui a cent trompettes, les fera sonner pour te perdre, tandis que la vérité, qui est muette, restera auprès de toi. Le célèbre *Ming* fut accusé d'avoir mal pensé du *Tien* & du *Li* & de l'empereur *Vang*. On trouva le vieillard moribond qui achevait le panégyrique de *Vang*, & un hymne au *Tien* & au *Li*, *&c.* „



LETTRE

A M. J. J. R. C. D. G.

J'AI reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain ; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, & vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance & notre foiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais tant employé d'esprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre ; & je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous & moi. Je ne peux plus non plus m'embarquer, pour aller trouver les sauvages du Canada ; premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe, & que je ne retrouverais pas les mêmes secours chez les Missouris : secondement, parce que la guerre est portée dans ces pays-là ; que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi

méchans que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie, auprès de votre patrie, où vous êtes tant desiré.

Je conviens avec vous que les belles-lettres & les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du *Tasse* firent de sa vie un tissu de malheurs; ceux de *Galilée*, le firent gémir dans les prisons à soixante & dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre; & ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligérent à se rétracter. Vous savez quelles traverses vos amis essuyèrent, quand ils commencèrent cet ouvrage, aussi utile qu'immense de *l'Encyclopédie*, auquel vous avez tant contribué.

Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre, du jour que je donnai la tragédie d'*Œdipe*; une bibliothèque de calomnies imprimées contre moi; un homme qui m'avait des obligations assez connues me payant de mon service par vingt libelles; un autre beaucoup plus coupable encor, faisant imprimer mon propre ouvrage du *siècle de Louis XIV*, avec des notes dans lesquelles la plus crasse ignorance vomit les plus infames impostures; un autre, qui vend à un libraire quelques chapitres d'une prétendue *Histoire universelle* sous mon nom; le libraire assez avide pour imprimer ce tissu informe de bévues, de fausses dates, de faits estropiés; &

enfin des hommes assez injustes pour m'imputer la publication de cette rapsodie. Je vous ferais voir la société infectée de ce nouveau genre d'hommes, inconnus à toute l'antiquité, qui ne pouvant embrasser une profession honnête, soit de manœuvre, soit de laquais, & sachant malheureusement lire & écrire, se font courtiers de littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manuscrits, les défigurent, & les vendent. Je pourais me plandre que des fragmens d'une plaisanterie, faite il y a près de trente ans sur le même sujet, que *Chapelain* eut la bêtise de traiter sérieusement, courent aujourd'hui le monde par l'infidélité & l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs grossièretés à ce badinage, qui en ont rempli les vides avec autant de sottise que de malice, & qui enfin au bout de trente ans, vendent par-tout en manuscrit ce qui n'appartient qu'à eux, & qui n'est digne que d'eux. J'ajouterais qu'en dernier lieu on a volé une partie des matériaux que j'avais rassemblés dans les archives publiques, pour servir à l'histoire de la guerre de 1741, lorsque j'étais historiographe de France; qu'on a vendu à un libraire de Paris ce fruit de mon travail; qu'on se saisit à l'envi de mon bien, comme si j'étais déjà mort, & qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'imposture & la rapine me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes, & jusqu'au bord de nom tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations? Que je ne dois pas me plaindre; que

Pope, *Descartes*, *Bayle*, *le Camouens* & cent autres ont essuyé les mêmes injustices & de plus grandes ; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des lettres a trop séduits.

Avouez, en effet, Monsieur, que ce sont là de ces petits malheurs particuliers, dont à peine la société s'aperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frêlons pillent le miel de quelques abeilles ? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles ; le reste du monde, ou les ignore, ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature, & à un peu de réputation, ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tout tems ont inondé la terre. Avouez que ni *Cicéron*, ni *Varron*, ni *Lucrèce*, ni *Virgile*, ni *Horace*, n'eurent la moindre part aux proscriptions. *Marius* était un ignorant. Le barbare *Sylla*, le crapuleux *Antoine*, l'imbécille *Lépide*, lisaient peu *Platon* & *Sophocle*, & pour ce tyran sans courage, *Octave-Cépias*, surnommé si lâchement *Auguste*, il ne fut un détestable assassin, que dans les tems où il fut privé de la société des gens de lettres.

Avouez que *Pétrarque* & *Bocace* ne firent pas naître les troubles de l'Italie. Avouez que le badinage de *Marot* n'a pas produit la *S. Barthelemi*, & que la tragédie du *Cid* ne causa pas les troubles

de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorans. Ce qui fait & fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité, & l'indomptable orgueil des hommes depuis *Thamas Kouli-Kan*, qui ne savait pas lire, jusqu'à un commis de la douane qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'ame, la rectifient, la consolent; elles vous servent, Monsieur, dans le tems que vous écrivez contre elles; vous êtes comme *Achille* qui s'emporte contre la gloire, & comme le père *Mallebranche*, dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi, puisque dans tous les tems, & dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter. Mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la société, dont tant d'hommes méchans corrompent les douceurs; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuie; comme il faut aimer & servir l'Etre suprême, malgré les superstitions, & le fanatisme qui déshonorent si souvent son culte, &c.





ACTEURS.

GENGIS-KAN, empereur Tartare.

OCTAR, } Guerriers Tartares.
OSMAN, }

ZAMTI, Mandarin lettré.

IDAMÉ, femme de Zamti.

ASSELI, attaché à Idamé.

ÉTAN, attaché à Zamti.

La scène est dans le palais des Madarins qui tient au palais impérial, dans la ville de Cambalu, aujourd'hui Pékin.

L'ORPHELIN



L'ORPHELIN DE LA CHINE,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.



SCÈNE PREMIÈRE.

IDAMÉ, ASSELI.

IDAMÉ.

Se peut-il qu'en ce tems de désolation,
En ce jour de carnage & de destruction,
Quand ce palais sanglant, ouvert à des Tartares,
Tombe avec l'univers sous ces peuples barbares,
Dans cet amas affreux de publiques horreurs,
Il soit encor pour moi de nouvelles douleurs ?

ASSÉLI.

Eh, qui n'éprouve, hélas ! dans la perte commune,
Les tristes sentimens de sa propre infortune ?

Qui de nous vers le ciel n'élève pas ses cris
Pour les jours d'un époux, ou d'un père, ou d'un
fils ?
Dans cette vaste enceinte, au Tartare inconnue,
Où le roi dérobait à la publique vue
Ce peuple désarmé de paisibles mortels,
Interprètes des loix, ministres des autels,
Vieillards, femmes, enfans, troupeau faible &
timide,
Dont n'a point approché cette guerre homicide,
Nous ignorons encor à quelle atrocité
Le vainqueur insolent porte sa cruauté.
Nous entendons gronder la foudre & les tem-
pêtes.
Le dernier coup approche, & vient frapper nos
têtes.

IDAMÉ.

O fortune ! ô pouvoir au-dessus de l'humain !
Chère & triste Asséli, sais-tu quelle est la main,
Qui du Catai sanglant presse le vaste empire,
Et qui s'appesantit sur tout ce qui respire ?

ASSÉLI.

On nomme ce tyran du nom de Roi des Rois.
C'est ce fier Gengis-Kan, dont les affreux ex-
ploits
Font un vaste tombeau de la superbe Asie.
Octar son lieutenant, déjà dans sa furie,
Porte au palais, dit-on, le fer & les flambeaux.
Le Catai passe enfin sous des maîtres nouveaux.
Cette ville, autrefois souveraine du monde,
Nage de tous côtés dans le sang qui l'inonde.
Voilà ce que cent voix, en sanglots superflus,
Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus,

IDAMÉ.

Sais-tu que ce tyran de la terre interdite,
Sous qui de cet état la fin se précipite,
Ce destructeur des rois, de leur sang abreuvé.
Est un Scythe, un soldat, dans la poudre élevé,
Un guerrier vagabond de ces déserts sauvages,
Climats qu'un ciel épais ne couvre que d'orages?
C'est lui qui sur les siens briguant l'autorité,
Tantôt fort & puissant, tantôt persécuté,
Vint jadis à tes yeux, dans cette auguste ville,
Aux portes du palais demander un asyle.
Son nom est Témugin; c'est t'en apprendre assez.

ASSÉLI.

Quoi! c'est lui dont les vœux vous furent adressés!
Quoi! c'est ce fugitif, dont l'amour & l'hommage
A vos parens surpris parurent un outrage!
Lui qui traîne après lui tant de rois ses suivans,
Dont le nom seul impose aux restes des vivans!

IDAMÉ.

C'est lui-même, Asséli: son superbe courage,
Sa future grandeur brillait sur son visage.
Tout semblait, je l'avoue, esclave auprès de lui;
Et lorsque de la cour il mendiait l'appui,
Inconnu, fugitif, il ne parlait qu'en maître.
Il m'aimait; & mon cœur s'en applaudit peut-être;
Peut-être qu'en secret je tirais vanité
D'adoucir ce lion dans mes fers arrêté,
De plier à nos mœurs cette grandeur sauvage;
D'instruire à nos vertus son féroce courage,
Et de le rendre enfin, graces à ces liens,
Digne un jour d'être admis parmi nos citoyens

Il eût servi l'état, qu'il détruit par la guerre.
Un refus a produit les malheurs de la terre.
De nos peuples jaloux tu connais la fierté.
De nos arts, de nos loix l'auguste antiquité,
Une religion de tout tems épurée;
De cent siècles de gloire une suite avérée,
Tout nous interdisait, dans nos préventions,
Une indigne alliance avec les nations.
Enfin un autre hymen, un plus saint nœud m'engage;
Le vertueux Zamti mérita mon suffrage.
Qui l'eût cru, dans ces tems de paix & de bonheur,
Qu'un Scythe méprisé ferait notre vainqueur?
Voilà ce qui m'alarme, & qui me désespère;
J'ai refusé sa main; je suis épouse & mère:
Il ne pardonne pas; il se vit outrager,
Et l'univers fait trop s'il aime à se venger.
Etrange destinée, & revers incroyable!
Est-il possible, ô Dieu! que ce peuple innombrable
Sous le glaive du Scythe expire sans combats,
Comme de vils troupeaux que l'on mène au trépas?

ASSÉLI.

Les Coréens, dit-on, rassemblaient une armée;
Mais nous ne savons rien que par la renommée,
Et tout nous abandonne aux mains des destructeurs.

IDAMÉ.

Que cette incertitude augmente mes douleurs!
J'ignore à quel excès parviennent nos misères;
Si l'Empereur encor au palais de ses pères

A trouvé quelque asyle, ou quelque défenseur ;
Si la reine est tombée aux mains de l'oppresseur ;
Si l'un & l'autre touche à son heure fatale.
Hélas ! ce dernier fruit de leur foi conjugale,
Ce malheureux enfant, à nos soins confié,
Excite encor ma crainte, ainsi que ma pitié.
Mon époux au palais porte un pied téméraire.
Une ombre de respect pour son saint ministère
Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.
On dit que ces brigands aux meurtres acharnés,
Qui remplissent de sang la terre intimidée,
Ont d'un Dieu cependant conservé quelque idée ;
Tant la nature même en toute nation
Grava l'Être suprême, & la religion.
Mais je me flatte en vain qu'aucun respect les touche ;
La crainte est dans mon cœur, & l'espoir dans ma bouche.
Je me meurs...

SCÈNE II.

IDAMÉ, ZAMTI, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Est-ce vous, époux infortuné :
Notre sort sans retour est-il déterminé ?
Hélas ! qu'avez-vous vu ?

ZAMTI.

Ce que je tremble à dire.
Le malheur eſt au comble ; il n'eſt plus, cet empire.
Sous le glaive étranger j'ai vu tout abattu.
De quoi nous a ſervi d'adorer la vertu ?
Nous étions vainement, dans une paix profonde,
Et les légiſlateurs & l'exemple du monde.
Vainement par nos loix l'univers fut inſtruit ;
La ſageſſe n'eſt rien, la force a tout détruit.
J'ai vu de ces brigands la horde hyperborée,
Par des fleuves de ſang ſe frayant une entrée,
Sur les corps entaſſés de nos frères mourans,
Portant par-tout le glaive, & les feux dévorans.
Ils pénètrent en foule à la demeure auguſte,
Où de tous les humains le plus grand, le plus juſte,
D'un front majeſtueux attendait le trépas.
La Reine évanouie était entre ſes bras.
De leurs nombreux enfans ceux en qui le courage
Commençait vainement à croître avec leur âge,
Et qui pouvaient mourir les armes à la main,
Etaient déjà tombés ſous le fer inhumain.
Il reſtait près de lui ceux dont la tendre enfance
N'avait que la faibleſſe & des pleurs pour défenſe :
On les voyait encore autour de lui preſſés,
Tremblans à ſes genoux, qu'ils tenaient embraſſés.
J'entre par des détours inconnus au vulgaire ;
J'approche en frémiſſant de ce malheureux père ;

Je vois ces vils humains, ces monſtres des déſerts,
A notre auguſte maître oſant donner des fers,
Traîner dans ſon palais, d'une main ſanguinaire,
Le père, les enfans, & leur mourante mère.

IDAMÉ.

C'eſt donc là leur deſtin ! Quel changement, ô
cieux !

ZAMTI.

Ce Prince infortuné tourne vers moi les yeux;
Il m'appelle, il me dit, dans ſa langue ſacrée,
Du conquérant Tartare, & du peuple ignorée :
Conſerve au moins le jour au dernier de mes fils.
Jugez ſi mes ſermens & mon cœur l'ont promis;
Jugez de mon devoir quelle eſt la voix preſſante.
J'ai ſenti ranimer ma force languiſſante;
J'ai revolé vers vous. Les raviſſeurs ſanglans
Ont laiſſé le paſſage à mes pas chancelans;
Soit que dans les fureurs de leur horrible joie,
Au pillage acharnés, occupés de leur proie,
Leur ſuperbe mépris ait détourné les yeux;
Soit que cet ornement d'un miniſtre des cieux,
Ce ſymbole ſacré du grand Dieu que j'adore,
A la férocité puiſſe impoſer encore;
Soit qu'enfin ce grand Dieu, dans ſes profonds
deſſeins,
Pour ſauver cet enfant, qu'il a mis dans mes
mains,
Sur leurs yeux vigilans répandant un nuage,
Ait égaré leur vue, ou ſuſpendu leur rage.

IDAMÉ.

Seigneur, il ſerait tems encor de le ſauver :
Qu'il parte avec mon fils; je les peux enlever.

Ne désespérons point, & préparons leur fuite.
De notre promt départ qu'Étan ait la conduite.
Allons vers la Corée, au rivage des mers,
Aux lieux où l'Océan ceint ce triste univers.
La terre a des déserts & des antres sauvages;
Portons-y ces enfans, tandis que les ravages
N'inondent point encor ces asyles sacrés,
Eloignés de leur vue, & peut-être ignorés.
Allons; le tems est cher, & la plainte inutile.

ZAMTI.

Hélas! le fils des Rois n'a pas même un asyle.
J'attends les Coréens : ils viendront, mais trop tard.
Cependant la mort vole au pied de ce rempart.
Saisissons, s'il se peut, le moment favorable
De mettre en sureté ce gage inviolable.

SCÈNE III.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI, ÉTAN.

ZAMTI.

ÉTAN, où courez-vous, interdit, consterné?

IDAMÉ.

Fuyons de ce séjour au Scythe abandonné.

ÉTAN.

Vous êtes observés; la fuite est impossible.
Autour de notre enceinte une garde terrible,
Aux peuples consternés offre de toutes parts
Un rempart hérissé de piques & de dards.

Les vainqueurs ont parlé. L'esclavage en silence
Obéit à leurs voix dans cette ville immense.
Chacun reste immobile & de crainte & d'horreur,
Depuis que sous le glaive est tombé l'empereur.

ZAMTI.

Il n'est donc plus !

IDAMÉ.

O cieux !

ÉTAN.

De ce nouveau carnage
Qui pourra retracer l'épouvantable image ?
Son épouse, ses fils sanglans & déchirés....
O famille de Dieux sur la terre adorés !
Que vous dirai-je, hélas ? Leurs têtes exposées
Du vainqueur insolent excitent les risées,
Tandis que leurs sujets, tremblant de murmurer,
Baissent des yeux mourans qui craignent de pleurer.
De nos honteux soldats les falanges errantes
A genoux ont jeté leurs armes impuissantes.
Les vainqueurs fatigués dans nos murs asservis,
Lassés de leur victoire & de sang assouvis,
Publiant à la fin le terme du carnage,
Ont au lieu de la mort annoncé l'esclavage.
Mais d'un plus grand désastre on nous menace encor.
Ont prétend que ce roi des fiers enfans du Nord,
Gengis-Kan, que le ciel envoya pour détruire,
Dont les seuls lieutenans oppriment cet empire,

Dans nos murs autrefois inconnu, dédaigné,
Vient toujours implacable, & toujours indigné,
Consommer sa colère, & venger son injure.
Sa nation farouche est d'une autre nature
Que les tristes humains qu'enferment nos remparts.
Ils habitent des champs, des tentes, & des chars;
Ils se croiraient gênés dans cette ville immense.
De nos arts, de nos loix la beauté les offense.
Ces brigands vont changer en d'éternels déserts
Les murs que si long-tems admira l'univers.

IDAMÉ.

Le vainqueur vient sans doute armé de la vengeance.
Dans mon obscurité j'avais quelque espérance,
Je n'en ai plus. Les cieux, à nous nuire attachés,
Ont éclairé la nuit, où nous étions cachés.
Trop heureux les mortels inconnus à leur maître!

ZAMTI.

Les nôtres sont tombés : le juste ciel peut-être
Voudra pour l'Orphelin signaler son pouvoir.
Veillons sur lui, voilà notre premier devoir.
Que nous veut ce Tartare?

IDAMÉ.

Ô ciel, prends ma défense.



SCÈNE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI, OCTAR, Gardes.

OCTAR.

Esclaves, écoutez; que votre obéiſſance
Soit l'unique réponſe aux ordres de ma voix.
Il reſte encor un fils du dernier de vos rois;
C'eſt vous qui l'élevez: votre ſoin téméraire
Nourrit un ennemi, dont il faut ſe défaire.
Je vous ordonne, au nom du vainqueur des humains,
De remettre aujourd'hui cet enfant dans mes mains.
Je vais l'attendre, allez, qu'on m'apporte ce gage.
Pour peu que vous tardiez, le ſang & le carnage
Vont de mon maître encor ſignaler le courroux,
Et la deſtruction commencera par vous.
La nuit vient, le jour fuit; vous, avant qu'il finiſſe,
Si vous aimez la vie, allez, qu'on obéiſſe.

SCÈNE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

OU sommes-nous réduits ? Ô monstres, ô terreur !
Chaque instant fait éclore une nouvelle horreur,
Et produit des forfaits, dont l'ame intimidée
Jusqu'à ce jour de sang n'avait point eu d'idée.
Vous ne répondez rien : vos soupirs élancés
Au ciel qui nous accable en vain sont adressés.
Enfant de tant de rois, faut-il qu'on sacrifie
Aux ordres d'un soldat ton innocente vie ?

ZAMTI.

J'ai promis, j'ai juré de conserver ses jours.

IDAMÉ.

De quoi lui serviront vos malheureux secours ?
Qu'importent vos sermens, vos stériles tendresses ?
Etes-vous en état de tenir vos promesses ?
N'espérons plus.

ZAMTI.

Ah ! ciel ! Et quoi, vous voudriez
Voir du fils de mes rois les jours sacrifiés ?

IDAMÉ.

Non, je n'y puis penser sans des torrens de larmes ;
Et si je n'étais mère, & si dans mes alarmes,

Le ciel me permetttait d'abréger un destin
Nécessaire à mon fils élevé dans mon sein,
Je vous dirais, mourons; & lorsque tout succombe
Sous les pas de nos rois, descendons dans la tombe.

ZAMTI.

Après l'atrocité de leur indigne sort,
Qui pourrait redouter & refuser la mort?
Le coupable la craint, le malheureux l'appelle!
Le brave la défie, & marche au devant d'elle;
Le sage qui l'attend la reçoit sans regrets.

IDAMÉ.

Quels sont en me parlant vos sentimens secrets?
Vous baissez vos regards, vos cheveux se hérissent,
Vous pâlissez, vos yeux de larmes se remplissent;
Mon cœur répond au vôtre, il sent tous vos tourmens.
Mais que résolvez-vous?

ZAMTI.

De garder mes sermens.
Auprès de cet enfant, allez, daignez m'attendre.

IDAMÉ.

Mes prières, mes cris pourront-ils le défendre?



SCÈNE VI.

ZAMTI, ÉTAN.

ÉTAN.

SEIGNEUR, votre pitié ne peut le conserver.
Ne songez qu'à l'état que sa mort peut sauver :
Pour le salut du peuple il faut bien qu'il périsse.

ZAMTI.

Oui ... je vois qu'il faut faire un triste sacrifice.
Ecoute : cet empire est-il cher à tes yeux ?
Reconnais-tu ce Dieu de la terre & des cieux,
Ce Dieu que sans mélange annonçaient nos ancêtres,
Méconnu par le Bonze, insulté par nos maîtres ?

ÉTAN.

Dans nos communs malheurs il est mon seul appui ;
Je pleure la patrie, & n'espère qu'en lui.

ZAMTI.

Jure ici par son nom, par sa toute-puissance,
Que tu conserveras dans l'éternel silence
Le secret qu'en ton sein je dois ensevelir.
Jure-moi que tes mains oseront accomplir
Ce que les intérêts, & les loix de l'empire,
Mon devoir & mon Dieu, vont par moi te prescrire.

ÉTAN.

Je le jure, & je veux, dans ces murs désolés,
Voir nos malheurs communs sur moi seul assemblés.
Si trahissant vos vœux, & démentant mon zèle,
Ou ma bouche, ou ma main, vous était infidelle.

ZAMTI.

Allons, il ne m'est plus permis de reculer.

ÉTAN.

De vos yeux attendris je vois des pleurs couler.
Hélas, de tant de maux les atteintes cruelles
Laissent donc place encor à des larmes nouvelles!

ZAMTI.

On a porté l'arrêt! rien ne peut le changer!

ÉTAN.

On presse, & cet enfant, qui vous est étranger....

ZAMTI.

Etranger! Lui, mon roi!

ÉTAN.

Notre roi fut son père;
Je le sais, j'en frémis: parlez, que dois-je faire?

ZAMTI.

On compte ici mes pas; j'ai peu de liberté.
Sers-toi de la faveur de ton obscurité.
De ce dépôt sacré tu sais quel est l'asile:
Tu n'est point observé; l'accès t'en est facile.
Cachons pour quelque tems cet enfant précieux
Dans le sein des tombeaux bâtis par nos aïeux.
Nous remettrons bientôt au chef de la Corée
Ce tendre rejeton d'une tige adorée.

Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs
Ce malheureux enfant, l'objet de leurs terreurs.
Il peut sauver mon roi. Je prends sur moi le reste.

ÉTAN.

Et que deviendrez-vous sans ce gage funeste ?
Que pourrez-vous répondre au vainqueur irrité !

ZAMTI.

J'ai de quoi satisfaire à sa férocité.

ÉTAN.

Vous, Seigneur ?

ZAMTI.

Ô nature, ô devoir tyrannique !

ÉTAN.

Eh bien !

ZAMTI.

Dans son berceau saisis mon fils unique.

ÉTAN.

Votre fils !

ZAMTI.

Songes au roi que tu dois conserver.
Prends mon fils . . . . que son sang . . . . je ne puis achever.

ÉTAN.

Ah ! que m'ordonnez-vous !

ZAMTI.

Respecte ma tendresse,
Respecte mon malheur, & sur-tout ma faiblesse.
N'oppose aucun obstacle à cet ordre sacré ;
Et remplis ton devoir après l'avoir juré.

ÉTAN.

Vous m'avez arraché ce serment téméraire.
A quel devoir affreux me faut-il satisfaire !

J'admire avec horreur ce dessein généreux ;
Mais si mon amitié. . . .

ZAMTI.

C'en est trop, je le veux.
Je suis père ; & ce cœur, qu'un tel arrêt déchire,
S'en est dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire.
J'ai fait taire le sang, fais taire l'amitié.
Pars.

ÉTAN.

Il faut obéir.

ZAMTI.

Laisse-moi par pitié.

SCÈNE VII.

ZAMTI *seul.*

J'AI fait taire le sang ! Ah trop malheureux père !
J'entends trop cette voix si fatale & si chère.
Ciel, impose silence aux cris de ma douleur.
Mon épouse, mon fils, me déchirent le cœur.
De ce cœur effrayé cache-moi la blessure.
L'homme est trop faible, hélas ! pour dompter la nature.
Que peut-il par lui-même ? Achève, soutiens-moi ;
Affermis la vertu prête à tomber sans toi.

Fin du premier Acte.



ACTE II.



SCÈNE PREMIÈRE.

ZAMTI *seul.*

ETAN auprès de moi tarde trop à se rendre.
Il faut que je lui parle ; & je crains de l'entendre.
Je tremble malgré moi de son fatal retour.
Ô mon fils ! mon cher fils ! as-tu perdu le jour ?
Aura-t-on consommé ce fatal sacrifice ?
Je n'ai pu de ma main te conduire au supplice ;
Je n'en eus pas la force. En ai-je assez au moins
Pour apprendre l'effet de mes funestes soins ?
En ai-je encor assez pour cacher mes alarmes ?



SCÈNE II.

ZAMTI, ÉTAN.

ZAMTI.

VIENS, ami ... je t'entends ... je sais tout par tes larmes.

ÉTAN.

Votre malheureux fils. . .

ZAMTI.

Arrête ; parles-moi
De l'efpoir de l'empire, & du fils de mon roi :
Eft-il en fureté ?

ÉTAN.

Les tombeaux de fes pères
Cachent à nos tyrans fa vie & fes misères.
Il vous devra des jours pour fouffrir commencés ;
Préfent fatal peut-être !

ZAMTI.

Il vit : c'en eft affez.
Ô vous, à qui je rends ces fervices fidelles,
Ô mes rois, pardonnez mes larmes paternelles.

ÉTAN.

Ofez-vous en ces lieux gémir en liberté ?

ZAMTI.

Où porter ma douleur & ma calamité ?
Et comment déformais foutenir les approches,
Le défefpoir, les cris, les éternels reproches,
Les imprécations d'une mère en fureur ?
Encor fi nous pouvions prolonger fon erreur !

ÉTAN.

On a ravi fon fils dans fa fatale abfence :
A nos cruels vainqueurs on conduit fon enfance ;
Et foudain j'ai volé pour donner mes fecours
Au royal Orphelin, dont on pourfuit les jours.

ZAMTI.

Ah ! du moins, cher Étan, fi tu pouvais lui dire,
Que nous avons fauvé l'héritier de l'empire,
Que j'ai caché mon fils, qu'il eft en fureté !
Impofons quelque tems à fa crédulité.

Hélas ! la vérité si souvent est cruelle !
On l'aime ; & les humains sont malheureux par elle.
Allons... Ciel ! elle-même approche de ces lieux ;
La douleur & la mort sont peintes dans ses yeux.

SCÈNE III.

ZAMTI, IDAME.

IDAMÉ.

Qu'ai-je vu ? Qu'a-t-on fait ? Barbare, est-il possible ?
L'avez-vous commandé ce sacrifice horrible ?
Non, je ne puis le croire ; & le ciel irrité
N'a pas dans votre sein mis tant de cruauté.
Non, vous ne serez point plus dur & plus barbare
Que la loi du vainqueur, & le fer du Tartare.
Vous pleurez, malheureux !

ZAMTI.

Ah ! pleurez avec moi ;
Mais avec moi songez à sauver votre roi.

IDAMÉ.

Que j'immole mon fils !

ZAMTI.

Telle est notre misère :
Vous êtes citoyenne avant que d'être mère.

IDAMÉ.

Quoi ! ſur toi la nature a ſi peu de pouvoir !

ZAMTI.

Elle n'en a que trop, mais moins que mon devoir:
Et je dois plus au ſang de mon malheureux maître,
Qu'à cet enfant obſcur à qui j'ai donné l'être.

IDAMÉ.

Non, je ne connais point cette horrible vertu.
J'ai vu nos murs en cendre, & ce trône abattu,
J'ai pleuré de nos rois les diſgraces affreuſes;
Mais par quelles fureurs encor plus douloureuſes,
Veux-tu, de ton épouſe avançant le trépas,
Livrer le ſang d'un fils qu'on ne demande pas ?
Ces rois enſevelis, diſparus dans la poudre,
Sont-ils pour toi des Dieux dont tu craignes la foudre ?
A ces Dieux impuiſſans, dans la tombe endormis,
As-tu fait le ſerment d'aſſaſſiner ton fils ?
Hélas ! grands, & petits, & ſujets, & monarques,
Diſtingués un moment par de frivoles marques,
Egaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel eſt chargé de ſa propre douleur :
Sa peine lui ſuffit, & dans ce grand naufrage,
Raſſembler nos débris, voilà notre partage.
Où ſerais-je, grand Dieu ! ſi ma crédulité
Eût tombé dans le piége à mes pas préſenté ?
Auprès du fils des rois ſi j'étais demeurée,
La victime aux bourreaux allait être livrée :

Je cessais d'être mère ; & le même couteau
Sur le corps de mon fils me plongeait au tombeau.
Graces à mon amour, inquiète, troublée,
A ce fatal berceau l'instinct m'a rappelée.
J'ai vu porter mon fils à nos cruels vainqueurs.
Mes mains l'ont arraché des mains des ravisseurs.
Barbare, ils n'ont point eu ta fermeté cruelle.
J'en ai chargé soudain cette esclave fidelle,
Qui soutient de son lait ses misérables jours,
Ces jours qui périssaient sans moi, sans mon secours ;
J'ai conservé le sang du fils & de la mère,
Et j'ose dire encor, de son malheureux père.

ZAMTI.

Quoi, mon fils est vivant !

IDAMÉ.

Oui, rends graces au ciel,
Malgré toi, favorable à ton cœur paternel.
Repens-toi.

ZAMTI.

Dieu des cieux, pardonnez cette joie,
Qui se mêle un moment aux pleurs où je me noie.
O ma chère Idamé, ces momens seront courts.
Vainement de mon fils vous prolongiez les jours ;
Vainement vous cachiez cette fatale offrande.
Si nous ne donnons pas le sang qu'on nous demande,
Nos tyrans soupçonneux seront bientôt vengés,
Nos citoyens tremblans, avec nous égorgés,
Vont payer de vos soins les efforts inutiles ;
De soldats entourés nous n'avons plus d'asiles ;

Et mon fils, qu'au trépas vous croyez arracher,
A l'œil qui le pourfuit ne peut plus fe cacher.
Il faut fubir fon fort.

IDAMÉ.

Ah! cher époux, demeure,
Ecoute-moi, du moins.

ZAMTI.

Hélas!.... il faut qu'il meure.

IDAMÉ.

Qu'il meure! arrête, tremble, & crains mon défefpoir.
Crains fa mère.

ZAMTI.

Je crains de trahir mon devoir.
Abandonnez le vôtre; abandonnez ma vie
Aux déteftables mains d'un conquérant impie.
C'eft mon fang qu'à Gengis il vous faut demander.
Allez, il n'aura pas de peine à l'accorder.
Dans le fang d'un époux trempez vos mains perfides;
Allez, ce jour n'eft fait que pour des parricides.
Rendez vains mes fermens, facrifiez nos loix,
Immolez votre époux, & le fang de vos rois.

IDAMÉ.

De mes rois! Va, te dis-je, ils n'ont rien à prétendre.
Je ne dois point mon fang en tribut à leur cendre.
Va, le nom de fujet n'eft pas plus faint pour nous,
Que ces noms fi facrés & de père & d'époux.

La nature & l'hymen, voilà, les loix premières;
Les devoirs, les liens des nations entières:
Ces loix viennent des Dieux, le reste est des humains.
Ne me fais point haïr le sang des souverains:
Oui, sauvons l'Orphelin d'un vainqueur homicide;
Mais ne le sauvons pas au prix d'un parricide.
Que les jours de mon fils n'achètent point ses jours.
Loin de l'abandonner, je vole à son secours.
Je prends pitié de lui; prends pitié de toi-même,
De ton fils innocent, de sa mère qui t'aime.
Je ne menace plus: je tombe à tes genoux.
O père infortuné, cher & cruel époux,
Pour qui j'ai méprisé, tu t'en souviens peut-être,
Ce mortel qu'aujourd'hui le sort a fait ton maître;
Accorde-moi mon fils, accorde-moi ce sang,
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc;
Et ne résiste point au cri terrible & tendre,
Qu'à tes sens désolés l'amour a fait entendre.

ZAMTI.

Ah! c'est trop abuser du charme & du pouvoir
Dont la nature & vous combattent mon devoir.
Trop faible épouse, hélas, si vous pouviez connaître!...

IDAMÉ.

Je suis faible, oui, pardonne; une mère doit l'être.
Je n'aurai point de toi ce reproche à souffrir,
Quand il faudra te suivre, & qu'il faudra mourir.

Cher

Cher époux, si tu peux au vainqueur sanguinaire,
A la place du fils, sacrifier la mère,
Je suis prête : Idamé ne se plaindra de rien ;
Et mon cœur est encor aussi grand que le tien.

ZAMTI.

Oui, j'en crois ta vertu.

SCÈNE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, OCTAR, Gardes.

OCTAR.

Quoi ! vous osez reprendre
Ce dépôt que ma voix vous ordonna de rendre ?
Soldats, suivez leurs pas, & me répondez d'eux :
Saisissez cet enfant qu'ils cachent à mes yeux.
Allez : votre empereur en ces lieux va paraître.
Apportez la victime aux pieds de votre maître.
Soldats, veillez sur eux.

ZAMTI.

Je suis prêt d'obéir.
Vous aurez cet enfant.

IDAMÉ.

Je ne le puis souffrir.
Non, vous ne l'obtiendrez, cruels, qu'avec ma vie.

OCTAR.

Qu'on fasse retirer cette femme hardie.
Voici votre empereur : ayez soin d'empêcher
Que tous ces vils captifs osent en approcher.

SCÈNE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, Troupe de guerriers.

GENGIS.

On a pouſſé trop loin le droit de ma conquête.
Que le glaive ſe cache, & que la mort s'arrête.
Je veux que les vaincus reſpirent déſormais.
J'envoyai la terreur, & j'apporte la paix.
La mort du fils des rois ſuffit à ma vengeance.
Etouffons dans ſon ſang la fatale ſemence
Des complots éternels, & des rebellions,
Qu'un fantôme de prince inſpire aux nations.
Sa famille eſt éteinte ; il vit ; il doit la ſuivre.
Je n'en veux qu'à des rois : mes ſujets doivent vivre.
Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts conſacrés par les tems ;
Reſpectez-les, ils ſont le prix de mon courage.
Qu'on ceſſe de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives de loix, ce vaſte amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'eſt utile ;
Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile.
Octar, je vous deſtine à porter mes drapeaux
Aux lieux où le ſoleil renaît du ſein des eaux.

(A un de ses suivans.)

Vous, dans l'Inde soumise, humble dans sa défaite,
Soyez de mes décrets le fidèle interprète;
Tandis qu'en Occident je fais voler mes fils,
Des murs de Samarcande aux bords du Tanaïs.
Sortez : demeure, Octar.

SCÈNE VI.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

Eh bien ! pouvais-tu croire
Que le sort m'élevât à ce comble de gloire ?
Je foule aux pieds ce trône; & je régne en des lieux,
Où mon front avili n'osa lever les yeux.
Voici donc ce palais, cette superbe ville,
Où caché dans la foule, & cherchant un asyle;
J'essuyai les mépris, qu'à l'abri du danger
L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger.
On dédaignait un Scythe; & la honte & l'outrage,
De mes vœux mal conçus, devinrent le partage.
Une femme ici même a refusé la main,
Sous qui depuis cinq ans tremble le genre humain.

OCTAR.

Quoi, dans ce haut degré de gloire & de puissance,
Quand le monde à vos pieds se prosterne en silence,
D'un tel ressouvenir vous seriez occupé !

GENGIS.

Mon esprit, je l'avoue, en fut toujours frappé.
Des affronts attachés à mon humble fortune,
C'est le seul dont je garde une idée importune.
Je n'eus que ce moment de faiblesse & d'erreur :
Je crus trouver ici le repos de mon cœur ;
Il n'est point dans l'éclat dont le sort m'environne.
La gloire le promet, l'amour, dit-on, le donne.
J'en conserve un dépit trop indigne de moi :
Mais au moins je voudrais qu'elle connût son roi,
Que son œil entrevît, du sein de la bassesse,
De qui son imprudence outragea la tendresse :
Qu'à l'aspect des grandeurs qu'elle eût pu partager,
Son désespoir secret servît à me venger.

OCTAR.

Mon oreille, Seigneur, était accoutumée
Aux cris de la victoire & de la renommée,
Au bruit des murs fumans renversés sous vos pas ;
Et non à ces discours que je ne conçois pas.

GENGIS.

Non, depuis qu'en ces lieux mon ame fut vaincue,
Depuis que ma fierté fut ainsi confondue,
Mon cœur s'est désormais défendu sans retour
Tous ces vils sentimens qu'ici l'on nomme amour.

Idamé, je l'avoue, en cette ame égarée,
Fit une impreſſion que j'avais ignorée.
Dans nos antres du Nord, dans nos ſtériles champs,
Il n'eſt point de beauté qui ſubjugue nos ſens.
De nos travaux groſſiers les campagnes ſauvages
Partageaient l'âpreté de nos mâles courages.
Un poiſon tout nouveau me ſurprit en ces lieux;
La tranquille Idamé le portait dans ſes yeux :
Ses paroles, ſes traits reſpiraient l'art de plaire :
Je rends grace au refus qui nourrit ma colère ;
Son mépris diſſipa ce charme ſuborneur,
Ce charme inconcevable & ſouverain du cœur.
Mon bonheur m'eût perdu ; mon ame toute entière
Se doit aux grands objets de ma vaſte carrière.
J'ai ſubjugué le monde, & j'aurais ſoupiré !
Ce trait injurieux, dont je fus déchiré,
Ne rentrera jamais dans mon ame offenſée.
Je bannis ſans regret cette lâche penſée.
Une femme ſur moi n'aura point ce pouvoir ;
Je la veux oublier, je ne veux point la voir.
Qu'elle pleure à loiſir ſa fierté trop rebelle ;
Octar, je vous défends que l'on s'informe d'elle.

OCTAR.

Vous avez en ces lieux des ſoins plus importans.

GENGIS.

Oui, je me ſouviens trop de tant d'égaremens.

ж

SCÈNE VII.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

OSMAN.

La victime, Seigneur, allait être égorgée ;
Une garde autour d'elle était déjà rangée :
Mais un événement, que je n'attendais pas,
Demande un nouvel ordre, & suspend son trépas :
Une femme éperdue, & de larmes baignée,
Arrive, tend les bras à la garde indignée,
Et nous surprenant tous par ses cris forcenés,
Arrêtez, c'est mon fils que vous assassinez ;
C'est mon fils, on vous trompe au choix de la victime.
Le désespoir affreux, qui parle, & qui l'anime,
Ses yeux, son front, sa voix, ses sanglots, ses clameurs,
Sa fureur intrépide au milieu de ses pleurs,
Tout semblait annoncer, par ce grand caractère,
Le cri de la nature, & le cœur d'une mère.
Cependant son époux devant nous appelé,
Non moins éperdu qu'elle, & non moins accablé,
Mais sombre & recueilli dans sa douleur funeste,
De nos rois, a-t-il dit, voilà ce qui nous reste ;
Frappez ; voilà le sang que vous me demandez.
De larmes en parlant ses yeux sont inondés.

Cette femme à ces mots d'un froid mortel saisie,
Long-tems sans mouvement, sans couleur, & sans vie,
Ouvrant enfin les yeux d'horreur appesantis,
Dès qu'elle a pu parler a réclamé son fils.
Le mensonge n'a point des douleurs si sincères;
On ne versa jamais de larmes plus amères.
On doute, on examine, & je reviens confus,
Demander à vos pieds vos ordres absolus.

GENGIS.

Je saurai démêler un pareil artifice;
Et qui m'a pu tromper est sûr de son supplice.
Ce peuple de vaincus prétend-il m'aveugler?
Et veut-on que le sang recommence à couler?

OCTAR.

Cette femme ne peut tromper votre prudence.
Du fils de l'empereur elle a conduit l'enfance.
Aux enfans de son maître on s'attache aisément.
Le danger, le malheur ajoute au sentiment.
Le fanatisme alors égale la nature;
Et sa douleur si vraie ajoute à l'imposture.
Bientôt de son secret perçant l'obscurité,
Vos yeux dans cette nuit répandront la clarté.

GENGIS.

Quelle est donc cette femme?

OCTAR.

On dit qu'elle est unie
A l'un de ces lettrés que respectait l'Asie,
Qui trop énorgueillis du faste de leurs loix,
Sur leur vain tribunal osaient braver cent rois.

Leur foule est innombrable ; ils sont tous dans
les chaînes ;
Ils connaîtront enfin des loix plus souveraines.
Zamti, c'est là le nom de cet esclave altier,
Qui veillait sur l'enfant qu'on doit sacrifier.

GENGIS.

Allez interroger ce couple condamnable ;
Tirez la vérité de leur bouche coupable ;
Que nos guerriers, sur-tout à leur poste fixés,
Veillent dans tous les lieux où je les ai placés ;
Qu'aucun d'eux ne s'écarte. On parle de surprise ;
Les Coréens, dit-on, tentent quelque entreprise ;
Vers les rives du fleuve on a vu des soldats.
Nous saurons quels mortels s'avancent au trépas,
Et si l'on veut forcer les enfans de la guerre
A porter le carnage aux bornes de la terre.

Fin du second Acte.





ACTE III.



SCÈNE PREMIÈRE.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, Troupe de Guerriers.

GENGIS.

A-T-ON de ces captifs éclairci l'impoſture ?
A-t-on connu leur crime, & vengé mon injure ?
Ce rejeton des rois à leur garde commis,
Entre les mains d'Octar eſt-il enfin remis ?

OSMAN.

Il cherche à pénétrer dans ce ſombre myſtère.
A l'aſpect des tourmens ce mandarin ſévère
Perſiſte en ſa réponſe avec tranquillité.
Il ſemble ſur ſon front porter la vérité.
Son épouſe en tremblant nous répond par des larmes :
Sa plainte, ſa douleur augmente encor ſes charmes.
De pitié malgré nous nos cœurs étaient ſurpris,
Et nous nous étonnions de nous voir attendris.
Jamais rien de ſi beau ne frappa notre vue.
Seigneur, le croiriez-vous ? Cette femme éperdue

A vos facrés genoux demande à fe jeter.
Que le vainqueur des rois daigne enfin m'écouter!
Il pourra d'un enfant protéger l'innocence ;
Malgré fes cruautés j'efpère en fa clémence :
Puifqu'il eft tout-puiffant, il fera généreux;
Pourrait-il rebuter les pleurs des malheureux?
C'eft ainfi qu'elle parle; & j'ai dû lui promettre
Qu'à vos pieds en ces lieux vous daignerez l'admettre.

GENGIS.

De ce myftère enfin je dois être éclairci.

(*à fa fuite.*)

Oui, qu'elle vienne ; allez, & qu'on l'amène ici.
Qu'elle ne penfe pas que par de vaines plaintes,
Des foupirs affectés, & quelques larmes feintes,
Aux yeux d'un conquérant on puiffe en impofer.
Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abufer.
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidelles,
Et mon cœur dès long-tems s'eft affermi contre elles.
Elle cherche un honneur dont dépendra fon fort,
Et vouloir me tromper, c'eft demander la mort.

OSMAN.

Voilà cette captive à vos pieds amenée.

GENGIS.

Que vois-je? Eft-il poffible, ô ciel, ô deftinée!
Ne me trompai-je point? Eft-ce un fonge, une erreur?
C'eft Idamé, c'eft elle, & mes fens...



SCÈNE VI.

GENGIS, IDAMÉ, OCTAR, OSMAN, Gardes.

IDAMÉ.

Ah ! Seigneur,
Tranchez les triſtes jours d'une femme éperdue.
Vous devez vous venger, je m'y ſuis attendue ;
Mais, Seigneur, épargnez un enfant innocent.

GENGIS.

Raſſurez-vous ; ſortez de cet effroi preſſant. . .
Ma ſurpriſe, Madame, eſt égale à la vôtre.
Le deſtin qui fait tout, nous trompa l'un & l'autre.
Les tems ſont bien changés ; mais ſi l'ordre des cieux
D'un habitant du Nord, mépriſable à vos yeux,
A fait un conquérant, ſous qui tremble l'Aſie,
Ne craignez rien pour vous, votre empereur oublie
Les affronts qu'en ces lieux eſſuya Témugin.
J'immole à ma victoire, à mon trône, au deſtin,
Le dernier rejeton d'une race ennemie.
Le repos de l'état me demande ſa vie.
Il faut qu'entre mes mains ce dépôt ſoit livré.
Votre cœur ſur un fils doit être raſſuré.
Je le prends ſous ma garde.

IDAMÉ.

A peine je reſpire.

GENGIS.

Mais de la vérité, madame, il faut m'instruire.
Quel indigne artifice ose-t-on m'opposer ?
De vous, de votre époux, qui prétend m'imposer ?

IDAMÉ.

Ah ! des infortunés épargnez la misère.

GENGIS.

Vous savez si je dois haïr ce téméraire.

IDAMÉ.

Vous, Seigneur !

GENGIS.

J'en dis trop, & plus que je ne veux.

IDAMÉ.

Ah ! rendez-moi, Seigneur, un enfant malheureux.
Vous me l'avez promis, sa grace est prononcée.

GENGIS.

Sa grace est dans vos mains : ma gloire est offensée,
Mes ordres méprisés, mon pouvoir avili ;
En un mot vous savez jusqu'où je suis trahi.
C'est peu de m'enlever le sang que je demande ;
De me désobéir alors que je commande.
Vous êtes dès long-tems instruite à m'outrager ;
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je dois me venger.
Votre époux ! ... ce seul nom le rend assez coupable.
Quel est donc ce mortel pour vous si respectable,
Qui sous ses loix, madame, a pu vous captiver ?
Quel est cet insolent qui pense me braver ?
Qu'il vienne.

IDAMÉ.

Mon époux vertueux & fidèle,
Objet infortuné de ma douleur mortelle,
Servit son Dieu, son Roi, rendit mes jours heureux.

GENGIS.

Qui ?... lui ?... mais depuis quand formâtes-vous ces nœuds ?

IDAMÉ.

Depuis que loin de nous le sort qui vous seconde
Eut entraîné vos pas pour le malheur du monde.

GENGIS.

J'entends ; depuis le jour que je fus outragé ;
Depuis que de vous deux je dus être vengé ;
Depuis que vos climats ont mérité ma haine.

SCÈNE III.

GENGIS, OCTAR, OSMAN (*d'un côté*,) IDAMÉ, ZAMTI (*de l'autre*.) Gardes.

GENGIS.

PARLE : as-tu satisfait à ma loi souveraine ?
As-tu mis dans mes mains le fils de l'empereur ?

ZAMTI.

J'ai rempli mon devoir ; c'en est fait ; oui, Seigneur.

GENGIS.

Tu fais ſi je punis la fraude & l'inſolence ;
Tu ſais que rien n'échappe aux coups de ma vengeance,
Que ſi le fils des rois par toi m'eſt enlevé,
Malgré ton impoſture il ſera retrouvé ;
Que ſon trépas certain va ſuivre ton ſupplice.

(*A ſes gardes.*)

Mais je veux bien le croire. Allez, & qu'on ſaiſiſſe
L'enfant que cet eſclave a remis en vos mains.
Frappez.

ZAMTI.

Malheureux père !

IDAMÉ.

Arrêtez, inhumains.
Ah ! Seigneur, eſt-ce ainſi que la pitié vous preſſe ?
Eſt-ce ainſi, qu'un vainqueur fait tenir ſa promeſſe ?

GENGIS.

Eſt-ce ainſi qu'on m'abuſe, & qu'on croit me jouer ?
C'en eſt trop ; écoutez, il faut tout m'avouer.
Sur cet enfant, Madame, expliquez-vous ſur l'heure.
Inſtruiſez-moi de tout, répondez, ou qu'il meure.

IDAMÉ.

Eh bien, mon fils l'emporte, & ſi dans mon malheur
L'aveu que la nature arrache à ma douleur

Eſt encor à vos yeux une offenſe nouvelle ;
S'il faut toujours du ſang à votre ame cruelle,
Frappez ce triſte cœur qui cède à ſon effroi,
Et ſauvez un mortel plus généreux que moi.
Seigneur, il eſt trop vrai que notre auguſte maître,
Qui ſans vos ſeuls exploits n'eût point ceſſé de l'être,
A remis à mes mains, aux mains de mon époux,
Ce dépôt reſpectable à tout autre qu'à vous ;
Seigneur, aſſez d'horreurs ſuivaient votre victoire,
Aſſez de cruautés terniſſaient tant de gloire.
Dans des fleuves de ſang tant d'innocens plongés,
L'empereur & ſa femme, & cinq fils égorgés,
Le fer de tous côtés dévaſtant cet empire ;
Tous ces champs de carnage aurait dû vous ſuffire.
Un barbare en ces lieux eſt venu demander
Ce dépôt précieux, que j'aurais dû garder,
Ce fils de tant de rois, notre unique eſpérance.
A cet ordre terrible, à cette violence,
Mon époux inflexible en ſa fidélité,
N'a vu que ſon devoir, & n'a point héſité ;
Il a livré ſon fils. La nature outragée
Vainement déchirait ſon ame partagée ;
Il impoſait ſilence à ſes cris douloureux.
Vous deviez ignorer ce ſacrifice affreux.
J'ai dû plus reſpecter ſa fermeté ſévère.
Je devais l'imiter ; mais enfin je ſuis mère.
Mon ame eſt au-deſſous d'un ſi cruel effort.
Je n'ai pu de mon fils conſentir à la mort.
Hélas ! au déſeſpoir que j'ai trop fait paraître ;
Une mère aiſément pouvait ſe reconnaître.

Voyez de cet enfant le père confondu,
Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu.
L'un n'attend son salut que de son innocence,
Et l'autre est respectable, alors qu'il vous offense,
Ne punissez que moi, qui trahis à la fois,
Et l'époux que j'admire, & le sang de mes rois.
Digne époux! digne objet de toute ma tendresse,
La pitié maternelle est ma seule faiblesse;
Mon sort suivra le tien, je meurs si tu péris.
Pardonne-moi du moins d'avoir sauvé ton fils.

ZAMTI.

Je t'ai tout pardonné; je n'ai plus à me plaindre;
Pour le sang de mon roi je n'ai plus rien à craindre;
Ses jours sont assurés.

GENGIS.

Traître, ils ne le sont pas,
Va réparer ton crime, ou subir ton trépas.

ZAMTI.

Le crime est d'obéir à des ordres injustes.
La souveraine voix de mes maîtres augustes
Du sein de leurs tombeaux parle plus haut que toi:
Tu fus notre vainqueur, & tu n'es pas mon roi;
Si j'étais ton sujet, je te serais fidèle.
Arrache-moi la vie, & respecte mon zèle.
Je t'ai livré mon fils, j'ai pu te l'immoler:
Penses-tu que pour moi je puisse encor trembler?

GENGIS.

Qu'on l'ôte de mes yeux.

IDAMÉ.

Ah! daignez.....

GENGIS.

Qu'on l'entraîne.

IDAMÉ.

Non, n'accablez que moi des traits de votre haine.
Cruel ! qui m'aurait dit que j'aurais par vos coups,
Perdu mon empereur, mon fils, & mon époux ?
Quoi ! votre ame jamais ne peut être amollie !

GENGIS.

Allez, ſuivez l'époux à qui le ſort vous lie.
Eſt-ce à vous de prétendre encor à me toucher ?
Et quel droit avez-vous de me rien reprocher ?

IDAMÉ.

Ah ! je l'avais prévu ; je n'ai plus d'eſpérance.

GENGIS.

Allez, dis-je, Idamé : ſi jamais la clémence
Dans mon cœur malgré moi pouvait encor entrer,
Vous ſentez quels affronts il faudrait réparer.

SCÈNE IV.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

D'OU vient que je gémis ? D'où vient que je balance ?
Quel Dieu parlait en elle & prenait ſa défenſe ?
Eſt-il dans les vertus, eſt-il dans la beauté
Un pouvoir au-deſſus de mon autorité ?
Ah ! demeurez, Octar, je me crains, je m'ignore :
Il me faut un ami, je n'en eus point encore ;

Mon cœur en a besoin.

OCTAR.

Puisqu'il faut vous parler:
S'il est des ennemis, qu'on vous doive immoler,
Si vous voulez couper d'une race odieuse,
Dans ses derniers rameaux, la tige dangereuse;
Précipitez sa perte; il faut que la rigueur,
Trop nécessaire appui du trône d'un vainqueur,
Frappe sans intervalle un coup sûr & rapide.
C'est un torrent qui passe en son cours homicide.
Le tems ramène l'ordre & la tranquillité.
Le peuple se façonne à la docilité.
De ses premiers malheurs l'image est affaiblie;
Bientôt il les pardonne, & même il les oublie.
Mais, lorsque goutte à goutte on fait couler le sang;
Qu'on ferme avec lenteur, & qu'on rouvre le flanc,
Que les jours renaissans ramènent le carnage,
Le désespoir tient lieu de force & de courage,
Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus soumis.

GENGIS.

Quoi! c'est cette Idamé! quoi! c'est là cette esclave!
Quoi! l'hymen l'a soumise au mortel qui me brave!

OCTAR.

Je conçois que pour elle il n'est point de pitié;
Vous ne lui devez plus que votre inimitié.
Cet amour, dites-vous, qui vous toucha pour elle,
Fut d'un feu passager la légère étincelle.

Ses imprudens refus, la colère & le tems,
En ont éteint dans vous les reftes languiffans.
Elle n'eft à vos yeux qu'une femme coupable,
D'un criminel obfcur époufe méprifable.

GENGIS.

Il en fera puni ; je le dois, je le veux ;
Ce n'eft pas avec lui que je fuis généreux.
Moi, laiffer refpirer un vaincu que j'abhorre !
Un efclave ! un rival !

OCTAR.

Pourquoi vit-il encore ?
Vous êtes tout-puiffant, & n'êtes point vengé !

GENGIS.

Jufte ciel, à ce point mon cœur ferait changé !
C'eft ici que ce cœur connaîtrait les alarmes,
Vaincu par la beauté, défarmé par les larmes,
Dévorant mon dépit, & mes foupirs honteux !
Moi rival d'un efclave, & d'un efclave heureux !
Je fouffre qu'il refpire, & cependant on l'aime.
Je refpecte Idamé jufqu'en fon époux même ;
Je crains de la bleffer en enfonçant mes coups
Dans le cœur détefté de cet indigne époux.
Eft-il bien vrai que j'aime ? eft-ce moi qui foupire ?
Qu'eft-ce donc que l'amour ? a-t-il donc tant d'empire ?

OCTAR.

Je n'appris qu'à combattre, à marcher fous vos loix.
Mes chars & mes courfiers, mes flèches, mon carquois,
Voilà mes paffions, & ma feule fcience.

Des caprices du cœur j'ai peu d'intelligence,
Je connais feulement la victoire & nos mœurs :
Les captives toujours ont fuivi leurs vainqueurs.
Cette délicateffe importune, étrangère,
Dément votre infortune & votre caractère.
Et qu'importe pour vous, qu'une efclave de plus
Attende en gémiffant vos ordres abfolus ?

GENGIS.

Qui connaît mieux que moi jufqu'où va ma puiffance.
Je puis, je le fais trop, ufer de violence.
Mais quel bonheur honteux, cruel, empoifonné
D'affujettir un cœur qui ne s'eft point donné,
De ne voir en des yeux, dont on fent les atteintes,
Qu'un nuage de pleurs & d'éternelles craintes,
Et de ne pofféder, dans fa funefte ardeur,
Qu'une efclave tremblante à qui l'on fait horreur !
Les monftres des forêts qu'habitent nos Tartares,
Ont des jours plus fereins, des amours moins barbares.
Enfin il faut tout dire, Idamé prit fur moi
Un fecret afcendant, qui m'impofait la loi.
Je tremble que mon cœur aujourd'hui s'en fouvienne.
J'en étais indigné; fon ame eut fur la mienne,
Et fur mon caractère, & fur ma volonté,
Un empire plus sûr, & plus illimité,
Que je n'en ai reçu des mains de la victoire,
Sur cent rois détrônés, accablés de ma gloire.
Voilà ce qui tantôt excitait mon dépit.
Je la veux pour jamais chaffer de mon efprit;
Je me rends tout entier à ma grandeur fuprême :
Je l'oublie, elle arrive, elle triomphe, & j'aime.

SCÈNE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

GENGIS.

Eh bien, que résout-elle? Et que m'apprenez-
vous?

OSMAN.

Elle est prête à périr auprès de son époux.
Plutôt que découvrir l'asile impénétrable
Où leurs soins ont caché cet enfant misérable;
Ils jurent d'affronter le plus cruel trépas.
Son époux la retient tremblante entre ses bras,
Il soutient sa constance, il l'exhorte au supplice.
Ils demandent tous deux que la mort les unisse.
Tout un peuple autour d'eux pleure & frémit
d'effroi.

GENGIS.

Idamé, dites-vous, attend la mort de moi?
Ah! rassurez son ame, & faites-lui connaître
Que ses jours sont sacrés, qu'ils sont chers à
son maître.
C'en est assez: volez.



SCÈNE VI.

GENGIS, OCTAR.

OCTAR.

QUELS ordres donnez-vous
Sur cet enfant des rois qu'on dérobe à nos coups?

GENGIS.

Aucun.

OCTAR.

Vous commandiez que notre vigilance
Aux mains d'Idamé même enlevât son enfance.

GENGIS.

Qu'on attende.

OCTAR.

On pourrait...

GENGIS.

Il ne peut m'échapper.

OCTAR.

Peut-être elle vous trompe.

GENGIS.

Elle ne peut tromper.

OCTAR.

Voulez-vous de ses rois conserver ce qui reste?

GENGIS.

Je veux qu'Idamé vive : ordonne tout le reste.

Va la trouver. Mais non. Cher Octar, hâte-toi
De forcer son époux à fléchir sous ma loi.
C'est peu de cet enfant, c'est peu de son supplice;
Il faut bien qu'il me fasse un plus grand sacrifice.

OCTAR.

Lui ?

GENGIS.

Sans doute : oui, lui-même.

OCTAR.

Et quel est votre espoir ?

GENGIS.

De dompter Idamé, de l'aimer, de la voir,
D'être aimé de l'ingrate, ou de me venger d'elle,
De la punir ; tu vois ma faiblesse nouvelle.
Emporté, malgré moi, par de contraires vœux,
Je frémis, & j'ignore encor ce que je veux.

Fin du troisième Acte.



Ce peuple à contenir, ces vainqueurs à conduire,
Des périls à prévoir, des complots à détruire ;
Que tout pése à mon cœur en secret tourmenté !
Ah ! je fus plus heureux dans mon obscurité.

SCÈNE II.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

Eh bien, vous avez vu ce mandarin farouche ?

OCTAR.

Nul péril ne l'émeut, nul respect ne le touche.
Seigneur, en votre nom j'ai rougi de parler
A ce vil ennemi qu'il fallait immoler.
D'un œil d'indifférence il a vu le supplice ;
Il répète les noms de devoir, de justice ;
Il brave la victoire : on dirait que sa voix
Du haut du tribunal nous dictait des loix.
Confondez avec lui son épouse rebelle.
Ne vous abaissez point à soupirer pour elle ;
Et détournez les yeux de ce couple proscrit,
Qui vous ose braver quand la terre obéit.

GENGIS.

Non, je ne reviens point encor de ma surprise.
Quels sont donc ces humains que mon bonheur maîtrise ?
Quels sont ces sentimens, qu'au fond de nos climats
Nous ignorons encor, & ne soupçonnions pas ?

A son roi, qui n'est plus, immolant la nature,
L'un voit périr son fils sans crainte & sans murmures;
L'autre pour son époux est prête à s'immoler;
Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.
Que dis-je? Si j'arrête une vue attentive
Sur cette nation désolée & captive,
Malgré moi je l'admire, en lui donnant des fers.
Je vois que ses travaux ont instruit l'univers;
Je vois un peuple antique, industrieux, immense,
Ses rois sur la sagesse ont fondé leur puissance;
De leurs voisins soumis heureux législateurs,
Gouvernant sans conquête, & régnant par les mœurs.
Le ciel ne nous donna que la force en partage.
Nos arts sont les combats, détruire est notre ouvrage.
Ah! de quoi m'ont servi tant de succès divers?
Quel fruit me revient-il des pleurs de l'univers?
Nous rougissons de sang le char de la victoire.
Peut-être qu'en effet il est une autre gloire.
Mon cœur est en secret jaloux de leurs vertus;
Et vainqueur je voudrais égaler les vaincus.

OCTAR.

Pouvez-vous de ce peuple admirer la faiblesse?
Quel mérite ont des arts enfans de la mollesse,
Qui n'ont pu les sauver des fers & de la mort?
Le faible est destiné pour servir le plus fort.
Tout cède sur la terre aux travaux, au courage;
Mais c'est vous qui cédez, qui souffrez un outrage,

Vous qui tendez les mains, malgré votre courroux,
A je ne fais quels fers inconnus parmi nous;
Vous qui vous expofez à la plainte importune
De ceux dont la valeur a fait votre fortune.
Ces braves compagnons de vos travaux paffés,
Verront-ils tant d'honneurs par l'amour effacés?
Leur grand cœur s'en indigne, & leurs fronts en rougiffent.
Leurs clameurs jufqu'à vous par ma voix retentiffent.
Je vous parle en leur nom, comme au nom de l'état.
Excufez un Tartare, excufez un foldat,
Blanchi fous le harnois, & dans votre fervice,
Qui ne peut fupporter un amoureux caprice,
Et qui montre la gloire à vos yeux éblouis.

GENGIS.

Que l'on cherche Idamé.

OCTAR.

Vous voulez....

GENGIS.

Obéis.
De ton zéle hardi réprime la rudeffe;
Je veux que mes fujets refpectent ma faibleffe.



SCÈNE III.

GENGIS *seul.*

A MON sort à la fin je ne puis résister ;
Le ciel me la destine, il n'en faut point douter.
Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur suprême ?
J'ai fait des malheureux, & je le suis moi-même.
Et de tous ces mortels attachés à mon rang,
Avides de combats, prodigues de leur sang,
Un seul a-t-il jamais, arrêtant ma pensée,
Dissipé les chagrins de mon ame oppressée ?
Tant d'états subjugués ont-ils rempli mon cœur ?
Ce cœur lassé de tout demandait une erreur,
Qui pût de mes ennuis chasser la nuit profonde,
Et qui me consolât sur le trône du monde.
Par ses tristes conseils Octar m'a révolté.
Je ne vois près de moi qu'un tas ensanglanté
De monstres affamés, & d'assassins sauvages,
Disciplinés au meurtre, & formés aux ravages.
Ils sont nés pour la guerre, & non pas pour ma cour.
Je les prends en horreur, en connaissant l'amour.
Qu'ils combattent sous moi, qu'ils meurent à ma suite :
Mais qu'ils n'osent jamais juger de ma conduite.
Idamé ne vient point.... c'est elle, je la voi.

SCÈNE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

IDAMÉ.

QUOI! vous voulez jouir encor de mon effroi?
Ah! Seigneur, épargnez une femme, une mère.
Ne rougissez-vous pas d'accabler ma misère?

GENGIS.

Cessez à vos frayeurs de vous abandonner.
Votre époux peut se rendre; on peut lui pardonner.
J'ai déjà suspendu l'effet de ma vengeance,
Et mon cœur pour vous seule a connu la clémence.
Peut-être ce n'est pas sans un ordre des cieux,
Que mes prospérités m'ont conduit à vos yeux.
Peut-être le destin voulut vous faire naître,
Pour fléchir un vainqueur, pour captiver un maître,
Pour adoucir en moi cette âpre dureté
Des climats où mon sort en naissant m'a jeté.
Vous m'entendez, je règne, & vous pourriez reprendre
Un pouvoir que sur moi vous deviez peu prétendre.
Le divorce en un mot par mes loix est permis;
Et le vainqueur du monde à vous seule est soumis.
S'il vous fut odieux, le trône a quelques charmes;
Et le bandeau des rois peut essuyer des larmes.

L'intérêt de l'état, & de vos citoyens,
Vous presse autant que moi de former ces liens.
Ce langage sans doute a de quoi vous surprendre.
Sur les débris fumans des trônes mis en cendre,
Le destructeur des rois dans la poudre oubliés,
Semblait n'être plus fait pour se voir à vos pieds.
Mais sachez qu'en ces lieux votre foi fut trompée;
Par un rival indigne elle fut usurpée.
Vous la devez, Madame, au vainqueur des humains.
Témugin vient à vous vingt sceptres dans les mains.
Vous baissez vos regards, & je ne puis comprendre,
Dans vos yeux interdits, ce que je dois attendre.
Oubliez mon pouvoir, oubliez ma fierté;
Pesez vos intérêts, parlez en liberté.

IDAMÉ.

A tant de changemens tour à tour condamnée,
Je ne le cèle point, vous m'avez étonnée.
Je vais, si je le peux, reprendre mes esprits;
Et quand je répondrai, vous serez plus surpris.
Il vous souvient du tems, & de la vie obscure,
Où le ciel enfermait votre grandeur future.
L'effroi des nations n'était que Témugin;
L'univers n'était pas, Seigneur, en votre main;
Elle était pure alors, & me fut présentée.
Apprenez qu'en ce tems je l'aurais acceptée.

GENGIS.

Ciel! que m'avez-vous dit? ô ciel! vous m'aimeriez!
Vous!

IDAMÉ.

J'ai dit que ces vœux que vous me préfentiez,
N'auraient point révolté mon ame affujettie;
Si les fages mortels, à qui j'ai dû la vie,
N'avaient fait à mon cœur un contraire devoir.
De nos parens fur nous vous favez le pouvoir;
Du Dieu que nous fervons ils font la vive image;
Nous leur obéiffons en tout tems, en tout âge.
Cet empire détruit, qui dut être immortel,
Seigneur, était fondé fur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, fur l'honneur, la juftice,
Le refpect des fermens; & s'il faut qu'il périffe,
Si le fort l'abandonne à vos heureux forfaits,
L'efprit qui l'anima, ne périra jamais.
Vos deftins font changés, mais le mien ne peut l'être.

GENGIS.

Quoi! vous m'auriez aimé!

IDAMÉ.

C'eft à vous de connaître;
Que ce ferait encor une raifon de plus
Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.
Mon hymen eft un nœud formé par le ciel même;
Mon époux m'eft facré; je dirai plus, je l'aime.
Je le préfère à vous, au trône, à vos grandeurs.
Pardonnez mon aveu, mais refpectez nos mœurs.
Ne penfez pas non plus que je mette ma gloire
A remporter fur vous cette illuftre victoire,
A braver un vainqueur, à tirer vanité
De ces juftes refus qui ne m'ont point coûté.
Je remplis mon devoir, & je me rends juftice:
Je ne fais point valoir un pareil facrifice.

Portez ailleurs les dons que vous me propofez.
Détachez-vous d'un cœur qui les a méprifés ;
Et puifqu'il faut toujours qu'Idamé vous implore,
Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.
De ce faible triomphe il ferait moins flatté,
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

GENGIS.

Il fait mes fentimens, Madame, il faut les fuivre ;
Il s'y conformera, s'il aime encore à vivre.

IDAMÉ.

Il en eft incapable ; & fi dans les tourmens
La douleur égarait fes nobles fentimens,
Si fon ame vaincue avait quelque molleffe,
Mon devoir & ma foi foutiendraient fa faibleffe.
De fon cœur chancelant je deviendrai l'appui,
En atteftant des nœuds déshonorés par lui.

GENGIS.

Ce que je viens d'entendre, ô Dieux, eft-il croyable ?
Quoi ! lorfqu'envers vous-même il s'eft rendu coupable,
Lorfque fa cruauté, par un barbare effort,
Vous arrachant un fils, l'a conduit à la mort !

IDAMÉ.

Il eut une vertu, Seigneur, que je révère ;
Il penfait en héros, je n'agiffais qu'en mère :
Et fi j'étais injufte affez pour le haïr,
Je me refpecte affez pour ne le point trahir.

GENGIS.

Tout m'étonne dans vous ; mais auffi tout m'outrage.
J'adore avec dépit cet excès de courage.

Je vous aime encor plus, quand vous me résistez.
Vous subjuguez mon cœur, & vous le révoltez.
Redoutez-moi; sachez que malgré ma faiblesse,
Ma fureur peut aller plus loin que ma tendresse.

IDAMÉ.

Je sais qu'ici tout tremble, ou périt sous vos coups.
Les loix vivent encor, & l'emportent sur vous.

GENGIS.

Les loix! il n'en est plus : quelle erreur obstinée
Ose les alléguer contre ma destinée?
Il n'est ici de loix que celles de mon cœur,
Celles d'un souverain, d'un Scythe, d'un vainqueur.
Les loix que vous suivez m'ont été trop fatales.
Oui, lorsque dans ces lieux nos fortunes égales,
Nos sentimens, nos cœurs l'un vers l'autre emportés,
(Car je le crois ainsi malgré vos cruautés.)
Quand tout nous unissait, vos loix que je déteste,
Ordonnèrent ma honte, & votre hymen funeste.
Je les anéantis; je parle, c'est assez;
Imitez l'univers, Madame, obéissez.
Vos mœurs que vous vantez, vos usages austères,
Sont un crime à mes yeux, quand ils me sont contraires.
Mes ordres sont donnés, & votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre empereur & vous.
Leurs jours me répondront de votre obéissance.
Pensez-y, vous savez jusqu'où va ma vengeance;

Et songez à quel prix vous pouvez désarmer
Un maître qui vous aime, & qui rougit d'aimer.

SCÈNE V.

IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Il me faut donc choisir leur perte ou l'infamie.
Ô pur sang de mes rois ! ô moitié de ma vie !
Cher époux, dans mes mains quand je tiens votre sort,
Ma voix sans balancer vous condamne à la mort.

ASSÉLI.

Ah ! reprenez plutôt cet empire suprême,
Qu'aux beautés, aux vertus attacha le ciel même ;
Ce pouvoir qui soumit ce Scythe furieux
Aux loix de la raison qu'il lisait dans vos yeux.
Long-tems accoutumée à dompter sa colère,
Que ne pouvez-vous point, puisque vous savez plaire !

IDAMÉ.

Dans l'état où je suis, c'est un malheur de plus.

ASSÉLI.

Vous seule adouciriez le destin des vaincus.
Dans nos calamités, le ciel qui vous seconde,
Veut vous opposer seule à ce tyran du monde.
Vous avez vu tantôt son courage irrité
Se dépouiller pour vous de sa férocité.

Il aurait dû cent fois, il devrait même encore
Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre.
Zamti pourtant reſpire après l'avoir bravé;
A ſon épouſe encor il n'eſt point enlevé;
On vous reſpecte en lui; ce vainqueur ſanguinaire
Sur les débris du monde a craint de vous déplaire.
Enfin ſouvenez-vous, que dans ces mêmes lieux
Il ſentit le premier le pouvoir de vos yeux;
Son amour autrefois fut pur & légitime.

IDAMÉ.

Arrête; il ne l'eſt plus; y penſer eſt un crime.

SCÈNE VI.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

AH! dans ton infortune, & dans mon déſeſpoir,
Suis-je encor ton épouſe, & peux-tu me revoir?

ZAMTI.

On le veut: du tyran tel eſt l'ordre funeſte;
Je dois à ſes fureurs ce moment qui me reſte.

IDAMÉ.

On t'a dit à quel prix ce tyran daigne enfin
Sauver tes triſtes jours, & ceux de l'Orphelin?

ZAMTI.

Ne parlons pas des miens, laiſſons notre infor-
tune.
Un citoyen n'eſt rien dans la perte commune;
Il doit s'anéantir. Idamé, ſouviens-toi
Que mon devoir unique eſt de ſauver mon roi
Nous lui devions nos jours, nos ſervices, notre
être,
Tout juſqu'au ſang d'un fils qui nâquit pour ſon
maître;
Mais l'honneur eſt un bien que nous ne devons
pas;
Cependant l'Orphelin n'attend que le trépas,
Mes ſoins l'ont enfermé dans ces aſiles ſombres,
Où des rois ſes aïeux on révère les ombres;
La mort, ſi nous tardons, l'y dévore avec eux.
En vain des Coréens le prince généreux
Attend ce cher dépôt que lui promit mon zèle.
Étan, de ſon ſalut ce miniſtre fidèle,
Étan, ainſi que moi, ſe voit chargé de fers.
Toi ſeule à l'Orphelin reſtes dans l'univers.
C'eſt à toi maintenant de conſerver ſa vie,
Et ton fils, & ta gloire à mon honneur unie.

IDAMÉ.

Ordonne; que veux-tu? Que faut-il?

ZAMTI.

M'oublier;
Vivre pour ton pays, lui tout ſacrifier.
La mort en éteignant les flambeaux d'hyménée,
Eſt un arrêt des cieux qui fait ta deſtinée.
Il n'eſt plus d'autres ſoins, ni d'autres loix pour
nous.
L'honneur d'être fidèle aux cendres d'un époux,

Ne ſaurait balancer une gloire plus belle.
C'eſt au prince, à l'état qu'il faut être fidelle.
Rempliſſons de nos rois les ordres abſolus.
Je leur donnai mon fils, je leur donne encor plus.
Libre par mon trépas enchaîne ce Tartare.
Eteint ſur mon tombeau les foudres du barbare.
Je commence à ſentir la mort avec horreur,
Quand ma mort t'abandonne à cet uſurpateur.
Je fais en frémiſſant ce ſacrifice impie;
Mais mon devoir l'épure, & mon trépas l'expie.
Il était néceſſaire autant qu'il eſt affreux.
Idamé, ſers de mère à ton roi malheureux.
Règne, que ton roi vive, & que ton époux meure:
Règne, dis-je, à ce prix: oui, je le veux....

IDAMÉ.

Demeure.
Me connais-tu? Veux-tu que ce funeſte rang
Soit le prix de ma honte, & le prix de ton ſang?
Penſes-tu que je ſois moins épouſe que mère?
Tu t'abuſes, cruel; & ta vertu ſévère
A commis contre toi deux crimes en un jour,
Qui font frémir tous deux la nature & l'amour.
Barbare envers ton fils, & plus envers moi-même,
Ne te ſouvient-il plus qui je ſuis, & qui t'aime?
Crois-moi: dans nos malheurs il eſt un ſort plus beau,
Un plus noble chemin pour deſcendre au tombeau.
Soit amour, ſoit mépris, le tyran qui m'offenſe,
Sur moi, ſur mes deſſeins, n'eſt pas en défiance.

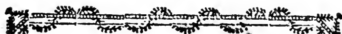
Dans ces remparts fumans, & de sang abreuvés;
Je suis libre, & mes pas ne sont point observés.
Le chef des Coréens s'ouvre un secret passage,
Non loin de ces tombeaux, où ce précieux gage
A l'œil qui le poursuit fut caché par tes mains.
De ces tombeaux sacrés je sais tous les chemins;
Je cours y ranimer sa languissante vie,
Le rendre aux défenseurs armés pour la patrie,
Le porter en mes bras dans leurs rangs belliqueux,
Comme un présent d'un Dieu qui combat avec eux.
Nous mourrons, je le sais; mais tout couverts de gloire,
Nous laisserons de nous une illustre mémoire.
Mettons nos noms obscurs au rang des plus grands noms,
Et juge si mon cœur a suivi tes leçons.

ZAMTI.

Tu l'inspires, grand Dieu, que ton bras la soutienne!
Idamé, ta vertu l'emporte sur la mienne.
Toi seule as mérité que les cieux attendris
Daignent sauver par toi ton prince & ton pays.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.



SCÈNE PREMIÈRE.

IDAMÉ, ASSÉLI.

ASSÉLI.

QUOI ! rien n'a résisté ! tout a fui sans retour !
Quoi ! je vous vois deux fois sa captive en un jour !
Fallait-il affronter ce conquérant sauvage ?
Sur les faibles mortels il a trop d'avantage.
Une femme, un enfant, des guerriers sans vertu !
Que pouviez-vous, hélas ?

IDAMÉ.

J'ai fait ce que j'ai dû ;
Tremblante pour mon fils, sans force, inanimée,
J'ai porté dans mes bras l'empereur à l'armée.
Son aspect a d'abord animé les soldats ;
Mais Gengis a marché ; la mort suivait ses pas ;
Et des enfans du Nord la horde ensanglantée
Aux fers dont je sortais m'a soudain rejetée.
C'en est fait.

ASSÉLI.

Ainſi donc ce malheureux enfant
Retombe entre ſes mains, & meurt preſque en naiſſant :
Votre époux avec lui termine ſa carrière.

IDAMÉ.

L'un & l'autre bientôt voit ſon heure dernière.
Si l'arrêt de la mort n'eſt point porté contre eux,
C'eſt pour leur préparer des tourmens plus affreux.
Mon fils, ce fils ſi cher, va les ſuivre peut-être.
Devant ce fier vainqueur il m'a fallu paraître ;
Tout fumant de carnage, il m'a fait appeler,
Pour jouir de mon trouble, & pour mieux m'accabler.
Ses regards inſpiraient l'horreur & l'épouvante.
Vingt fois il a levé ſa main toute ſanglante
Sur le fils de mes rois, ſur mon fils malheureux.
Je me ſuis en tremblant jetée au-devant d'eux ;
Toute en pleurs à ſes pieds je me ſuis proſternée ;
Mais lui me repouſſant d'une main forcenée,
La menace à la bouche, & détournant les yeux,
Il eſt ſorti penſif, & rentré furieux ;
Et s'adreſſant aux ſiens d'une voix oppreſſée,
Il leur criait vengeance, & changeait de penſée ;
Tandis qu'autour de lui ſes barbares ſoldats
Semblaient lui demander l'ordre de mon trépas.

ASSÉLI.

Penſez-vous qu'il donnât un ordre ſi funeſte ?
Il laiſſe vivre encor votre époux qu'il déteſte ;
L'Orphelin aux bourreaux n'eſt point abandonné.
Daignez demander grace, & tout eſt pardonné.

IDAMÉ.

Non, ce féroce amour est tourné tout en rage.
Ah ! si tu l'avais vu redoubler mon outrage,
M'assurer de sa haine, insulter à mes pleurs !

ASSÉLI.

Et vous doutez encor d'asservir ses fureurs ?
Ce lion subjugué, qui rugit dans sa chaîne,
S'il ne vous aimait pas, parlerait moins de haine.

IDAMÉ.

Qu'il m'aime ou me haïsse, il est tems d'achever
Des jours que sans horreur je ne puis conserver.

ASSÉLI.

Ah ! que résolvez-vous ?

IDAMÉ.

Quand le ciel en colère
De ceux qu'il persécute a comblé la misère,
Il les soutient souvent dans le sein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.
J'ai pris dans l'horreur même où je suis parvenue,
Une force nouvelle à mon cœur inconnue.
Va, je ne craindrai plus ce vainqueur des humains;
Je dépendrai de moi, mon sort est dans mes mains.

ASSÉLI.

Mais ce fils, cet objet de crainte & de tendresse,
L'abandonnerez-vous ?

IDAMÉ.

Tu me rends ma faiblesse,
Tu me perces le cœur. Ah ! sacrifice affreux !
Que n'avais-je point fait pour ce fils malheureux !
Mais Gengis, après tout, dans sa grandeur altière,
Environné de rois couchés dans la poussière,
Ne recherchera point un enfant ignoré,
Parmi les malheureux dans la foule égaré ;
Ou peut-être il verra d'un regard moins sévère
Cet enfant innocent dont il aima la mère.
A cet espoir au moins mon triste cœur se rend :
C'est une illusion que j'embrasse en mourant.
Haïra-t-il ma cendre, après m'avoir aimée ?
Dans la nuit de la tombe en serai-je opprimée ?
Poursuivra-t-il mon fils ?

SCÈNE II.

IDAMÉ, ASSÉLI, OCTAR.

OCTAR.

Idamé, demeurez :
Attendez l'empereur en ces lieux retirés.
(*A sa suite.*)
Veillez sur ces enfans ; & vous à cette porte,
Tartares, empêchez qu'aucun n'entre & ne sorte.

(*A Asséli.*)

Eloignez - vous.

IDAMÉ.

Seigneur, il veut encor me voir !

J'obéis, il le faut, je cède à son pouvoir.
Si j'obtenais du moins, avant de voir un maître,
Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître,
Peut-être du vainqueur les esprits ramenés
Rendraient enfin justice à deux infortunés.
Je sens que je hasarde une prière vaine.
La victoire est chez vous, implacable, inhumaine.
Mais enfin la pitié, Seigneur, en vos climats,
Est-elle un sentiment qu'on ne connaisse pas ?
Et ne puis-je implorer votre voix favorable ?

OCTAR.

Quand l'arrêt est porté, qui conseille est coupable.
Vous n'êtes plus ici sous vos antiques rois,
Qui laissaient désarmer la rigueur de leurs loix.
D'autres tems, d'autres mœurs : ici régnent les armes ;
Nous ne connaissons point les prières, les larmes.
On commande, & la terre écoute avec terreur.
Demeurez, attendez l'ordre de l'empereur.



SCENE III.

IDAMÉ *seule.*

DIEU des infortunés, qui voyez mon outrage,
Dans ces extrémités foutenez mon courage.
Verfez du haut des cieux, dans ce cœur confterné,
Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.

SCÈNE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

GENGIS.

NON, je n'ai point affez déployé ma colère,
Affez humilié votre orgueil téméraire,
Affez fait de reproche aux infidélités
Dont votre ingratitude a payé mes bontés.
Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime,
Ni tout votre danger, ni l'horreur qui m'anime;
Vous que j'avais aimée, & que je dus haïr;
Vous qui me trahiffiez, & que je dois punir.

IDAMÉ.

Ne puniffez que moi; c'eft la grace dernière
Que j'ofe demander à la main meurtrière,

Dont j'eſpérais en vain fléchir la cruauté.
Eteignez dans mon ſang votre inhumanité.
Vengez-vous d'une femme à ſon devoir fidelle :
Finiſſez ſes tourmens.

GENGIS.

Je ne le puis, cruelle ;
Les miens ſont plus affreux, je les veux terminer.
Je viens pour vous punir, je puis tout pardonner.
Moi, pardonner?... à vous!... non, craignez ma vengeance.
Je tiens le fils des rois, le vôtre, en ma puiſſance.
De votre indigne époux je ne vous parle pas ;
Depuis que vous l'aimez, je lui dois le trépas.
Il me trahit, me brave, il oſe être rebelle.
Mille morts puniſſaient ſa fraude criminelle.
Vous retenez mon bras, & j'en ſuis indigné.
Oui, juſqu'à ce moment le traître eſt épargné.
Mais je ne prétends plus ſupplier ma captive.
Il le faut oublier, ſi vous voulez qu'il vive.
Rien n'excuſe à préſent votre cœur obſtiné :
Il n'eſt plus votre époux, puiſqu'il eſt condamné.
Il a péri pour vous ; votre chaîne odieuſe
Va ſe rompre à jamais par une mort honteuſe.
C'eſt vous qui m'y forcez ; & je ne conçois pas
Le ſcrupule inſenſé qui ſe livre au trépas.
Tout couvert de ſon ſang, je devais ſur ſa cendre,
A mes vœux abſolus vous forcer de vous rendre.
Mais ſachez qu'un barbare, un Scythe, un deſtructeur,
A quelques ſentimens dignes de votre cœur.

Le destin, croyez-moi, nous devait l'un à l'autre ;
Et mon ame a l'orgueil de régner sur la vôtre.
Abjurez votre hymen ; & dans le même tems,
Je place votre fils au rang de mes enfans.
Vous tenez dans vos mains plus d'une destinée;
Du rejeton des rois l'enfance condamnée,
Votre époux, qu'à la mort un mot peut arracher,
Les honneurs les plus hauts tout prêts à le chercher,
Le destin de son fils, le vôtre, le mien même :
Tout dépendra de vous, puisqu'enfin je vous aime.
Oui, je vous aime encor; mais ne présumez pas
D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos appas.
Gardez-vous d'insulter à l'excès de faiblesse,
Que déjà mon courroux reproche à ma tendresse.
C'est un danger pour vous que l'aveu que je fais.
Tremblez de mon amour; tremblez de mes bienfaits.
Mon ame à la vengeance est trop accoutumée ;
Et je vous punirais de vous avoir aimée.
Pardonnez; je menace encor en soupirant.
Achevez d'adoucir ce courroux qui se rend.
Vous ferez d'un seul mot le sort de cet empire :
Mais ce mot important, Madame, il faut le dire.
Prononcez sans tarder, sans feinte, sans détour,
Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

IDAMÉ.

L'une & l'autre aujourd'hui ferait trop condamnable.
Votre haine eft injufte, & votre amour coupable.
Cet amour eft indigne & de vous & de moi;
Vous me devez juftice; & fi vous êtes roi,
Je la veux, je l'attends pour moi contre vous-même.
Je fuis loin de braver votre grandeur fuprême;
Je la rappelle en vous, lorfque vous l'oubliez;
Et vous-même en fecret vous me juftifiez.

GENGIS.

Eh bien, vous le voulez; vous choififfez ma haine.
Vous l'aurez; & déjà je la retiens à peine.
Je ne vous connais plus; & mon jufte courroux
Me rend la cruauté que j'oubliais pour vous.
Votre époux, votre prince, & votre fils, cruelle,
Vont payer de leur fang votre fierté rebelle.
Ce mot que je voulais les a tous condamnés,
C'en eft fait, & c'eft vous qui les affaffinez.

IDAMÉ.

Barbare !

GENGIS.

Je le fuis; j'allais ceffer de l'être.
Vous aviez un amant, vous n'avez plus qu'un maître,
Un ennemi fanglant, féroce, fans pitié,
Dont la haine eft égale à votre inimitié.

IDAMÉ.

Eh bien, je tombe aux pieds de ce maître févère.
Le ciel l'a fait mon roi : Seigneur, je le révère :
Je demande à genoux une grace de lui.

GENGIS.

Inhumaine, eft-ce à vous d'en attendre aujourd'hui !
Levez-vous : je fuis prêt encor à vous entendre.
Pourrai-je me flatter d'un fentiment plus tendre ?
Que voulez-vous ? Parlez.

IDAMÉ.

Seigneur, qu'il foit permis
Qu'en fecret mon époux près de moi foit admis,
Que je lui parle.

GENGIS.

Vous !

IDAMÉ.

Ecoutez ma prière.
Cet entretien fera ma reffource dernière.
Vous jugerez après fi j'ai dû réfifter.

GENGIS.

Non, ce n'était pas lui qu'il fallait confulter;
Mais je veux bien encor fouffrir cette entrevue.
Je crois qu'à la raifon fon ame enfin rendue,
N'ofera plus prétendre à cet honneur fatal,
De me défobéir, & d'être mon rival.
Il m'enleva fon prince, il vous a poffédée.
Que de crimes ! Sa grace eft encor accordée.
Qu'il la tienne de vous : qu'il vous doive fon fort.
Préfentez à fes yeux le divorce ou la mort.

Oui

Oui, j'y consens. Octar, veillez à cette porte.
Vous, suivez-moi. Quel soin m'abaisse & me transporte !
Faut-il encor aimer ? est-ce là mon destin ?

(Il sort).

IDAMÉ *seule.*

Je renais, & je sens s'affermir dans mon sein
Cette intrépidité dont je doutais encore.

SCÈNE V & dernière.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

O TOI, qui me tiens lieu de ce ciel que j'implore,
Mortel plus respectable, & plus grand à mes yeux,
Que tous ces conquérans dont l'homme a fait des dieux !
L'horreur de nos destins ne t'est que trop connue;
La mesure est comblée, & notre heure est venue.

ZAMTI.

Je le sai.

IDAMÉ.

C'eſt en vain que tu voulus deux fois
Sauver le rejeton de nos malheureux rois.

ZAMTI.

Il n'y faut plus penſer, l'eſpérance eſt perdue.
De tes devoirs ſacrés tu remplis l'étendue.
Je mourrai conſolé.

IDAMÉ.

Que deviendra mon fils ?
Pardonne encor ce mot à mes ſens attendris :
Pardonne à ces ſoupirs; ne vois que mon courage.

ZAMTI.

Nos rois ſont au tombeau, tout eſt dans l'eſclavage.
Va, crois-moi, ne plaignons que les infortunés,
Qu'à reſpirer encor le ciel a condamnés.

IDAMÉ.

La mort la plus honteuſe eſt ce qu'on te prépare.

ZAMTI.

Sans doute : & j'attendais les ordres du barbare;
Ils ont tardé long-tems.

IDAMÉ.

Eh bien, écoute-moi.
Ne ſaurons-nous mourir que par l'ordre d'un roi ?

Les taureaux aux autels tombent en facrifice ;
Les criminels tremblans font traînés au fupplice ;
Les mortels généreux difpofent de leur fort.
Pourquoi des mains d'un maître attendre ici la
mort ?
L'homme était-il donc né pour tant de dépendance ?
De nos voifins altiers imitons la conftance :
De la nature humaine ils foutiennent les droits,
Vivent libres chez eux, & meurent à leurs choix.
Un affront leur fuffit pour fortir de la vie,
Et plus que le néant ils craignent l'infamie.
Le hardi Japonois n'attend pas qu'au cercueil
Un defpote infolent le plonge d'un coup-d'œil.
Nous avons enfeigné ces braves infulaires ;
Apprenons d'eux enfin des vertus néceffaires ;
Sachons mourir comme eux.

ZAMTI.

Je t'approuve, & je crois
Que le malheur extrême eft au-deffus des loix.
J'avais déjà conçu tes deffeins magnanimes ;
Mais feuls & défarmés, efclaves & victimes,
Courbés fous nos tyrans, nous attendons leurs
coups.

IDAMÉ (*en tirant un poignard.*)

Tiens, fois libre avec moi; frappe & délivre-nous.

ZAMTI.

Ciel !

IDAMÉ.

Déchire ce sein, ce cœur qu'on déshonore.
J'ai tremblé que ma main, mal affermie encore;
Ne portât sur moi-même un coup mal assuré.
Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré;
Immole avec courage une épouse fidelle;
Tout couvert de mon sang tombe & meurs auprès d'elle.
Qu'à mes derniers momens j'embrasse mon époux;
Que le tyran le voie, & qu'il en soit jaloux.

ZAMTI.

Grace au ciel jusqu'au bout ta vertu persévère.
Voilà de ton amour la marque la plus chère.
Digne épouse, reçois mes éternels adieux;
Donne ce glaive, donne, & détourne les yeux.

IDAMÉ (*en lui donnant le poignard.*)

Tiens, commence par moi; tu le dois; tu balances!

ZAMTI.

Je ne puis.

IDAMÉ.

Je le veux.

ZAMTI.

Je frémis.

IDAMÉ.

Tu m'offenses.
Frappe, & tourne sur toi tes bras ensanglantés.

ZAMTI.

Eh bien, imite-moi.

IDAMÉ (*lui saisissant les bras.*)

Frappe, dis-je...

SCÈNE VI.

GENGIS, OCTAR, IDAMÉ, ZAMTI, Gardes.

GENGIS *accompagné de ses gardes & désarmant Zamti.*

Arrêtez,

Arrêtez, malheureux! Ô ciel! qu'alliez-vous faire?

IDAMÉ.

Nous délivrer de toi, finir notre misère,
A tant d'atrocités dérober notre sort.

ZAMTI.

Veux-tu nous envier jusques à notre mort.

GENGIS.

Oui... Dieu, maître des rois, à qui mon cœur s'adresse,
Témoin de mes affronts, témoin de ma faiblesse;
Toi qui mis à mes pieds tant d'états, tant de rois,
Deviendrai-je à la fin digne de mes exploits?
Tu m'outrages, Zamti, tu l'emportes encore,
Dans un cœur né pour moi, dans un cœur que j'adore.
Ton épouse à mes yeux, victime de sa foi,
Veut mourir de ta main plutôt que d'être à moi.
Vous apprendrez tous deux à souffrir mon empire;
Peut-être à faire plus.

IDAMÉ.

Que prétends-tu nous dire ?

ZAMTI.

Quel eſt ce nouveau trait de l'inhumanité ?

IDAMÉ.

D'où vient que notre arrêt n'eſt pas encor porté ?

GENGIS.

Il va l'être, Madame, & vous allez l'apprendre.
Vous me rendiez juſtice, & je vais vous la rendre.
A peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vu.
Tous deux je vous admire, & vous m'avez vaincu.
Je rougis ſur le trône où m'a mis la victoire,
D'être au-deſſous de vous au milieu de ma gloire.
En vain par mes exploits j'ai ſu me ſignaler;
Vous m'avez avili; je veux vous égaler.
J'ignorais qu'un mortel pût ſe dompter lui-même;
Je l'apprends; je vous dois cette gloire ſuprême.
Jouiſſez de l'honneur d'avoir pu me changer.
Je viens vous réunir; je viens vous protéger.
Veillez, heureux époux, ſur l'innocente vie
De l'enfant de vos rois, que ma main vous confie.
Par le droit des combats j'en pouvais diſpoſer;
Je vous remets ce droit, dont j'allais abuſer.
Croyez qu'à cet enfant heureux dans ſa miſère,
Ainſi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de père.
Vous verrez ſi l'on peut ſe fier à ma foi.
Je fus un conquérant, vous m'avez fait un roi.

(*A Zamti.*)

Soyez ici des loix l'interprète ſuprême,
Rendez leur miniſtère auſſi ſaint que vous-même;
Enſeignez la raiſon, la juſtice, & les mœurs.
Que les peuples vaincus gouvernent les vainqueurs.
Que la ſageſſe règne, & préſide au courage.
Triomphez de la force; elle vous doit hommage.
J'en donnerai l'exemple, & votre ſouverain
Se ſoumet à vos loix les armes à la main.

IDAMÉ.

Ciel! que viens-je d'entendre? Hélas! puis-je vous croire?

ZAMTI.

Êtes-vous digne enfin, Seigneur, de votre gloire?
Ah! vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

IDAMÉ.

Qui put vous inſpirer ce deſſein?

GENGIS.

Vos vertus.

Fin du cinquième & dernier Acte.

Fin du cinquième Volume.



TABLE

DES PIÈCES

Contenues dans ce cinquième volume.

Fin de la table du cinquième volume.



